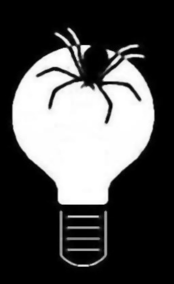


L'AMPOULE

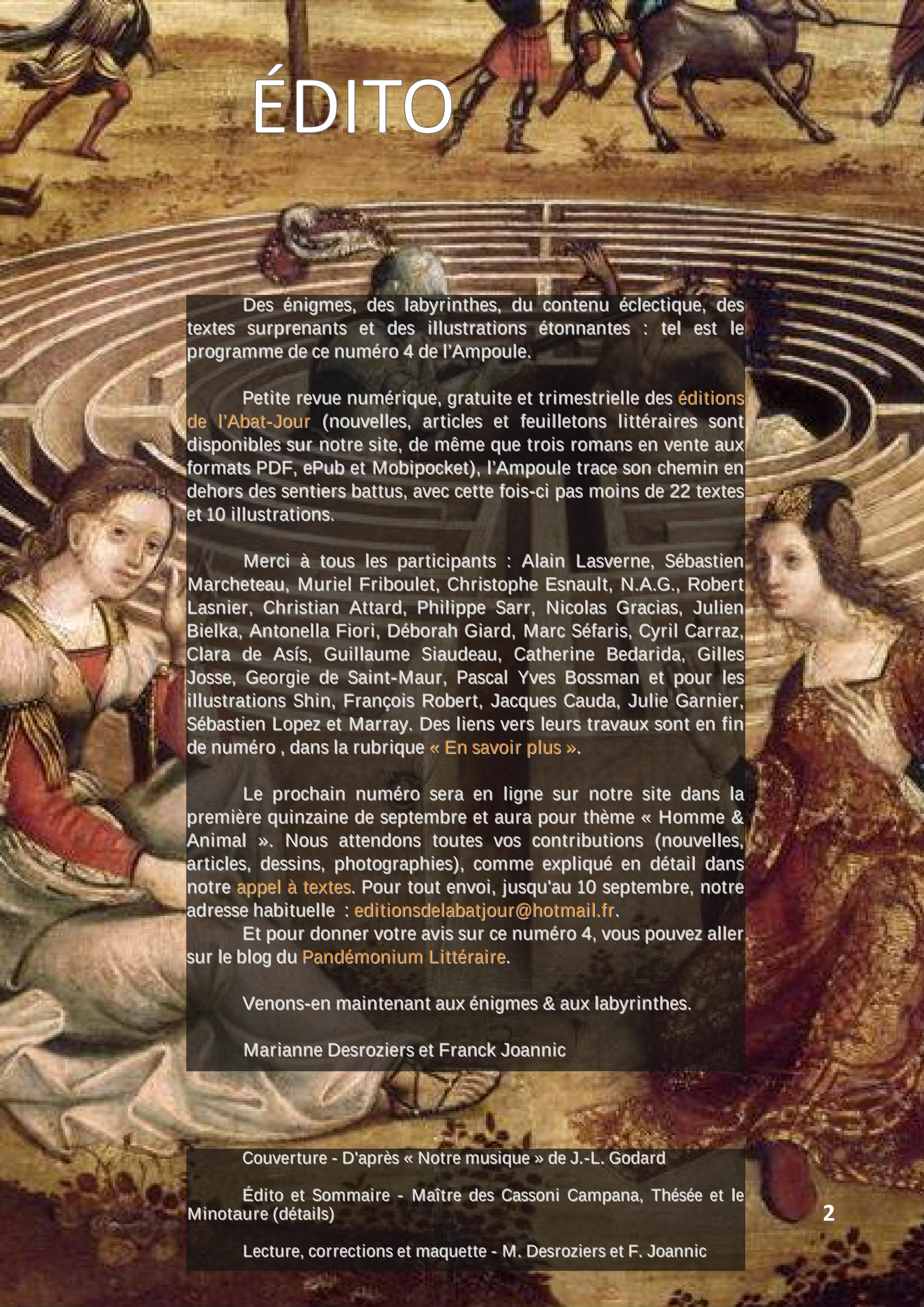
revue littéraire énervée



Énigmes & Labyrinthes

Numéro 4

Juin 2012



ÉDITO

Des énigmes, des labyrinthes, du contenu éclectique, des textes surprenants et des illustrations étonnantes : tel est le programme de ce numéro 4 de l'Ampoule.

Petite revue numérique, gratuite et trimestrielle des éditions de l'Abat-Jour (nouvelles, articles et feuilletons littéraires sont disponibles sur notre site, de même que trois romans en vente aux formats PDF, ePub et Mobipocket), l'Ampoule trace son chemin en dehors des sentiers battus, avec cette fois-ci pas moins de 22 textes et 10 illustrations.

Merci à tous les participants : Alain Lasverne, Sébastien Marcheteau, Muriel Friboulet, Christophe Esnault, N.A.G., Robert Lasnier, Christian Attard, Philippe Sarr, Nicolas Gracias, Julien Bielka, Antonella Fiori, Déborah Giard, Marc Séfaris, Cyril Carraz, Clara de Asís, Guillaume Siaudeau, Catherine Bedarida, Gilles Josse, Georgie de Saint-Maur, Pascal Yves Bossman et pour les illustrations Shìn, François Robert, Jacques Cauda, Julie Garnier, Sébastien Lopez et Marray. Des liens vers leurs travaux sont en fin de numéro , dans la rubrique « En savoir plus ».

Le prochain numéro sera en ligne sur notre site dans la première quinzaine de septembre et aura pour thème « Homme & Animal ». Nous attendons toutes vos contributions (nouvelles, articles, dessins, photographies), comme expliqué en détail dans notre appel à textes. Pour tout envoi, jusqu'au 10 septembre, notre adresse habituelle : editionsdelabatjour@hotmail.fr.

Et pour donner votre avis sur ce numéro 4, vous pouvez aller sur le blog du Pandémonium Littéraire.

Venons-en maintenant aux énigmes & aux labyrinthes.

Marianne Desroziers et Franck Joannic

Couverture - D'après « Notre musique » de J.-L. Godard

Édito et Sommaire - Maître des Cassoni Campana, Thésée et le Minotaure (détails)

Lecture, corrections et maquette - M. Desroziers et F. Joannic

SOMMAIRE


ÉNIGMES &
LABYRINTHES

Rapport sur la clé cachée

Alain Lasverne

La femme qui l'avait ressemble à ce moment à un Janus biface dont on aurait saccagé une moitié. Malgré ses origines je la plains pour la mort qu'elle a connue et ce qu'elle a perdu, ce livre sans doute propre à racheter, sinon à revivifier n'importe quelle existence.

Je dois le retrouver, voilà tout ce que je puis dire et faire. Ces notes ont été commencées lorsque j'ai su son existence avec certitude. Au premier jour de l'hiver, j'aurais pourtant dû comprendre qu'il ne fallait pas aller plus loin. Quand je dis hiver, sachez qu'il dure pour moi depuis plus de vingt ans, depuis que j'ai décidé de suivre la piste du livre.

Ce livre est une clé, une simple clé. Celui qui m'en a parlé le premier a juré qu'il est écrit dans n'importe quelle langue et aucune car telle est sa grandeur, telle est sa puissance, qu'il s'adapte à celui qui le lit indépendamment de son langage et de son niveau de compréhension.

Je ne suis pas si vieux si l'on se réfère aux critères contemporains : à cinquante ans, un homme est encore capable de tenir les rênes du futur. Et je me retrouve là, devant cette pente que je sais ne pouvoir jamais remonter.

Je cherche une clé. Voilà ce à quoi j'ai passé de si longues années. D'une obscure revue en ligne intitulée Metagnosisme à cet hôtel sombre au fond du dix-huitième arrondissement de Paris, je l'ai cherchée. Certains cherchent une femme, d'autre la fortune, moi c'est ce livre.

Le site en parlait malheureusement par ouï-dire, d'une façon à la fois incrédule et initiée qui éveilla mon œil pourtant expert en baudruches rhétoriques. Il s'étendait peu sur le contenu, sauf pour souligner qu'il n'avait jamais eu connaissance d'un ouvrage empli d'une telle substance. Quelque chose comme une somme sans en être totalement une, au large des canons de la dialectique usuelle. Oui, quasiment étranger à notre entendement, mais propre à l'éveiller à une dimension anthropologique fondamentale. Une clé, je l'ai dit. J'avais cru à ce moment-là qu'il s'agissait d'un de ces sésames spirituels, d'un métatexte nouveau censé apporter un éclairage inouï à la compréhension du monde, ou restituer des compréhensions ancestrales et inédites.

Je me nomme Daniel Delasalle et je suis professeur de littérature comparée. Un universitaire qui fut prometteur, certes. Mais déjà, depuis quelques années, je désespérais du concept, de la thèse qui me ferait

reconnaître, m'assoirait dans un des fauteuils réservés aux figures incontestées. Dans cette première lecture indirecte du livre, j'entrevis une possibilité, un paradigme de pensée nouveau, à développer pour mon propre compte. Pour mon avenir et pour l'aventure, j'ai commencé à chercher.

Je doutais, bien sûr, tel est mon métier. Cependant, l'ébauche synthétique esquissée, et les relations de paternité qu'entretenait manifestement cet écrit avec la plupart des textes gnostiques connus, m'avaient stimulé, sinon je ne me serais pas lancé dans cette quête. L'ouvrage était ancien, bien antérieur aux moines hollandais qui l'avaient conservé aux travers de plusieurs guerres et de plusieurs générations. La recension qu'en faisait un noble flamand du XVIIe siècle dont le nom m'était inconnu me parut tout à fait crédible au regard de ce que j'appris de l'époque, et des pairs qu'il citait pour appuyer ses affirmations quant à la présentation du livre et la spécificité de sa révélation. Mais qu'en était-il du fond, de la chose même, de ce récit, de cette analyse ?

J'ai peu à peu délaissé enseignement et publications pour me consacrer à cet objet d'autant plus obsédant qu'il se refusait à toute localisation, toute certitude quant à sa réalité même. Ma vie m'échappait comme un rêve repoussé par le réel. Je finis par quitter l'université, au grand soulagement de la direction et même de mes pairs, déçus et effrayés de voir un esprit promis à un déploiement honorable s'enfoncer dans une recherche aussi délirante que vaine. Je ne saurais qualifier les voies de la destinée, à vrai dire je n'ose y réfléchir. Par malheur mes parents décédèrent peu après dans un stupide accident de la circulation et je me retrouvai, en tant que fils unique, légataire de biens qui me permirent de vivre chichement tout en poursuivant mes recherches.

On m'en a parlé de la manière la plus définitive à Helsinki, il y a de cela quinze ans. Une anthropologue locale versée dans le chamanisme, dans un anglais approximatif, m'a assuré avoir rencontré un maître au fin fond d'une tribu reculée des forêts brésiliennes qui avait lu, pour partie, le livre. Il s'agissait, d'après elle, d'une sorte de chant polyphonique dont la circularité mettait à rude épreuve ceux qui l'abordaient sans préparation. Étaient enchâssés dans le texte des codes référant au langage unique et générique de l'humanité. L'esprit devait se préparer à cela ou enfourcher des formes de folie reléguant la sociopathie au rang d'humble plaisanterie. J'ai lu de la peur dans ses yeux quand je l'ai pressée de me donner plus de précisions. Elle est partie, prétextant je ne sais quelle obligation, et je ne l'ai jamais revue.

On m'en a parlé à Portland, quelques années après. L'homme qui le fit était un gangster notoire féru de magie. Comment avait-il entendu parler du livre, il ne voulut pas me le révéler. Je n'insistais pas et sa vanité emprunta le chemin jusqu'à moi. Sans doute parce que j'étais français et apparemment obsédé par quelque chose qu'il pouvait comprendre, il me confia que l'ouvrage était maintenant dans les mains du Vatican. Il avait pu circonvenir un évêque qui lui devait une grosse somme. L'homme lui avait révélé, non sans hésitation, qu'il ne fallait surtout pas que cet ouvrage tombe dans les mains du grand public. Il en allait du salut de l'humanité. Je me souviens qu'il ricana et que je me sentis las, soudain. Peut-être était-ce l'effet de la pipe d'opium que nous partagions. Quoi qu'il en soit, par vantardise, il ajouta que l'homme d'Église s'était largement mis à table moyennant quelques liasses persuasives et deux ou trois menaces à peine voilées.

Le livre contait l'histoire d'un homme qui s'était enfoncé dans les régions les plus inhospitalières d'Afrique, où vivent des tribus aux coutumes étrangères à la civilisation telle que nous pouvons la concevoir, avec des connaissances que d'aucuns trouveraient absolument infamantes et d'autres parfaitement miraculeuses. La narratrice relatant les aventures de cet homme intrépide s'astreint à ne pas révéler directement les événements, mais propose une sorte de fable où aventures, pensées et découvertes de l'homme s'entremêlent dans un dédale textuel initiatique. Des passages entiers du livre apparaîtraient parfois sans raison, d'autres s'effaceraient de la mémoire et peut-être du livre, sans prévenir. Le truand me confessa qu'il faillit perdre l'esprit quand il put lire le passage que l'évêque avait obtenu et lui avait montré, là aussi au prix d'une ferme persuasion.

Je ne sais si ce bandit érudit possédait cet extrait, ni même s'il avait une idée de l'endroit où dormait le livre. Il y avait des limites à ce que je pouvais obtenir de lui. Son visage s'est perdu dans ma mémoire depuis, mais je me rappelle très bien l'avoir laissé derrière moi ricanant, sans doute fier d'avoir chamboulé un peu plus l'esprit de ce Français égaré.

Cela fait très exactement trois ans que Luther Diamantino m'a fait franchir un seuil. Par bonheur j'avais encore, à cette époque, l'oreille du président de l'Université Libre de Bruxelles. Il avait contacté Diamantino car il savait la forte inclination du personnage pour l'étrange, les limites, les portes menant sur un autre ordre de connaissance, et peut-être d'existence. Au fait de l'esprit large et libre du président, je ne fus ni inquiet ni gêné qu'il lui parle de moi et de ma recherche. Je veux croire qu'il était simplement lié à Diamantino par quelques goûts communs.

Ce personnage, officiellement, gérait le Blackbone Fund, réputé pour ses bénéfices et sa clientèle particulière. Il se murmurait, dans quelques arrière-salles aux petites heures hagardes, qu'il blanchissait également l'argent pour un cartel colombien. C'était un homme fortuné et fantasque qui joua avec moi plusieurs semaines, reportant les rendez-vous ou faisant étalage d'une méfiance que je jugeais alors paranoïaque. Mais il m'apporta la preuve la plus stupéfiante de l'existence et du pouvoir du livre.

Un soir où je pensais la journée encore bredouille, il m'en récita une partie, une minuscule partie. Dans le sous-sol aménagé de son immeuble où nous inventorions ses trésors, il s'arrêta sur une photo floue représentant un homme au regard très particulier tenant un livre à la main. Diamantino posa instantanément sa cape de dandy supérieur. Il semblait à la fois préparé à l'impact de la photo et incapable d'y résister. Soudain, il se leva pour déclamer quelques minutes durant avant de se rasseoir, l'air égaré. Cette lecture eut deux conséquences absolument indéniables, j'en jurerais sur ma tête.

Stricto sensu, je ne compris rien à ce que j'entendis. Mais je sus immédiatement qu'il me donnait un fragment du livre, avec cet instinct supra-sensible qui s'éveille en des circonstances tout à fait exceptionnelles.
Le deuxième élément stupéfiant relève du paradoxe. Je n'ai rien traduit, rien assimilé du fragment que m'a livré Diamantino, mais j'ai compris absolument tout, à la façon dont je comprends certaines toiles. Seul l'inconscient connaît, reconnaît. Ou plus sûrement quelque autre part de la conscience que nous n'avons pas encore cartographiée, car il est trop tôt ; on ne peut offrir un bathyscaphe à un enfant. Elle forme sans doute la matière profonde de nos cerveaux intoxiqués par le rêve éveillé quotidien.

Aujourd'hui, je sais. Enfin, je sais que j'ai su et, même si tout cela me semble parfois le rêve d'un autre, quelque chose en moi demeure ouvert à un niveau de réalité, je n'ose dire d'évolution, tout à fait différent de ce que l'homme peut encore connaître. Les seuls mots qui peuvent traduire mon sentiment ont été exprimés par Heidegger si je me souviens bien, disant que les hommes, contrairement aux animaux, vivent dans l'ouvert. Voilà, je suis, humblement et secrètement, dans l'ouvert.

Je sais que j'ai vu Diamantino debout non seulement à ce moment mais à d'autres, en même temps. Mon esprit, mon cœur, les deux peut-être, observaient l'ici et l'ailleurs, le maintenant et l'hier, comme s'il ne s'agissait que des formes d'une même réalité ou l'alpha et l'oméga n'avaient plus cours. Je n'ai jamais vu un individu portant de tels habits et je peux certifier que sa tête dominait des montagnes d'hommes en transe à ses pieds. Pour eux, sa langue dénouait la linéarité du temps qui nous afflige.

Tandis que j'absorbais les miettes du livre, je vis que son visage n'avait rien d'humain, quoique la beauté qui en émanait s'avérât presque insoutenable.

Tout cela ne s'est jamais arrêté, dans ma tête du moins. Mais au matin qui vint éteindre les échos de la nuit je sentis la perte et le baume que m'apportait le silence. J'étais assis, affalé plutôt. Je ne le voyais pas, mais Diamantino était là. Il me dit : « Le livre est entre les mains de Natacha Von Repmann, petite fille d'Hermann Goering, maintenant à la rue. Moi-même je ne sais comment elle l'a en sa possession, mais j'ai eu assez de preuves directes et indirectes pour en être certain. Également certain de ne pouvoir aller à sa recherche. Il est temps pour moi de faire autre chose. » Je frissonnai, sous l'effet d'un souffle glacé, ou très doux peut-être, venu de nulle part. Je me levai pour le rejoindre.

Il frotta son visage creusé comme le lit d'un glacier et ajouta : « Ils sont à sa recherche. Depuis toujours ils le cherchent et ceux qui le portent. Je parle des autorités et je parle de ce qui est derrière les autorités... Natacha a été imprudente. Elle croyait que le livre la protégerait. Il ne fait qu'ouvrir une porte dans la paroi de la caverne... Dépêchez-vous, vous êtes celui qui ressemble le plus à ce qu'on peut appeler un élu, même si ce vocabulaire doit sembler risible à ceux... » Il ne finit jamais sa phrase mais me donna un bout de papier.

Natacha Von Repmann puait dans le carton où elle s'était réfugiée un soir d'hiver particulièrement brutal, avec ceux que le monde laisse à la merci d'une nature que d'ordinaire il domestique. Je reconnus facilement son profil droit, ce profil altier et cependant jouisseur, prêt à fléchir, à dériver vers l'abîme. L'autre était écrasé par un coup qui ne souhaitait pas de réplique. Évidemment, nulle trace du livre. Effondré, j'entendis un bruit de voiture. Le grondement du moteur rebondissait déjà dans la cour où j'avais débusqué en vain Natacha. Impossible de la fouiller. Je m'enfuis.

M. le Commissaire Faumasson
Division Centrale d'Investigation Criminelle

Rouen, le 19/03

Inspecteur Arsène Dorfèvre – section HCE-DCIC

Affaire 1-57-A Delasalle – Repmann

Objet : rapport d'enquête

Monsieur le Commissaire,

Suite aux investigations menées par l'agent Ward et moi-même, nous avons réussi à retrouver l'ex-enseignant d'université. Je me permets de vous rappeler que celui-ci avait été mentionné par Diamantino, en marge de l'enquête « Colombie transfert ». Vous n'êtes pas sans savoir que nous n'avons jamais pu établir l'implication de ce truand dans le trafic de cocaïne avec la Colombie et nous sommes prêts à saisir la moindre occasion pour en savoir plus, notamment sur sa place dans la hiérarchie du crime organisé.

Diamantino est introuvable, mais nous avons fouillé son appartement et trouvé trace du passage de Delasalle que nous avons suivis sans nous faire repérer. Il a eu plusieurs échanges avec des individus peu ou pas connus de nos services, souvent des libraires ou des érudits marginaux. Pas de contact de près ou de loin avec des cibles déjà fixées ni de parcours prédisant une potentielle dérive vers des actes criminels. L'homme est un excentrique monomaniaque. Profil d'intellectuel assez courant, donc.

C'est en reprenant la filature lâche à sa suite que nous sommes tombés, avant-hier, sur Natacha Von Repmann. Il s'agit d'une SDF qui descendait d'Hermann Goering dont vous connaissez les fonctions centrales par lui occupées dans l'Allemagne nazie. Plus exactement, il s'agissait de sa petite-fille. Nous avons retrouvé son cadavre, assez abîmé. Des marques semble-t-il rituelles et un espèce de produit inconnu projeté sur l'ensemble du corps. Delasalle ne paraissait pas en cause, son profil n'est pas celui d'un tueur et il n'est membre d'aucune organisation juive, à notre connaissance.

L'examen approfondi des alentours de la scène du crime nous a fait également découvrir une sorte de livre dont les feuilles sont tenues par des

ficelles. L'objet, ancien apparemment, était caché dans une boîte en plomb hermétique, enterrée non loin du cadavre. Delasalle n'était pas sur place, mais la caméra de surveillance d'un hypermarché proche nous a permis d'établir qu'il parlait avec N. Von Repmann moins d'une heure avant le crime. Crime dont la caméra n'a gardé nulle trace, l'enregistrement étant interrompu peu avant pour des raisons que la scientifique nous expliquera peut-être.

Nous avons rapidement retrouvé la trace de Delasalle, qui ne cherchait pas à se cacher. Quand nous sommes arrivés à l'appartement meublé qu'il avait loué pour deux semaines, il fumait encore. Un incendie l'a ravagé et l'universitaire en rupture de ban a disparu. On a trouvé des traces de sang qui pourraient lui appartenir et le carnet de notes où il relate ses recherches. Il se trouve que le bouquin qu'il désire est sans doute celui que nous avons découvert. Pour ma part, je n'ai rien trouvé de spécial à ce tas de feuilles jaunâtres et friables, si ce n'est qu'elles sont rédigées dans une langue inconnue et que l'encre ne bave pas sur le papier. On dirait une espèce de photocopie très ancienne. Les services scientifiques qui l'examinent ont conclu qu'il s'agissait sans doute d'un dialecte employé environ deux mille ans avant notre ère, sans aucune certitude quant à son origine géographique. Inutile de préciser qu'ils n'en ont pas traduit un seul signe.

D'après Toubert, le directeur délégué, les signes employés semblent refléter ceux utilisés par les langues mortes connues et même par certaines langues vivantes. Un objet d'étonnement, selon lui : certains graphismes, observés à fort grossissement, suggèrent qu'ils ne seraient que des déclinaisons de graphismes comparables utilisés, donc, dans certaines langues actuelles. En clair, les « lettres » de ce dialecte auraient des formes plus évoluées que les différents alphabets utilisés et leur seraient donc postérieures.

Nous ne sommes pas plus avancés pour ce qui est de l'enquête. Von Repmann est morte sans raison et Delasalle a disparu, sans raison également. En attendant votre retour, je vais faire le rapport complet de l'affaire et tenter de retrouver Delasalle. Je crois que cette fois il pourrait peut-être nous dire quelque chose d'important, car il s'est débrouillé pour disparaître. C'est assez troublant, vous ne trouvez pas ? En tous cas, j'ai mis l'équipe entière sur le coup.

Dernière chose : Toubert a décidé de cesser les analyses. Le consensus serait total avec son équipe, si l'un de ses membres, un jeune assistant de recherche, ne s'était pas pris d'une passion pour l'espèce de papyrus qu'on leur a apporté.

L'homme aurait mené des expériences hors protocole et sans en référer à Toubert. Il aurait même quitté le service clandestinement. Ce qui est plus gênant — bien qu'anecdotique, puisque les travaux et les conclusions de cette équipe ne feront plus avancer les nôtres —, c'est que l'individu a réussi, avant de s'enfuir on ignore où, à dérober le papyrus qui était avec d'autres pièces à conviction confidentielles, dans une salle fermée par une serrure chiffrée, avec un gardien à la porte.

Le gardien pourrait nous éclairer mais il a été choqué par l'incident dont il fut victime. L'hôpital où il a été admis nous assure qu'il n'est capable aujourd'hui que de répéter avec une rare constance : « la clé ».

Les fondateurs du labyrinthe

Sébastien Marcheteau

« Des salles silencieuses où les pas de celui qui s'avance sont absorbés par des tapis si beaux, si épais, qu'aucun bruit de pas ne parvient à sa propre oreille. Comme si l'oreille, elle-même, de celui qui s'avance, une fois de plus, le long de ce couloir, à travers ces salons, ces galeries, dans cette construction d'un autre siècle, cet hôtel immense, luxueux, baroque, lugubre où des couloirs interminables se succèdent aux couloirs, silencieux, déserts, surchargés par des corps sombres froids des boiseries, de stucs, des panneaux moulurés, marbres, glaces noires, tableaux aux teintes noires, colonnes, encadrements sculptés des portes, enfilades de portes, de galeries, de couloirs transversaux qui débouchent à leur tour sur des salons déserts, des salons surchargés d'une ornementation d'un autre siècle.
Des salles silencieuses où les pas de celui qui s'avance... » (1)

« Mais c'est pas possible ça ! Ça fait des lustres que ça dure... Des salles, encore des salles, toujours des salles. Sans jamais rencontrer âme qui vive ! Faut-il que je sois maudit pour endurer une solitude pareille ? Errer, je veux bien, mais au moins que je puisse parler à autre chose qu'à des statues ou à mon reflet dans les miroirs... »

Tandis que la voix résonnait, transportée au loin par de multiples échos, une voix féminine et hésitante se superposa à la sienne :

— Y a quelqu'un ?

— Ne bougez pas ! J'arrive !

L'homme s'engouffra dans la pièce d'où semblait provenir la voix. Non, pas ici. Il parcourut quelques couloirs, traversa des salles : pas là, pas là non plus... « Vous êtes toujours là ? » Écoutant la réponse, il corrigea le cap. Tout est tellement en trompe-l'œil ici qu'on a toujours l'impression d'entendre le battement de son cœur dans la salle qu'on vient de quitter... La voix parut plus lointaine. Il franchit trois autres salles, la fit parler à nouveau, affina la direction à prendre et en trouva enfin la source. Quelqu'un de chair, d'os et de sang, pensa-t-il, voilà qui va changer des meubles !

Cette salle, très différente des autres, était baignée d'une vive lumière. Comme caressées par les rayons du soleil, les couleurs vibraient intensément : le rouge cramoisi du sofa où se tenait, allongée, la femme, le bleu azur du berceau à ses côtés, l'ocre éclatant de la peau de vache étendue sur le sol.

1 Alain Robbe-Grillet, L'année dernière à Marienbad (Éditions de Minuit).

La femme rayonnait littéralement. Était-ce sa peau couleur de lait qui reflétait la lumière, ou bien était-elle l'origine même du halo qui emplissait la pièce ?

— Je ne saurais vous dire la joie que je ressens à voir enfin un visage amical, dit-il avec un sourire chaleureux. Qui êtes-vous ? Quel est votre nom ?

— Mon nom ne vous servirait à rien, étranger, mais puisque vous me le demandez, je m'appelle Pasiphaé. Je suis la mère de ces lieux.

— La mère de ces lieux ? (L'homme sembla réfléchir à voix haute :) Que voulez-vous dire ? Que vous représentez dans ce décor symboliquement la mère ? Ou bien que vous êtes une mère perdue, comme moi, dans ce dédale ? Ou encore que vous êtes l'origine même, la créatrice, l'architecte de ces lieux ? Je ne perçois pas très bien la nuance du de quand vous dites « de ces lieux » : ablatif ou génitif ?

— Je suis tout cela à la fois. Enfin non. L'architecte, ce n'est pas moi. Moi, ici, je suis chaque mur, chaque conduit, chaque couloir. Je suis la mère et la matrice. Et à choisir, puisque vous me demandez de trancher grammaticalement mon cas, je suis la génitrice.

— Pourtant, il semblerait que vous ayez perdu votre enfant…, dit l'homme dubitatif en montrant du doigt le berceau vide.

— Mon enfant n'est pas perdu. J'ai accouché de lui, je l'ai élevé et nourri un temps. Je l'ai renvoyé dans mon ventre. Mais puisque vous êtes curieux, étranger, permettez-moi de vous conter mon histoire.

Il s'assit en tailleur sur la peau de vache et écouta son récit.

— Vous savez, l'univers est divisé en deux clans distincts : d'un côté, il y a les serviteurs d'Apollon, et de l'autre les adorateurs de Dionysos. Les premiers aiment en Phœbus sa clarté, sa constance, son goût prononcé pour l'ordre, la raison et la création féconde. Les seconds s'engouffrent à sa suite dans l'enthousiasme, la folie, l'ivresse et la volupté des corps. Vouée au premier clan, j'ai dû composer avec le second. J'aurais pu être une épouse aimante, attentive et douce, une mère fidèle et intègre. Une femme sans histoire. Mais à supporter les unes après les autres les innombrables avanies de mon mari, ses petites trahisons, ses grandes infidélités, son orgueil viril et contrarié, je n'ai pu résister. Il fallait que je trébuche, que je vacille, que je chute. Lasse de cette vie trop ordonnée, je fis une rencontre cruciale. Vous savez, je pense que tout le monde attend en secret cette rencontre propre à bouleverser votre vie, à opérer la modification essentielle que vous espérez, tapie dans l'embarras où vous ont mené vos mauvais choix, cette rencontre qui vous fait prendre un virage à quatre-vingt-dix degrés alors que votre route était tirée au cordeau.

» Moi, mon virage avait la tête d'un taureau ! Un magnifique taureau blanc. Poséidon l'avait offert à mon mari pour signifier aux Crétois sa filiation divine. Grâce à lui, il put prétendre s'asseoir sur ce trône injustement confisqué. Le taureau blanc paraissait doux et rude à la fois : ses muscles sous son pelage ondoyaient comme les champs de blés mûrs sous l'effet du vent, ses pattes puissantes faisaient vibrer le sol, son mufle exhalait des parfums de primevères et d'herbe fraîchement coupée...et son membre ! Oh, quel membre ! La pudeur m'interdit de vous en parler plus longuement mais sachez cependant, qu'à la suite d'un sortilège que je lui lançai, mon mari était incapable de satisfaire une femme sans la faire instantanément mourir dans d'atroces tourments. Les sorts, hélas, ne sont pas sélectifs ; et c'était vrai pour moi également. C'est toujours comme ça ! On veut punir l'autre et en définitive c'est toujours soi-même qu'on punit...

» Cette offrande de Poséidon exigeait une contrepartie (eh oui, c'est toujours comme ça avec les dieux, il y a toujours un mais à fin de leur phrase) : il fallait qu'il fût sacrifié sur son autel (eh oui, les hommes se punissent eux-mêmes tandis que les dieux offrent des présents destinés à eux-mêmes). J'employais toutes les ruses à persuader mon mari de ne pas honorer la seconde partie du contrat : flatterie, charme, calcul politique... Ce ne fut pas difficile : il pécha, comme attendu, par orgueil. Il sacrifia sa plus belle bête à la place du taureau blanc. Ni vu, ni connu.

» Je mis alors toute mon énergie à accomplir le dessein que je m'étais fixé : m'accoupler avec ce taureau, goûter au nectar divin et donner naissance à un enfant impensable issu de l'alliage impossible d'Apollon et de Dionysos. J'eus recours à un homme que la Providence m'envoya : Dédale, autrement appelé l'Astucieux. Il était devenu persona non grata à Athènes, sa ville d'origine, et s'était réfugié sur notre île. Des bruits couraient que le neveu de Dédale, qu'il avait pris pour disciple, devint bien plus ingénieux que son maître. Fou de jalousie, Dédale se serait attribué ses inventions et l'aurait précipité du haut de l'Acropole. À mon avis cette rumeur est infondée, ce serait aussi sot que de rôtir à la broche la poule aux œufs d'or sous prétexte qu'on a un petit creux. Enfin bref, nous avions coutume à l'époque d'accueillir à bras ouverts les ennemis d'Athènes. Rumeur ou pas, nous lui accordâmes l'asile en échange de ces services.

» Je lui fis part en détail de mon plan. Non sans difficulté, car je craignais d'être jugée. Les hommes ont une idée du désir des femmes qui correspond à ce que leur dictent leurs propres fantasmes. Aussi, j'eus peur de passer pour une de ces femmes libidineuses en quête de sensations fortes... Mais il se contenta d'aligner les formules d'autosatisfaction : « je trouve l'idée ingénieuse et novatrice », « à la hauteur de mes compétences », « enfin une prouesse technique digne d'intérêt ! »... Sa première mission fut de prendre mes mensurations, ce qui fut vite fait. Puis

il se mit en poste dans un champ et observa pendant des semaines les vaches du royaume. Il fallait, disait-il, étudier au plus près leur morphologie afin d'être en osmose avec la nature et de mieux l'imiter. À chaque rendez-vous, lorsqu'il me présentait l'avancée de ses travaux, il débordait d'enthousiasme, me montrait ses croquis, de face, de dos, de coupe… Il étalait sur la table les différentes ébauches, parlait maquettes, prototypes, discutait des options possibles, des contraintes insurmontables. Nous convînmes ensemble d'un modèle, discutâmes du choix des matériaux, des teintes à adopter. Il se mit à l'ouvrage et construisit un caisson sur roulettes, rembourré à l'intérieur de tapisseries et de coussins — « pour le confort de votre Altesse », souligna-t-il. Il recouvrit le tout d'une large peau de vache ocre qu'il avait fait dépecer et tanner pour l'occasion. C'est celle-là, dit-elle en me montrant du doigt la peau sur laquelle j'étais assis. Dédale ajusta enfin une tête ressemblant vaguement à une vache et pratiqua une ouverture à chaque extrémité du caisson — « un trou pour respirer et l'autre pour votre affaire… », il termina sa phrase d'un rire entendu. Le résultat me parut frustre et naïf. Dédale admit que cette vache ne tromperait pas un enfant de quatre ans, mais il affirma qu'elle serait amplement suffisante pour leurrer un taureau en manque de génisse.

— Ah mais oui, je comprends le plan maintenant, c'est un peu comme le cheval de Troie !

— Oui, répondit-elle un peu vexée d'avoir été interrompue. Sauf que là, dans ce cas précis, ce n'est pas moi qui pénètre dans l'enceinte.

» Je vous passe les détails voluptueux de mon accouplement, qui ne regardent que moi et Dionysos. Et puis, de toute façon, cela n'ajouterait rien à l'histoire. Neuf mois plus tard, je mettais au monde un magnifique enfant à tête de veau. Je l'aimais cet enfant, plus que tout au monde, je le chérissais comme jamais je n'avais aimé mes enfants auparavant… Je me souviens parfaitement de sa petite tête, tétant goulûment mon sein, des inquiétudes qui embuaient mes yeux quand la fièvre lui montait au front, des nuits à me relever pour le border dans son berceau. Cette naissance, évidemment, ne fit qu'aggraver les relations tumultueuses avec mon mari. Son premier geste fut de vouloir le saigner comme un vulgaire veau. Je le suppliais à genoux, pleurant toutes les larmes de mon corps, d'épargner la vie de mon fils. Alors que la lame allait le frapper, je hurlais de désespoir : « Son nom est Astérion ! Tu ne comptes pas tuer de sang-froid quelqu'un portant le nom de ton propre père ! Minos, ne prends pas le risque de maculer de sang ton propre nom, celui de tes enfants et de leurs enfants ». Il retint son bras, tremblant de rage : « Cet enfant portera le nom d'Astérion le Minotaure, car ce taureau qui t'a engrossée, en dépit de toutes les lois qui régissent la nature, est mien. Je ne tuerai pas cet avorton, soit !

Mais tu devras le cacher pour le restant de ses jours, tu m'entends ! Quiconque, dans le royaume, doit ignorer jusqu'à son existence. Il est la honte que je porte dans le ventre et je ne souhaite pas qu'elle remonte empourprer ma face ». À ces mots, il prit l'enfant, l'emmitoufla jusqu'aux oreilles pour cacher la tête velue et fit le tour du palais pour signifier qu'il reconnaissait cet enfant, comme l'exige la coutume dans notre pays.

» Ainsi, mon fils put grandir, mais privé du plaisir de sentir sur ses joues les rayons du soleil. Je sus très vite que cet état de fait ne pourrait pas durer. Son instinct taurin le poussait irrémédiablement en direction des verts pâturages. Il cherchait sans cesse la compagnie des grands espaces et son visage se renfrognait davantage chaque jour qu'il passait dans sa chambre obscure. Il fallait trouver une solution et rapidement. À peine Astérion eut atteint l'adolescence que circulait la rumeur, en provenance essentiellement d'Athènes, que notre palais abritait un monstre né d'une union contre-nature. Le peuple, prompt à faire gonfler les cancans, faisait circuler les pires atrocités à notre sujet, nous collant sur le dos la responsabilité des petites calamités passagères dont ils faisaient les frais. Ne trouvant nulle autre solution viable pour envisager sereinement l'avenir, je décidai de convoquer à nouveau Dédale. Lui ayant exposé toutes mes craintes concernant l'avenir orageux de mon fils je l'exhortais de trouver une solution afin qu'il puisse vivre, libre et heureux, face au soleil. Je lui exprimais les doutes et les regrets qui déchiraient mon corps : si j'en avais eu le pouvoir, ce fils, je l'aurais gardé là, dans mon ventre, durant toute ma vie. Perplexe, Dédale contempla mon chagrin sans un mot. Il requit un délai pour trouver une solution. N'ayant aucune alternative, je le lui accordai. Il prit congé. Je ne le revis plus le mois suivant, et à vrai dire j'étais persuadée qu'il avait fui le royaume.

» Un jour, Minos, courroucé à la vue d'un graffiti qui le représentait avec des oreilles d'âne, me fit appeler. Rouge de colère ou de honte, il me lança simplement cet ultimatum : « Moi, je ne m'appelle pas Midas ! Qu'on me reparle encore une seule fois de ces oreilles et j'organise un sacrifice en grande pompe pour Poséidon : pétales de roses, pipeaux, danseuses et tout le tralala… À défaut de son taureau blanc chéri, Poséidon pourra se délecter du fumet des entrailles de son fils. » Les jours étaient comptés. Sans grand espoir, je fis porter à Dédale un message le pressant de trouver une solution. Le messager m'apporta une réponse que je n'osais espérer :

Votre Altesse,

Demain sera exposée à votre gouverne, par votre génial serviteur, la solution idyllique qui sauvera le Minotaure d'une mort certaine. N'ayant ménagé ni mon temps, ni ma peine, je puis vous affirmer que ma solution, non seulement rendra votre fils libre, heureux et épanoui, ainsi

que sa mère par un subtil jeu de ricochet, mais elle effacera du même coup le déshonneur du roi en le rendant plus puissant que jamais…

L'Astucieux.

» Après une nuit sans sommeil, je reçus Dédale au petit matin, seule. Je voulais me faire une opinion avant que d'immiscer mon mari dans une histoire dont il ne comprenait rien à rien. L'exposé dura toute la matinée…

Ma narratrice s'interrompit soudainement. Elle porta sa main à l'oreille comme pour mieux happer le silence qui venait de retomber dans le salon. Elle resta figée, pétrifiée comme seules peuvent l'être les statues. Je tendis l'oreille à mon tour, mais ne perçus que le battement de mon cœur dans la pièce d'à côté. Je tâchais de concentrer mon attention, curieux de trouver la cause de cette interruption si brutale. Au moment où j'allais relâcher mon effort, je distinguai dans le lointain un cri aigu. Non pas un cri, un grincement plutôt. Comme celui d'une porte mal huilée. Avec cette différence que le bruit était cyclique, comme si on ouvrait et fermait la porte sans relâche. J'allais poser une question mais Pasiphaé porta son autre main devant sa bouche : chuuut ! Je ravalais ma question, troublé par tant de mystère. En fermant les yeux, je découvris que le bruit se déplaçait de pièce en pièce. C'était étrange, je n'avais jamais entendu pareil parasite sonore depuis que je déambulais en ces lieux.

— Ça approche !

— Chut, fit-elle en murmurant. Ne dites rien, ni ne posez de question.

Le bruit se rapprochait de nous lentement mais avec constance. D'autres sons plus sourds accompagnaient maintenant le grincement. Je sentis comme un déplacement d'air dans la pièce d'à côté. Je voulus me lever d'un bond pour anticiper un danger potentiel mais mon hôtesse fut plus rapide que moi : elle posa amicalement sa main sur mon épaule. Son geste était si doux, si confiant, que je renonçais à toute action irréfléchie. Les bruits n'étaient plus qu'à quelques mètres : on distinguait un roulement sourd, des à-coups rythmés et ce grincement régulier entendu précédemment. Les bruits cessèrent un instant comme s'ils cherchaient leur route. Un raclement de gorge initia la reprise et les bruits pénétrèrent dans notre salon. Un vieil homme, assis dans un étrange fauteuil équipé de roues, traversa la pièce sans s'arrêter, sans parler ni même nous accorder un regard. Je l'observais, médusé, pousser les deux roues de son fauteuil et s'engouffrer dans le corridor qui menait au salon voisin. Les bruits s'éloignèrent comme ils étaient apparus. Nous restâmes silencieux un long moment.

Ariane (François Robert)



Ce fut Pasiphaé qui, la première, brisa le silence.

— Vous voulez toujours connaître la fin de l'histoire, n'est-ce pas ?

Quelque peu sonné par cette irruption, je hochais de la tête. Après tout, pensais-je, un mystère après l'autre, et puis j'avais une folle envie de découvrir quelle était la solution apportée par Dédale.

— Alors ne tardez pas ! Suivez cet homme. Il sera à même de vous révéler par quel stratagème Dédale parvint à sauver mon fils. À le sauver pour l'éternité.

— Mais, rétorquais-je, le suivre ? Il doit être loin à présent. Je risque de m'égarer. Et pire encore, je suis certain que si je quitte cette pièce, je vous perdrais à jamais, vous et votre histoire inachevée.

— Je ne vous offre pas le choix. Je ne vous en dirai pas davantage. Ma décision est prise.

— Mais je vais me paumer ! répondis-je d'un ton plaintif.

Elle esquissa un sourire.

— Voyez-vous comme moi ce fil de soie blanche courir sur le sol ?

J'écarquillais les yeux, incrédule. Elle disait vrai, un mince fil de soie filait sur le sol. Je haussais les épaules, incrédule malgré tout.

— Suivez ce fil ! À l'autre extrémité, interrogez le vieillard et vous connaîtrez la fin de mon histoire ! Bonne route, étranger, je suis heureuse d'avoir fait votre connaissance.

Elle posa alors la tête sur ses bras et s'assoupit. La lumière diminua d'intensité comme pour mieux me signifier que l'heure du départ avait sonné. J'hésitais un instant, jetant un dernier regard vers Pasiphaé endormie, puis me mis en route.

J'avançais rapidement afin de réduire son avance. Et puis, pensais-je, son fil n'est pas infini… À vive allure, il ne me fallut pas longtemps pour le rejoindre. L'homme était à l'arrêt dans une des nombreuses bibliothèques qui ponctuaient ces lieux. Au cours de mes pérégrinations, j'avais calculé qu'une salle sur cinq à peu près semblait être une bibliothèque. L'homme ne bougeait pas. Ses yeux fermés laissaient penser qu'il somnolait. Je chuchotais pour ne pas l'effrayer :

— Monsieur…

— Asseyez-vous, étranger !

Sa voix était amicale.

Je me mis en tailleur au pied du fauteuil, comme je l'avais fait avant avec Pasiphaé.

— Je vais vous raconter le stratagème qu'imagina Dédale pour sauver le Minotaure d'une mort certaine. Il fit construire, aux abords du palais, un immense édifice dans lequel il imagina un enchevêtrement de couloirs et de salles, de carrefours et d'impasses si complexe qu'il était

impossible pour une personne normalement constituée d'y pénétrer sans se perdre à jamais. Il appela ce lieu monstrueux : le labyrinthe.

— Comment un lieu si monstrueux pourrait-il sauver le Minotaure ?

— Patience, étranger, écoutez d'abord mon histoire. Le temps viendra pour les questions. Il plaça au centre du labyrinthe un très grand patio dans lequel il implanta un jardin idyllique : source d'eau fraîche, allées de fleurs, d'herbes tendres parsemées de légumes sauvages, arbres fruitiers, pergolas recouvertes de glycines, rien ne manquait pour y passer une vie paisible en harmonie avec la nature. « Là, avait-il dit à Pasiphaé, là serait la demeure d'Astérion ! Je vous ai construit une machine qui vous permit d'être fécondée par le taureau blanc. Je donne maintenant naissance à l'utérus au sein duquel il passera le restant de sa vie et davantage. Car cet édifice, je vous le dis, est le lieu de la fusion impossible d'Apollon et de Dionysos dans lequel se côtoient sans distinction l'ordre et le désordre, la raison et la folie, la création et l'oisiveté stérile… C'est également le lieu de l'immortalité : nul ne pouvant pénétrer en son sein sans en ressortir, nul ne pourra jamais témoigner si votre fils est vivant ou mort. Ainsi, ni mort ni vivant, Astérion demeurera de toute éternité dans son jardin idéal ! »

» Il s'adressa ensuite à Minos : « Expliquez à qui veut l'entendre que cet édifice abrite le pire monstre sanguinaire que la terre ait jamais connu. Exagérez force détails : l'union contre-nature, la folie anthropophage du Minotaure, la menace permanente aux portes de la ville contenue par votre seul et éminent pouvoir… Allez voir vos ennemis, faites-leur payer le tribut qu'il vous plaira ! Tous se plieront à votre volonté car vous représenterez dorénavant la clef qui tient cette prison complètement close et hermétique au monde des hommes. »

Il avait déroulé son discours avec tant véhémence et de conviction qu'il donnait l'impression d'avoir vécu cette scène la veille.

— Ah ! Mais j'y suis : Dédale, c'est vous… Je comprends mieux, le fauteuil mécanique, ces tirades…

— Vous n'y êtes pas du tout !

Le vieillard s'adressait à moi les yeux fermés. Je pensais à la possibilité que mon orateur fût aveugle. Un éclair illumina mon esprit.

— Vous devez être l'aède aveugle que l'on appelle Homère ?

— Que j'eusse aimé être ce poète aux épithètes fournis… Mais tel n'est pas le cas. Je ne suis que l'humble bibliothécaire de ces lieux, le modeste artisan qui a usé ses yeux sur les pages de cette bibliothèque infinie. (Après un silence, il reprit son discours :) Puisque vous êtes curieux, étranger, permettez-moi de vous conter votre histoire…

» Avant que de rencontrer Pasiphaé, vous étiez perdu dans ce dédale, vous n'aviez de cesse de déambuler à travers les innombrables

vestibules, salons, boudoirs qui composent cet endroit complexe. Vous étiez ce que l'on appelle ici un sans-histoire, un alogos. Aucun lieu, aucun temps ne caractérisait votre être. Vous étiez dans les limbes du subjonctif : potentiellement absent, possiblement présent... Tout comme le Minotaure, ni mort, ni vivant au cœur du labyrinthe. Puis vous avez rencontré Pasiphaé, qui eut la bonté de vous raconter son histoire, cette histoire qui vous transporta littéralement dans la vôtre. Elle vous tendit un fil. Un fil c'est peu de chose en réalité. Mais ici, dans ce labyrinthe qui constitue la totalité des histoires possibles et imaginables, un fil c'est tout. Un fil c'est l'essentiel. On imagine toujours que c'est à l'extrémité du fil que se cache le trésor, alors que le trésor, croyez-moi, c'est le fil. Chercher et voyager n'ont de véritable sens que si on suit un fil. Le fil d'Ariane, le philtre d'amour entre Tristan et Yseult, toujours des fils. Tenez, le Graal, un fil encore.

» En parlant de ça : si tout à l'heure, quand Pasiphaé vous ordonnait de ne parler ni de ne poser de question, vous n'aviez pas exaucé sa demande, vous auriez perdu le fil. Et vous ne seriez pas là pour écouter la fin de l'histoire ou le commencement d'une autre. Car voyez-vous, ce lieu n'a d'autre fonction que de construire une histoire en passant de salle en salle, de couloirs en couloirs. Que vous passiez par l'une ou par l'autre pièce et l'histoire n'est plus la même ! Imaginez qu'à la place de Pasiphaé vous ayez rencontré Minos, ou Dédale, ou même, pire encore, Thésée : à l'instant précis où je vous parle, vous ne seriez pas le même ! Votre nature en serait complètement altérée et votre histoire le serait également. Là, c'est moi qui vous parle, mais rien ne dit que vous n'êtes pas une simple créature, sortie tout droit de mon imagination, pour satisfaire les besoins de mon histoire. Laquelle nécessite évidemment un interlocuteur pour la rendre un peu plus vivante. Imaginez Socrate parlant seul, cela n'aurait aucun sens...

J'étais sonné, abasourdi par toutes ces révélations. Je n'y comprenais pas grand-chose : je me sentais perdre le fil, et de son discours et de mes propres opinions sur mon existence. Je me sentis vaciller sur mon séant, j'étais sur le point de chuter.

— Oh, je sens que je vous ai profondément troublé, dit le vieillard en me tapotant l'épaule. Ne prêtez pas trop attention à mes paroles, qui vont souvent plus vite que mes pensées.

Il se tut un instant, ce qui me permit de retrouver le peu d'esprit qu'il me restait.

— Je manque totalement de courtoisie, excusez-moi, j'ai totalement oublié de vous demander votre nom.

— Je m'appelle Ulysse.

— Ah ! Ulysse... Fort bien ! Et que faites-vous par ici ?

— Je rentre chez moi, retrouver ma femme et mes enfants...

— Parfait ! Vous voyez cette porte ? me dit-il en désignant celle du fond. Vous allez la prendre et juste derrière vous découvrirez un bateau arrimé au quai. Affrétez-le et rentrez chez vous, jeune homme. Allez ! Le temps presse, la route est encore longue !



Norbert North, une vis sans fin

Muriel Friboulet

Sur le mode de la présentation ou de la critique littéraire, cette rubrique est dédiée à une oeuvre imaginaire ou au portrait d'un écrivain qui n'existe pas.

Et puis votre plume est célèbre... Voilà sans doute les mots qui veillèrent la courte agonie de Norbert North et surent, peut-être, l'adoucir. Au reste, son ultime et vigoureux essai fut condamné avec une si grande violence que ses plus fidèles amis des Lettres françaises craignirent un moment de le voir s'abandonner au désespoir. C'est d'ailleurs peu de temps après cette parution malheureuse qu'il prit, en un mâle mouvement d'orgueil et de sagesse, la résolution de se tenir désormais dans une obscure retraite domestique, autant dire un désert, au fond d'une de ces provinces dont les terres sont si lourdes à la charrue des hommes qu'elles les tuent à la tâche plutôt qu'elles ne les nourrissent. Mais après tout, il est bien possible que Norbert North ait, depuis fort longtemps déjà, choisi les sourdes couleurs qui berceraient son oubli, comme l'on songe parfois, au plein cœur d'un été glorieux et flamboyant, à celle du marbre où dormiront nos os blancs. Enfin, là-bas, il se tut à jamais, tandis que ses chers compagnons, parmi lesquels on devinera aisément l'auteur des admirables paroles citées dans notre incipit, tentèrent bien vainement de le ramener parmi eux.

— Je t'en fiche, tu peux cogner toute la nuit à sa porte, il répondra pas, ce vieux chameau. Il doit dormir avec les poules, et aux mêmes heures, probable...

— Quelles poules ? Tu perds la tête ? Depuis que je le connais, et c'est pas d'hier, il a toujours été plutôt du genre Corydon, le Nono...m'étonnerait fort que l'air de la campagne ait pu le changer à ce point-là, faut pas m'en faire accroire. Et puis après tout, si nous lui foutions la paix, à la fin ! Il finira bien par sortir de son trou, faut becqueter, tout de même, aller toucher ses à-valoir, faire empeser ses faux-cols et tout ce qui s'en suit...

« Je me marre tout seul...pourtant pas mon genre, mais rien qu'à les imaginer, encore en train d'ergoter sur mon Labyrinthes, là-bas, à la Revue de P... Est-ce que ces dégonflés vont seulement oser le défendre, mon papier ? Le ressortir un jour ? Compte là-dessus et bois un verre d'eau



fraîche ! Ah, ces néo-quelque chose, ces désenclavés de l'Histoire, ces déstructurés...ils me la copieront ! Avant qu'Anastasie ait fait seulement semblant de pointer son museau, le comité de rédaction s'était déjà planqué sous la table ! Ah, les gensdelettres, ah, les baudruches, les Zeppelin, les Hindenburg de première ! Et ces pauvres cloches qui n'arrêtent pas de sonner chez moi, de jour comme de nuit, de glisser sous mon paillasson des petits messages suppliants et encore humides de leurs larmes...les voilà aux cent coups, à se rouler par terre comme des gosses... »

— Est-ce qu'on le reverra seulement un jour, not' Nono ? Et sa tournée de visites aux académiciens...il nous avait promis ! Pour cette année c'est bel et bien foutu, et pour les fois suivantes aussi, comme c'est parti...c'est plié ! Niet ! Il aurait été si beau en habit vert...et dire qu'on s'était juré d'organiser une gobichonnade du feu de Dieu dans le château du Baron de K., pour fêter ça...alors qu'est-ce qu'on va devenir sans lui, maintenant ?

— Tout de même, si je puis me permettre, ce fameux Labyrinthes, l'avez-vous réellement tenu entre vos mains ? L'avez-vous lu ?

— Oui, oui, je vous le confirme...tout gamin, lors d'un été d'autrefois, chez mon parrain. Un texte court, quelques pages tout au plus et qui, à l'époque, m'avaient profondément rasé...

— Mais encore ?

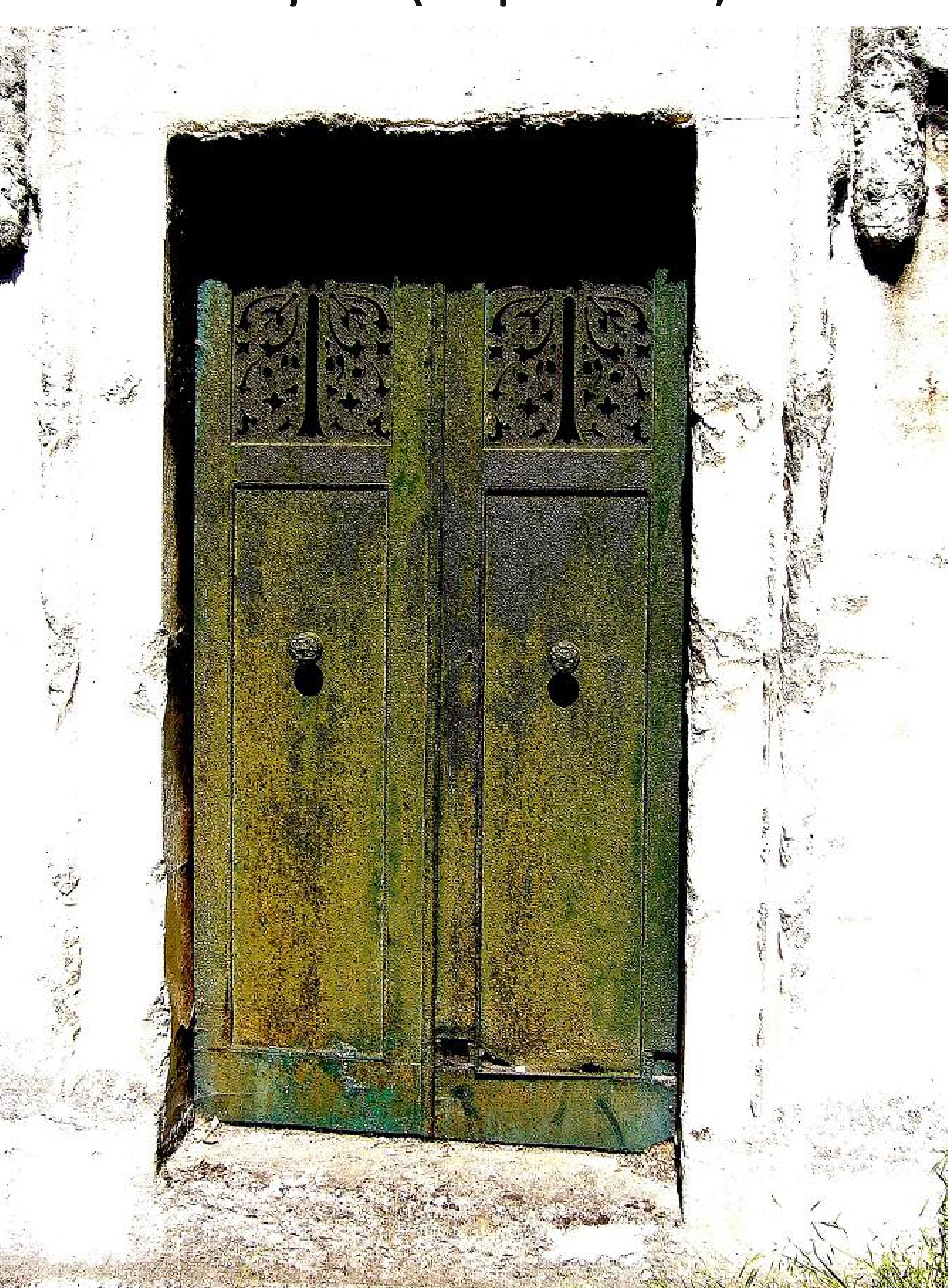
— Vous voulez parler de leur teneur ? À y songer comme ça, au débotté, je crois bien que rien ne m'en est resté. D'où mon étonnement devant votre aimable insistance à me rencontrer, et tout ce battage actuel, aussi... Pour m'en souvenir un peu, il me faudrait y repenser très fort, juste avant une séance d'hypnose, ou de rêve éveillé, vous connaissez cette technique, non ? Bon. Si au moins je pouvais m'appuyer sur la première ligne, je suis à peu près sûr que la suite viendrait toute seule... J'étais si jeune...à cet âge-là on absorbe tout comme une éponge, vous pensez ! Parce que sinon, remettre la main dessus aujourd'hui, mieux vaut ne pas y compter. L'exemplaire que j'ai eu en main avait échappé de justesse au pilon, mais à mon avis, lors du règlement de la succession de mon parrain...vous savez combien les bibliothèques des morts passionnent leurs héritiers...quand même, dans les archives de la Revue, à la Bibliothèque Nationale, chez les bouquinistes, à l'étranger, il en reste sûrement quelques exemplaires, une trace quelque part, un bout de manuscrit, un brouillon...non, décidément ? Et ne me dites pas que je suis le seul survivant à l'avoir lu un jour...

— Cela, je l'ignore. Mais tout le monde se casse le bec sur cette histoire, et pas des moindres, alors vous comprenez, j'espérais beaucoup...



— Oh, attendez, taisez-vous une minute...c'est très curieux, à force d'en parler, on dirait pourtant bien que les premiers mots se décident à me revenir...c'est comme s'ils résonnaient dans ma tête...ça y est ! Écoutez voir : Et puis votre plume est célèbre.... Voilà sans doute les mots qui veillèrent la courte agonie de Norbert North et surent, peut-être, l'adoucir. Au reste, son ultime et vigoureux essai fut condamné avec une si grande violence que ses plus fidèles amis...

La porte (Jacques Cauda)



Le labyrinthe vaginal

Christophe Esnault

Dédale & égarement assuré pas d'issue à l'amour physique tout le monde a appris ça à l'école des galipettes & des transports amoureux à géométrie variable ça transpire dans l'œuvre de Proust figure prise au hasard juste pour vérifier la plupart des écrivains majeurs ont une relation forte à la mère qu'elle soit d'une présence/absence écrasante rien n'est à démonter sinon la quête de sens qui relève du mysticisme du religieux l'intrinsèque lot gagné à la tombola kermesse fête où le chaland s'amuse à projeter des chaussettes remplies de sable sur des boîtes de conserve l'on dégomme un peu plus loin des quilles sans que cela préfigure à de brillantes études maladroit aux jeux troisième à l'agrégation de lettres félicitations du jury enchaîner bien vite une thèse Le labyrinthe vaginal chez Sterne ça en jette un maximum relire Tristram Shandy dans le texte suffit de fouiller un peu dans les corbeilles à papier de l'amphi les poubelles à l'entrée du self on en trouve partout depuis qu'il est au programme enfin non la lecture ça fatigue alors laisser tomber la thèse momentanément et solliciter des jeunes filles salut poupée je travaille sur le labyrinthe vaginal j'ai un TP à te proposer je te citerai en annexe si tu veux bien collaborer à mon travail de recherche scientifique sur la quintessence de la question philosophique peux-tu te déshabiller ouvrir tes cuisses l'expérimentation devrait durer vingt minutes tout au plus oui j'ai délaissé Lettres modernes pour Philosophie je suis matérialiste et hédoniste ça reste réducteur comme présentation et je vais te lécher un peu je te trouve un peu sèche en d'autres temps plus ludiques j'aurais sucé ton clitoris ne m'en veux pas là n'est pas mon sujet d'étude aujourd'hui hé pourquoi tu veux te cavaler j'ai besoin de ta collaboration je voulais juste introduire une sonde mobile GPS dernier cri c'est sans danger la chose est nécessaire pour cartographier intégralement ta géographie vaginale la carte doit servir de support et de préambule à matière d'enseignement englobant mes études logiques et métaphysiques s'il te plaît ne t'en va pas je te donne en cadeau le plus grand livre de tous les temps L'éthique tu vas voir rien n'est plus puissant mince ne me cite pas les slogans du MLF sur l'intégrité physique des femmes ton vagin appartient à la communauté scientifique à partir du moment où tu es malade tu es malade tu as brisé une pièce d'une valeur inestimable même en te prostituant jusqu'à ta mort à soixante passes par jour tu ne pourras pas réparer cet acte regarde dans quel état tu as mis cette flûte à bec du XIe siècle je suis contraint et forcé de te violer en représailles à moins que tu ne préfères que je laisse mon avocat s'occuper

de cette affaire de destruction d’une pièce inestimable ça va te coûter un maximum tu t’en fous tu vas voir un peu mon avant bras expérimental va glisser tout seul dans ton ventre qui cherche trouve je vais t’élargir gentiment jusqu’à passer ma tête c’est le fantasme désir plénitude total faire le chemin en sens inverse ma mère est morte tu serviras de substitut bien sûr que c’est possible j’ai un dilatateur ultra efficace ne rigole pas au pire on utilisera des forceps pour que j’introduise ma tête tu sais je suis plein d’espoir mes épaules glisseront d'ailleurs tu pèses cent quarante kilos de quoi trouver la place pour m’accueillir tout entier

Se perdre dans *Marelle* de Julio Cortázar

Marianne Desroziers

Cet article développe des éléments apparaissant dans un article intitulé « Julio Cortázar : un univers littéraire riche et méconnu », publié par le même auteur sur le site des éditions de l'Abat-Jour.

Lire Marelle de Julio Cortázar est une expérience de lecture pour le moins déconcertante. Ma première rencontre avec Cortázar eut lieu avec le recueil de nouvelles Tous les feux le feu, puis j'ai eu l'occasion de lire d'autres recueils de nouvelles qui m'ont époustouflée ainsi qu'un roman, Les gagnants, mais la lecture de Marelle constitue un événement à part dans mon exploration de l'œuvre de Cortázar, et dans mon parcours de lectrice en général.

Je m'étais déjà sentie émue ou troublée par des romans. Certains livres m'avaient fait rire, d'autres m'avaient fait fuir. Certains m'étaient tombés des mains au bout de quelques pages, d'autres, beaucoup d'autres, m'avaient donné envie d'en parler pour convaincre les gens de courir chez leur libraire préféré toutes affaires cessantes. Mais jamais avant Marelle je ne m'étais perdue dans un livre.

La marelle : un jeu d'enfants ?

La marelle (du médiéval merel signifiant « petit caillou ») est un jeu pour enfants extrêmement simple, qui ne nécessite qu'un caillou, donc, et un parcours tracé au sol à la craie. Celui-ci va de case en case de la « terre » au « ciel », les joueurs progressant à cloche-pied en prenant soin d'éviter les carrés où figurent déjà des pierres. Le gagnant est celui qui parvient à placer le premier son caillou au « ciel », soit la neuvième et dernière case.

Ce jeu a la double particularité d'être très ancien et d'être pratiqué dans le monde entier sous des noms différents ; on trouve ainsi des représentations de la marelle dans le Rome antique et tout au long du Moyen Âge (où le tracé du parcours prit peu à peu la forme d'une église), avec des variantes locales sur tous les continents et dans la plupart des pays du globe.

En intitulant son livre Marelle, Cortázar indique bien qu'il s'agit là d'un jeu, dans lequel le lecteur doit être actif, en allant lui aussi de la terre au ciel, sans hésiter à revenir en arrière et à sauter par-dessus certains chapitres au cours de sa progression.

Julio Cortázar

Écrivain argentin né en 1914 et décédé en 1984 à Paris, Julio Cortázar est le plus français des écrivains argentins puisqu'il est venu vivre en France dès 1951 et qu'il a été naturalisé en 1981. Son œuvre, si elle est marquée par le surréalisme français, est néanmoins très emprunte de sa culture argentine et plus largement sud-américaine, mais aussi de la littérature fantastique anglo-saxonne. L'influence revendiquée de Lautréamont et des Chants de Maldoror se situe entre les deux continents.

Beaucoup de ses nouvelles ont été adaptées au cinéma, et ce dans de nombreux pays et par des réalisateurs aussi différents qu'Antonioni (« Blow Up » est une adaptation, certes très libre mais une adaptation tout de même, de la nouvelle « Les fils de la vierge »), Claude Chabrol ou Luigi Comeneci (« Le grand embouteillage », d'après « L'autoroute du Sud »).

Marelle, mode d'emploi

Marelle, publié en 1963, est un roman-puzzle, un roman-jeu. Il s'agit d'un texte à contrainte qui contribua, avec Le livre de Manuel, à voir son auteur invité à rejoindre les rangs de l'OULIPO. Cortázar refusa cependant d'intégrer le groupe à cause du manque d'engagement politique de ses membres (il était lui-même défenseur de la révolution cubaine). Il faut tout d'abord évoquer la construction peu banale du roman qui relève du labyrinthe.

Celui-ci est composé de 155 chapitres, soit 591 pages dans l'édition de Gallimard (collection « L'Imaginaire »). En préambule, l'auteur nous donne le mode d'emploi de son roman : libre au lecteur de faire une lecture cursive ordinaire, mais il propose aux plus joueurs et aux plus aventureux de se risquer à la lecture selon le parcours fléché qu'il détermine. Ainsi on commencera la lecture au chapitre 73 avant de lire le chapitre 1 puis le 2, ensuite le 116, etc.

> « La démarche du lecteur s'apparente alors à la progression symbolique et apparemment désordonnée de l'enfant qui joue à la marelle, ou des personnages qui déambulent dans le labyrinthe des rues. Les chapitres ainsi intégrés apportent aux deux premières parties des éléments de réflexion sur la théorie littéraire et la métaphysique, qui donnent sa véritable dimension à l'ouvrage. Marelle, chronique d'une extraordinaire aventure spirituelle dénonçant l'establishment dans le domaine des lettres, est le premier roman latino-américain à se prendre lui-même comme objet central et invite le lecteur à participer au processus créateur, contribuant ainsi au renouvellement de la prose en Amérique latine. » (« Dictionnaire mondial des littératures », P. Mougin et K. Haddad-Wotling).

Ce mode de lecture peut faire peur ou amuser au début, et je dois bien avouer que par la suite il peut lasser ou stresser le lecteur. Cependant, l'essentiel n'est pas que dans ce parcours de lecture inventé par l'écrivain mais bien plutôt dans le style splendide qui est le sien. Si l'on compare parfois Cortázar à Borges, ce n'est qu'à moitié vrai car le premier est beaucoup moins intellectuel et beaucoup plus charnel que le second. Sa prose est imprégnée de poésie et de sensualité, le tout relevé par un soupçon de fantastique.

Mystère, amour, liberté et création

Dans Marelle, Cortázar évoque l'amour, l'exil, la littérature, la création, le tout dans une ambiance délicieusement perverse témoignant de l'influence des écrivains surréalistes français. Comment ne pas songer à Nadja d'André Breton en lisant Marelle ? On pense aussi, comme souvent chez Cortázar, y compris dans ses nombreuses nouvelles, à Isidore Ducasse, écrivain qui l'a beaucoup influencé.

Outre Horacio Oliveira, exilé argentin à Paris et héros du roman, ainsi que son double, on y fait la connaissance d'un très beau personnage féminin, la Sybille, belle, mystérieuse et insaisissable. L'identification avec ce personnage fit beaucoup pour le succès du roman auprès de la jeunesse argentine des années 1960, au plus grand étonnement de Cortázar lui-même qui prétendait avoir voulu écrire un roman culte pour l'élite intellectuelle. Mais nul ne peut contrôler ce que devient son livre une fois publié… Pour saisir un peu mieux la pensée de Cortázar, son rapport avec le réel et sa manière de créer, on se reportera à ce qu'il déclarait à Marcel Bélanger dans un entretien de 1978, paru en 1982 dans le magazine « Nuit Blanche » :

> « Je suis très content d'être plongé dans la réalité ; et la réalité me donne énormément de choses. Ceci dit, dès l'enfance, mon idée de cette réalité n'était pas la même que celle de mes camarades [...]. Ils savaient déjà ce qu'était une chaise, un crayon, leur maman. Et pour moi, tout était un peu flou, c'est-à-dire que tout le temps j'avais une impression poreuse de la réalité [...]. Pour moi en tout cas c'est une espèce d'immense éponge pleine de trous, et par ces trous il se glisse tout le temps des éléments, des prétendues coïncidences, qu'on appelle le hasard aussi, qui la modifie, qui la fait basculer, qui la fait changer. »

Le lecteur fait le roman

Umberto Eco, cet autre amateur de labyrinthes, a développé dans son essai Lector in fabula (1979) la théorie sémiotique du « lecteur modèle » : celle-ci implique que l'auteur de « textes ouverts » comme le

roman écrit en cherchant à anticiper les réactions du lecteur, et en le faisant participer au processus créatif à travers de multiples interprétations de l'œuvre. Cortázar se réfère à cette théorie dans l'interview citée plus haut (passionnante, celle-ci est lisible en intégralité sur le site erudit.org) et différencie bien nouvelle et roman, le second étant ouvert à l'interprétation du lecteur et demandant donc sa participation.

« J'assimile la nouvelle à la notion de la sphère, la sphère comme corps géométrique parfait, qui est absolument fermé sur lui-même dans la perfection, parce que pas un seul point ne peut dépasser sa surface. Ça, c'est le symbole de la nouvelle. Une nouvelle est une chose fatale, un récit très court qui doit se boucler d'une façon parfaite, comme une sphère, pour être vraiment une nouvelle telle que je l'entends. Par contre, le roman n'est jamais une sphère. Le roman est ce que Umberto Eco appelle l'œuvre ouverte, c'est-à-dire la possibilité de se déplier, de bifurquer. Le roman est un arbre, et la nouvelle est une sphère. »

« Je me demande, quant à moi, si je parviendrai une bonne fois à faire comprendre que le véritable et l'unique personnage qui m'intéresse c'est le lecteur, dans la mesure où un peu de ce que j'écris devrait contribuer à le modifier, à le faire changer de position, à le dépayser, à l'aliéner. »

Improvisation de jazz et écriture automatique

Cortázar, grand amateur de musique, a écrit de très beaux textes sur le jazz, notamment la nouvelle « L'Homme à l'affût », mettant en scène un musicien pour qui le temps s'étirait quand il était dans les transports en commun, vivant ailleurs et en l'espace d'une minute beaucoup de choses.

Le jazz est présent dans Marelle car le rythme de la musique jaillit de ses phrases. On peut penser aux auteurs américains de la beat generation également influencés par cette forme musicale. Cortázar considère le jazz comme la seule musique rejoignant l'écriture automatique, et fait de lui l'équivalent musical du surréalisme. Toujours dans cette entrevue, il revient sur l'importance du rythme et de la musicalité dans ses textes :

« Personne n'a pu expliquer ce qu'est en fait le swing. L'explication la meilleure est que dans une mesure à quatre temps, le musicien de jazz avance ou retarde instinctivement ces temps qui, selon le chronomètre, devraient être égaux. Alors une mélodie qui, chantée comme elle a été composée, avec ses temps bien marqués serait banale, si un musicien de jazz s'en empare et modifie son rythme par l'introduction de ce swing, devient aussitôt porteuse d'une tension. [...] Et, mutatis mutandis, c'est ce que j'ai toujours essayé de faire dans mes nouvelles. J'ai essayé que la phrase non seulement dise ce qu'elle veut dire, mais qu'elle le

fasse d'une manière qui renforce le sens, qui l'introduise par d'autres voies non plus dans l'esprit mais dans la sensibilité du lecteur [...]. Le rythme de la phrase — et c'est là qu'intervient la musique — agit sur le lecteur sans qu'il s'en doute. Cela explique [...] ce qui arrive à la fin de mes nouvelles, l'importance que j'attache à leur rythme final. Il ne peut y avoir là ni un mot, ni un point, ni une virgule, ni une phrase de plus. La nouvelle doit arriver aussi fatalement à sa fin qu'une grande improvisation de jazz. »

Correspondances entre Cortázar et Modiano : un Paris labyrinthique

Cet étrange couple romantique, Horacio et Sybille, qui arpente Paris, peut faire penser aux couples des romans de Modiano. En effet, c'est le même Paris qu'ont connu les deux écrivains, celui d'avant 1968 : une ville encore peu accueillante pour les jeunes, faite pour les adultes, les bourgeois. Un Paris où l'on croise encore les fantômes d'écrivains disparus mais où la réalité rattrape les personnages : manque d'argent, ombre que fait peser sur eux la guerre d'Algérie incarnée par les porteurs de valise, les immigrés, les manifestations pacifiques réprimées dans le sang par la police française.

C'est particulièrement vrai dans l'avant-dernier roman de Modiano, Dans le café de la jeunesse perdue : le couple formé par Louki et Roland pourrait être ami avec Sybille et Horacio (ils le sont en tout cas dans mon imaginaire de lectrice) et se rencontrer au café Le Condé, dans le sixième arrondissement, quartier où se situent les deux histoires. Cependant, il faut noter que là où Modiano reste très pudique dans la description des relations des couples qu'il invente, Cortázar ose écrire des passages d'une sensualité, voire d'un érotisme très marqué — et il a raison d'oser car il y excelle, et cela donne des pages magnifiques de poésie.

Un extrait de Marelle

« Oui, mais qui nous guérira du feu caché, du feu sans couleur qui, à la nuit tombante, court dans la rue de la Huchette, sort des portails vermoulus, des étroits couloirs, du feu impalpable qui lèche les pierres et guette sur le pas des portes, comment ferons-nous pour nous laver de sa brûlure douce qui se prolonge, qui s'installe pour durer, alliée du temps et du souvenir, des substances poisseuses qui nous retiennent de ce côté-ci, et qui lentement nous consumera jusqu'à nous calciner ? Il vaut mieux sans doute pactiser, comme les chats ou comme la mousse entre les pavés, se lier immédiatement d'amitié avec les concierges aux voix éraillées, avec les enfants pâles et souffreteux qui se penchent aux fenêtres en jouant avec une branche morte. En se consumant ainsi sans trêve, en endurant au centre de soi-même une brûlure qui gagne comme la maturation

secrète dans le fruit, être la vibration d'un brasier dans cet enchevêtrement infini de pierres, cheminer le long des nuits de notre vie avec la soumission du sang dans son circuit aveugle. »

On conseillera enfin la lecture de cet article intéressant consacré au roman, sur le site ecrits-vains.com.



Toutes les villes sur terre

N.A.G.

Cette rubrique est consacrée à une nouvelle relevant du genre de la contre-utopie, se déroulant donc dans un univers sombre et imaginaire.

Les jours tièdes se succédaient. Je ne me préoccupais pas trop de la température des jours. Les nuits n'étaient pas beaucoup plus chaudes, ni plus fraîches. Je m'intéressais beaucoup au climat de la nuit. Je croyais aussi à la puissance magnétique de la lune. Les hommes du jour, je savais bien comment ils vivaient, il n'y avait rien à en penser, rien de spécial à signaler sur leur existence. Pourtant je ne pouvais pas justifier ma vie sans eux, et donc je les respectais. Je les saluais quand je les croisais par hasard et mon signe amical n'était pas vain. Ils le comprenaient, me rendaient le salut. Depuis le début de l'année, la température n'était pas descendue sous les 15 degrés, la température n'avait pas excédé 20 degrés. C'était pareil tous les ans depuis ma conception. Il pleuvait 182,25 jours par an. La moyenne des précipitations variait entre 2 et 2,1 mm par jour. Les nuages ne bougeaient pas. Ma ville se situait dans un espace épargné par le vent. Les hommes ici fréquentaient pratiquement le même ciel depuis leur conception jusqu'à leur disparition. C'étaient des nuées pâles, effilées, d'un gris ténu, éclairées seulement par un faible soleil couleur de cendre.

Les hommes du matin se levaient tôt. Ils prenaient un solide petit déjeuner, se lavaient scrupuleusement jusqu'entre les orteils, à l'intérieur des orifices et sous les bras. Ils regardaient les informations à la télévision et lorsque les premières annonces boursières étaient faites, ils enfilaient leur costume et leur pardessus puis se dirigeaient vers les postes de travail. J'aimais bien certains jours regarder les formes géométriques que traçaient les hommes du matin dans la rue. Je dois dire aussi qu'il m'est même arrivé de prendre quelques photographies. Par le dessus. Depuis ma fenêtre. Je comprenais que notre ville n'était pas un théâtre hasardeux où chacun pouvait se diriger où bon lui semblait. Je réalisais que les livres de nos philosophes fondateurs étaient parsemés de mensonges, tout comme la route que nous empruntions pour nous rendre vers nos destinations. Nous étions tous balisés, déterminés, calculés bien avant notre conception. Les hommes du matin se rendaient à l'office en formant des rectangles et des triangles isocèles dans la rue. Certains se saluaient à l'intersection des côtés d'un rectangle, ou bien là où se croisaient les médiatrices des triangles. Ils échangeaient quelques mots. Poursuivaient leur chemin pour former une



autre figure géométrique avec d'autres hommes du matin. Quand ils s'engouffraient dans un building, un nouvel homme du matin prenait la place. Les dessins restaient harmonieux et doux à regarder depuis ma fenêtre.

Je ne me sentais pas choqué par l'harmonie. J'étais traité pour cela depuis qu'on avait décelé chez moi un penchant pour les images chaotiques aux contours imprécis. On m'interviewait régulièrement. On me demandait, sous couvert de questions plus personnelles, ce que je pensais de l'Autorité Géométrique. Je répondais que dans notre ville tempérée, tous les hommes avaient besoin de sens, que ce sens avait besoin de lois pour être compris, que ces lois avaient besoin de l'Autorité pour s'appliquer. Je sortais de l'entretien avec un nouveau contrat de travail pour un certain nombre de jours. Les hommes du matin travaillaient jusqu'à midi. Ils produisaient l'essentiel des richesses de notre ville, terriblement efficaces et concentrés sur l'écran de leur MacBook. Leur contribution à la communauté ne se concevait qu'en nombres relatifs positifs. Ils étaient donc rémunérés en argent fort.

La deuxième autorité qui gouvernait à notre ville tempérée était l'Autorité Algébrique. À quatorze heures commençait le ballet des hommes de l'après-midi. Un peu moins propres, un peu moins bien mis, les hommes de l'après-midi gagnaient leur office par les mêmes trottoirs, empruntaient les mêmes passages piétons que les hommes du matin, mais leur démarche était hésitante par instants, leurs épaules s'affaissaient, leurs yeux s'enfonçaient dans les orbites. J'ai déjà vu, depuis ma fenêtre, des hommes de l'après-midi se croiser en dehors des espaces prévus par l'Autorité Géométrique. Sans doute ivres. Sans doute perdus par le vin. Car s'il est bien une chose à mentionner concernant notre ville tempérée, c'est l'importance du vin. Et en dépit des recommandations strictes de l'Autorité Algébrique, certains hommes de l'après-midi abusaient parfois des produits de nos vignes dès le déjeuner. Mais en définitive, j'avais remarqué que ce genre d'incidents ne se produisait pas si souvent que cela car nous étions tous formidablement conscients de l'Autorité silencieuse qui veillait sur nous. Les hommes de l'après-midi produisaient au final beaucoup moins que les hommes du matin. Par conséquent, leur rémunération était sujette à des variations dramatiques. Seconde après seconde, ils pouvaient suivre l'effondrement, ou, au contraire, l'augmentation subite de leurs revenus au bas de l'écran de l'ordinateur de bureau. L'Autorité Algébrique était la seule à faire foi en la matière. Les hommes de l'après-midi ne la contestaient pas. Il était question de fluctuations invisibles, de nuances abstraites, de mouvements impalpables, et tout à coup l'ordinateur de



bureau s'emballait dans un bruit de tonnerre électronique. Des calculs algébriques se mettaient à danser sur l'écran devenu noir, les hommes de l'après-midi retenaient leur souffle en se frottant les yeux et, lorsque le résultat s'affichait, reprenaient leur travail, usés mais valeureux. L'Autorité Algébrique était si incontestable, écrasante aux yeux de certains, qu'elle avait rendu de nombreux hommes fous dans notre ville tempérée.

Je pense qu'il n'y a rien à dire à propos de ces citoyens. On m'a déjà interviewé à propos des hommes de l'après-midi rendus incurablement fous par l'Autorité Algébrique. J'ai répondu que la responsabilité de tout homme est de choisir, que ceux qui se laissent mourir à petit feu dans un système qui ne leur correspond pas ne méritent pas d'être heureux, en définitive. À la suite de mon entretien ce jour-là, un permis de travail d'une durée de mille jours m'a été accordé. À dix-neuf heures, on remettait aux hommes de l'après-midi le produit de leur labeur sous la forme de coupons-déjeuners, de SICAV ou d'argent liquide soigneusement recompté. Certains jours, on demandait au contraire aux hommes de l'après-midi de régler ce qu'ils devaient, compte tenu des lourdes pertes de la journée. Les bénéficiaires se dirigeaient alors vers les tavernes tandis que les débiteurs n'avaient pas d'autre solution que de rentrer chez eux. Dans notre ville tempérée, il ne serait jamais venu à l'idée d'un homme de l'après-midi bénéficiaire de faire autre chose de sa rémunération que de la dépenser dans nos tavernes. Boire notre vin, manger les produits des ouvriers des banlieues de notre cité. Autrement dit et pour en finir avec cette histoire d'argent, seuls les hommes du matin pouvaient prétendre à l'enrichissement à long terme dans notre ville tempérée.

Les tavernes étaient tenues par les hommes du soir. Ceux-ci travaillaient en dehors du contrôle direct de l'Autorité Mathématique. C'étaient les instances sociologiques de notre ville qui employaient les hommes du soir et régulaient les tavernes. On ne trouvait aucune loi inscrite sur les murs, aucune interdiction, aucune obligation, et pourtant les hommes savaient se comporter dans nos tavernes selon les prérogatives exactes de l'Autorité Sociologique. Ils s'installaient en fonction de leur rémunération du jour, parlaient doucement, échangeaient force considérations politiques et économiques tout en bâillant. La fatigue de la journée avait usé leur capacité de concentration et on avait l'impression qu'ils ne parlaient que pour eux-mêmes, qu'ils dessinaient les prémices de leurs propres rêves. Et puis, à mesure que la satisfaction procurée par le vin les gagnait, ils devenaient plus volubiles, parlaient plus fort et bâillaient très peu. L'Autorité Sociologique insistait beaucoup sur le rôle divertissant du vin. Les hommes du soir avaient pour mission de procurer l'alcool



nécessaire au réconfort et à la jubilation des hommes de l'après-midi. Ils se tenaient debout derrière de lourds rideaux rouges qui les masquaient à la vue des hommes de l'après-midi, regardaient chaque table à la dérobée et bondissaient lorsqu'une cruche de vin se trouvait vide. Ils savaient sourire, ils savaient parler, ils savaient courber l'échine et se faire prendre en sympathie. Ils étaient embauchés pour cela. D'ailleurs, il n'était pas rare qu'un homme du soir un peu plus ivre que les autres ne leur laisse un coupon-déjeuner en remerciement, au moment de sortir.

Quand les tavernes fermaient, les hommes de l'après-midi avaient bu et mangé comme des cochons. Les hommes du soir ne s'étaient joints à eux que peu de temps avant la fermeture, et ensemble ils avaient chanté, ils s'étaient embrassés, ils avaient maudit le monde entier en riant. L'Autorité Sociologique encourageait cette exaltation passagère de fin de soirée. Il était évident pour elle que les hommes de l'après-midi avaient besoin de se distraire. Ils ne représentaient pas l'élite de la ville. Ils étaient friables, sujets à de brusques changements d'humeur. Ne pas leur permettre de s'enivrer aurait probablement mené à toutes sortes de complications au sein de notre ville tempérée. Les hommes du soir ne comptaient pas car ils ne produisaient pas. On les laissait dériver vers une mort prématurée. Et puis on les remplaçait. Ils étaient ce que l'eau signifie pour la tomate. Vous êtes-vous déjà soucié de la disparition prématurée d'une goutte d'eau ? Probablement pas, car vous savez qu'une autre goutte d'eau viendra abreuver votre tomate, et une autre, et puis encore une autre... Les fins de soirée étaient terriblement bruyantes dans nos tavernes, parfois ponctuées de coups et de bagarres. Beaucoup d'hommes aussi étaient allongés sur les banquettes, ou bien dormaient le nez dans la cruche à vin lorsque la cloche indiquant la fermeture retentissait. Alors c'était un capharnaüm de corps qui s'étiraient, d'os qui craquaient, de dents qui claquaient, d'ongles qui crissaient, de muscles qui se déchiraient, de têtes alourdies qui cognaient contre les murs, de visages déformés qui cherchaient contenance dans les miroirs. Les hommes du soir tendaient leur manteau aux égarés, ciraient quelques chaussures, époussetaient les pantalons en saluant, en remerciant, en exagérant tout. Quant à moi, à deux heures, quand les tavernes fermaient, je sortais. Je ne suis pas admis dans les tavernes. Je suis un ouvrier de la nuit. Je fonctionne au magnétisme de la lune. Même si je connais très bien la ville pour laquelle je travaille — je la connais de jour et je la connais de nuit —, moi, je fais partie du corps des hommes de la lune. On nous appelle les dératiseurs.

Je descends l'escalier de plomb qui mène à la rue principale. Je suis tout seul. Je suis habillé d'une combinaison moulée sur ma peau, peu



importe la couleur. Je sens mauvais car je vis seul. Ceux qui travaillent avec moi pendant la nuit dégagent des odeurs exécrables aussi. Je ne suis pas rasé, mes yeux sont bouffis par la journée de veille. Mais je ne raisonne pas en terme de fatigue. Je suis accepté dans la ville tempérée à condition de rester éveillé le jour et de travailler la nuit. J'avance dans la rue principale. Mon regard alterne entre le sol et la découpe angoissante des nuages dans le ciel. J'essaye de ne pas me soucier de l'entre-deux. Les maisons, les arbres, les voitures, les quelques hommes qui traînent, je tente de les ignorer. La lune est entière, la lune est minuscule, je marche en faisant claquer mes chaussures sur le béton ; le sol ne s'ouvre jamais trop tôt. J'ai le temps de me concentrer sur la découpe des nuages. Ici, dans la ville tempérée, le ciel ne bouge pas. Tout y est suspendu comme par de grotesques ficelles, parfois je me demande si tout cela est vrai. Sous certains angles, j'ai l'impression que les nuages sont en carton-pâte, ou bien qu'ils sont maintenus en l'air par l'aimant de la lune. Est-ce correct d'un point de vue astronomique ? Je ne saurai le dire. Je marche en observant la découpe des nuages qui ressemblent à de grosses armes de guerre. Je tourne à droite. Je ne sais pas ce qui me pousse à tourner à droite mais je suis habitué. La rue que j'emprunte alors est étroite et polluée. J'écoute le bruit des animaux et des bébés insomniaques dans les appartements. Je regarde le sol jonché des restes de la soirée dans les tavernes. Certains hommes ont saigné, d'autres ont vomi, d'autres encore se sont masturbés, tellement ivres, et ont répandu leur foutre trop longtemps contenu sur les fenêtres des appartements de rez-de-chaussée. Une autre impression lunaire me commande de tourner à droite au milieu de la ruelle. Je me retrouve sur le parvis d'une petite chapelle à l'abandon. Je regarde le ciel. Les nuages n'ont pas bougé, je repère pourtant un changement dans la découpe de l'un d'entre eux. Ce que j'avais pris pour un canon jusque-là est devenu une lance. Beaucoup plus effilée, beaucoup plus tranchante. Sur le sol, à quelques mètres devant moi, une trappe s'ouvre, je rentre dedans en frissonnant.

Sous la terre, je pénètre chez moi. Le goût de l'air est différent. La couleur, l'odeur, la densité de l'air ne sont pas les mêmes ici. Elles sont celles que je préfère. Je marche plus lentement, je récupère de mon errance à la surface. Je me sens comme tranché en morceaux, dissocié, apeuré, affolé par tout ce que je n'ai pu m'empêcher de voir dans les rues et à l'intérieur des appartements. Le magnétisme de la lune agit sur notre ville tempérée comme un maquillage de clown. Tout y est tellement pathétique la nuit, les bâtiments paraissent hantés, les voitures moribondes, les arbres ont des allures de cancéreux, les rues scintillent de dessins gothiques et les formes qui surgissent de partout vous font peur ou vous donnent envie de



pleurer, selon. C'est pour toutes ces raisons que je redoute mon errance à la surface, même si le magnétisme de la lune m'accompagne vers le point, toujours différent, où la trappe s'ouvre dans le sol. Je reprends mon souffle et je me sens bien. La galerie qui s'ouvre devant moi me mène vers le flot des ouvriers de la nuit. Je m'intègre sans difficulté. Nous ne parlons pas. L'air s'emplit de l'odeur infecte de nos corps traumatisés mais nous sommes habitués. Nous portons tous la même combinaison, seule sa couleur varie. Les ouvriers de la nuit ne sont pas censés dialoguer, certains grommellent pourtant, tiraillés par la faim, la soif, ou la simple envie d'uriner.

J'emboîte le pas de mon prédécesseur. Je le connais. Son nom est imprononçable mais je l'aime bien. Nous nous sommes déjà parlé en d'autres circonstances. Dans un lieu où les hommes de la nuit sont autorisés à dialoguer. Un baraquement quelconque. Il m'a raconté son arrivée dans notre ville tempérée et son récit m'a ému. Ici, dans notre ville tempérée, nous ne sommes pas habitués aux étrangers mais nous tentons de les accueillir et de les intégrer comme nous le demande l'Autorité Sociologique. À vrai dire, personne ne songerait à s'enfuir de notre ville tempérée mais nous savons combien les systèmes différents du nôtre laissent à désirer. Nous comprenons l'exil. Nous étudions la pauvreté et la frustration pendant nos années de formation. À ma droite, d'autres ouvriers de la nuit sont arrivés et se sont mis en rang. La galerie s'élargit. De simples gouttes d'eau boueuse coulent dans notre cou, suintent le long de notre colonne vertébrale. Nous piétinons la fange. Nous avançons sans pause. Nous avançons sans regarder. Nous avançons sans parler. Nous savons où nous allons.

Le grand chaudron est posé dans une excavation de la roche. Il repose sur un tas de braises à la forte odeur d'essence. Je m'aligne avec les autres. Devant moi, mon ami étranger se tord en deux dans une longue flatulence. Il est rappelé à l'ordre. Tête droite, je ne regarde nulle part. J'entends le bruit de la louche qui rebondit sur les bols au fur et à mesure que les ouvriers de la nuit sont servis. Tandis que je me rapproche du chaudron, je pense à la lune. À ses caprices, à ses mouvements, à son magnétisme. Je pense aux variations circulaires de la lune et je me surprends à rêver à une vie elliptique. Un système où je pourrais m'aventurer sur d'autres chemins, surmonter la peur du hasard, suivre des instincts refoulés et des sentiments enterrés pour finalement revenir au confort de la maison, oui, à la douce vigueur maternelle de notre ville tempérée. L'homme du soir me tend un bol de soupe, une tranche de pain noir et un papier plié en deux. J'avale la soupe brûlante en toute hâte.



Je déchire le pain, le gobe. C'est la seule ration à laquelle nous avons droit mais nous ne nous en plaignons pas. Il s'agit avant tout d'accomplir notre travail. Et celui-ci commence maintenant.

Je remonte à la surface, revigoré par la nourriture. Je me sens bien. La lune m'attend au dehors et elle me guidera, il me suffit de l'écouter. Je déplie le papier. L'ordre est toujours le même. Tuer. Mettre en pièces. Émasculer l'amant ou le père. L'adresse n'est pas précisée, l'Autorité Sociologique sait que je trouverai. Je marche. Plein nord ce soir. La lune m'indique le nord, la lune me pousse dans le dos, je dois faire vite, la lune est capricieuse. Plein nord, et puis je tourne à droite. Je ne m'autorise aucune halte, je ne sais pas quelle rue je prends, il n'est plus l'heure de m'arrêter sur la torpeur de notre ville la nuit. Je descends un petit escalier et la bâtisse surgit devant moi comme un miracle. Je ne sonne pas, je pénètre à l'intérieur à l'aide d'un simple fil de fer crocheté. Un homme brun, la trentaine, m'attend déjà derrière la porte et il sait. Son regard est terrorisé, ses jambes flagellent, il tient une arme. Je m'avance vers lui. Il tremble de la tête aux pieds mais ne s'est-il pas condamné lui-même ? Je m'avance, je n'ai pas peur. Je saisis son arme et la retourne entre ses jambes. Je tire. Garde son arme. À l'étage, rien ne semble bien vivant. Et pourtant. L'Autorité Sociologique ne s'est jamais trompée. Je dois parcourir chaque pièce dans le détail mais je sais que je vais trouver. Alors je deviens incroyablement minutieux. J'ai déjà vu certaines femmes se cacher dans des endroits insoupçonnables pour toute autre personne qu'un ouvrier de la nuit. Elle se tient au fond d'une armoire, le corps plié en deux. Ce n'est pas tout à fait une femme. On dirait qu'elle est en peluche. Elle renifle. Je n'ai pas toujours la chance de me procurer une arme sur place alors je profite de l'aubaine pour faire taire toute tentative d'apitoiement. Je tire dans sa tête pour commencer.

Ensuite je dois la démembrer. L'opération est triste et longue. Je sectionne au niveau des épaules avec un simple couteau. La chair est douce mais résistante. Je tiens son bras pendant le démembrement, je peux sentir toute l'électricité de la peau, sa chaleur, son renflement. Je coupe net. Le plus net possible. Qu'il ne reste que le tronc, c'est important. Lorsque vient le tour des jambes, mon cœur se serre un peu. Je la tiens juste au-dessus des genoux et à cet endroit la peau d'une femme est presque liquide tant elle est molle et apaisante. Je sectionne au niveau des hanches en prenant soin de retirer le vagin entier du corps. Ensuite, je dois meurtrir le tronc à l'aide de mes poings, cela fait partie de mon travail. Il s'agit de bleuir le ventre, pas de le rendre méconnaissable aux yeux de la population. Les seins doivent être rougis, pincés, scarifiés, afin de ne pas attiser le désir



souvent frustré des hommes de notre ville tempérée. Les troncs des femmes sont exposés le matin et l'après-midi sur les grandes artères commerçantes. Nous ne tolérons pas la présence des femmes dans notre ville tempérée et nos enfants sont conçus de façon scientifique, comme dans beaucoup d'autres endroits sur Terre. Je retire les bras de ma victime et je les casse. Je les range soigneusement dans mon sac de travail. Ils seront recyclés comme farine animale, ils nourriront le bétail qui alimentera nos hommes de l'après-midi dans les tavernes. Je ne peux m'empêcher de goûter un bras. La chair est sucrée comme un fruit, le sang s'infiltre entre mes dents et laisse une complexe sensation vaporeuse sur ma langue. Comme une goutte de notre meilleur vin. Les jambes sont des parties précieuses et je dois y prêter une attention particulière en les pliant dans mon sac de travail. Je ne suis pas autorisé à briser les jambes de mes victimes. De même, il m'est interdit de poser mes lèvres ou de frotter mon sexe entre les cuisses des femmes que j'ai tuées. Toute altération du pH de la peau des jambes est facile à détecter par l'Autorité Sociologique et passible d'une interdiction de travail pour moi. Et par conséquent, d'une mort certaine, lente et honteuse parmi les hommes de l'aube.

*   *   *

Je me lève avec la lumière. Je me lève à ras de l'aube et me poste contre la baie vitrée. Je me lève et me nourris des rais de lumière tous perpendiculaires dans le salon. Mon carrelage est blanc craie, les rayons fusent sans laisser de traces, mes meubles, mes quelques meubles n'obstruent pas le chemin des faisceaux. Je porte mon regard à l'extérieur. Le jour a l'air tiède bien sûr, et cela me convient. Mes yeux croisent bientôt les premiers dératiseurs. Ils bondissent hors des maisons, font de drôles d'embardées comme des lièvres affolés par les phares d'un monstrueux véhicule. Le soleil. En bandoulière, ils portent le résultat de leur massacre quotidien et je souris. Je sais combien doit peser ce sac sur leurs épaules, au sens moral, mais je ne suis ni philosophe ni psychologue, je suis sociologue ; la ville tempérée doit son équilibre à des hommes tels que moi. Je les regarde poser leur sac au milieu du parc où des inspecteurs les attendent, je les observe poursuivre leur chemin jusque chez eux sans un regard pour le corps examiné derrière eux, et mon jugement est celui d'un père. Un père compatissant pour ses enfants en souffrance mais qui sait qu'il agit dans leur intérêt à tous.

Aujourd'hui j'attends la sortie d'un ouvrier de la nuit. C'est un homme grand, maigre et blond dont le comportement inquiète l'Autorité Sociologique. Un homme curieux, dans tous les sens du terme. Un ouvrier



que nous avons déjà testé à plusieurs reprises et dont les résultats se sont toujours avérés opaques pour l'Autorité Sociologique. Souvent aperçu bavardant avec des étrangers ou avec les pires de nos hommes, enclin à se mélanger sans retenu aux confins de son spectre social. La lune est son allié mais elle a disparu. C'est moi qui vais tirer les ficelles dans le jour naissant. Mon corps sec baigne dans les rayons tièdes du salon chauffé à 19 degrés en toute saison. Et quand mon ouvrier apparaît sur le seuil de la maison, son regard est déjà fou. À le voir sauter sur place comme un insecte piégé, à sentir ses doigts trembler sur la lanière du sac de voyage comme s'il était trop faible pour porter son massacre, je sais qu'il est entre mes mains. Alors je le guide vers mon labyrinthe. Ou plutôt son labyrinthe...

Il tourne à gauche et s'enfile dans une ruelle qui descend à l'oblique vers l'ouest. Tout à fait comme prévu. À l'opposé de la direction du parc, il se met presque à courir et son sac soubresaute contre son dos. Je me dis qu'il doit ressentir de drôles de choses lorsque les pieds, les mains de la fille cognent contre ses lombaires. Il s'arrête et vomit. Je trouve cet homme dégoûtant et je ne veux pas abréger son supplice. Laissons-le courir un peu, je me dis. Et je le vois dévaler la rue de plus en plus vite et soudain, alors que je n'avais pas prévu cela, il ralentit sa course, appuie deux doigts contre ses temps et se met à hurler. C'est là que se dresse la première cloison. Toute droite devant lui. Au moment précis où je le souhaite, la cloison s'érige comme une herse d'argent, grise d'une lumière mortelle devant lui. Et il hurle derechef. Et je pense que l'hologramme est alors le bienvenu et je reconstitue le corps de la femme devant lui, celle-là même qu'il a tranchée, sans ménagement ou presque, quelques heures plus tôt. Ainsi je le vois faire demi-tour, toujours hurlant de plus en plus fort, et je suis satisfait, et je garde le contrôle entier de la situation. Une dizaine de mètres plus loin, j'érige une deuxième cloison, noire comme la nuit sans lune cette fois-ci, il la heurte, tombe, se tient encore les tempes et son cri se fait de plus en plus strident. Il se relève, rebrousse à nouveau chemin, tente une troisième voie, la seule qui lui reste. Il ne sait pas ce qui l'attend au bout de l'impasse, je siffle entre mes dents et je ris et je ricane, des sons sortent de mon palais qui me confondent et me surprennent. Il s'arrête. Ce n'était pas prévu. Jette un oeil dans le sac de voyage et ferme les yeux. Je le vois qui hésite, respire longuement et referme le sac. Il continue sa marche, je me détends. Plus loin, tandis que mon ouvrier a déjà évité huit cloisons, changé sept fois de chemin et produit environ dix mille décibels de cris animaux, je décide de poser sa mère sur sa route, au détour d'une ruelle pavée, juste au moment où il croit sortir du labyrinthe et se précipite vers la gentille lumière du matin. Sa maman chérie lui apparaît dans une robe de velours pourpre, comme il se doit, elle a des gestes doux et gracieux qui lui



disent d’approcher, tout comme il se doit pour une mère aimante. Mon ouvrier ralentit le pas, son corps semble liquide, il peine à poser un pied devant l’autre, ses genoux flagellent et il s’effondre aux pieds de sa mère en hurlant ses « pardon ! ». Tout comme il se doit. Mais au moment où il tend la main pour saisir la sienne, au moment précis où se joignent les phalanges, une autre cloison se dresse, rouge sang, vertigineuse dans sa hauteur mais ridée comme une vulve, puis une autre sur la gauche de mon ouvrier, une autre à sa droite, une quatrième enfin, et le voici qui n’a plus que deux solutions après une heure passée dans son labyrinthe : devenir fou ou abandonner le sac. Abandonner le sac, glisser dans un intervalle entre les cloisons qui se referment tandis que des inspecteurs l’attendent de l’autre côté. Car mon labyrinthe mène au parc, vous vous en doutez bien. Son labyrinthe l’a mené au parc, de même que son attitude l’a entraîné dans ce conflit intérieur, il faut bien comprendre cela.

Abandonner le sac donc, ou devenir fou aux côtés des hologrammes. Je vois mon ouvrier qui hésite, regarde à l’intérieur du sac, plonge sa bouche dans le sac, semble embrasser quelque-chose, regarde autour de lui, perçoit les cloisons qui se referment, cligne des yeux, scrute dans le sac, ressort sa bouche ensanglantée du sac, miaule en direction du ciel, regarde les cloisons qui se referment, se met, l’imbécile, à cavaler en rond, risque un regard derrière les cloisons, deux inspecteurs l’attendent en bavardant, réussit un mouvement de recul tandis que la cloison se refermait sur son pied, hésite encore, projette sa tête entière dans le sac et en ressort une cuisse de femme en travers de la mâchoire, comme un monstre sorti tout droit d’un cauchemar d’enfant.

Je me lasse vite d’observer mon ouvrier. Il y a longtemps que j’ai compris qu’il était perdu pour notre ville tempérée. Je préfère de loin poser mon regard sur les hommes du matin qui se lèvent tôt. Prennent un solide petit déjeuner, se lavent scrupuleusement jusqu’entre les orteils, à l’intérieur des orifices et sous les bras. Regardent les informations à la télévision et lorsque les premières annonces boursières sont faites, enfilent leur costume et leur pardessus puis se dirigent vers les postes de travail. J’aime bien certains jours regarder les formes géométriques que tracent les hommes du matin dans la rue. Je dois dire aussi qu’il m’est même arrivé de prendre quelques photographies. Par le dessus. Depuis ma fenêtre inondée des rayons de plus en plus tièdes du soleil. Je sais que notre ville n’est pas un théâtre hasardeux où chacun peut se diriger où bon lui semble, je sais aussi que les livres de nos philosophes fondateurs sont parsemés de mensonges, tout comme la route que nous empruntons pour nous rendre vers nos destinations.



Nous sommes tous balisés, déterminés, calculés bien avant notre conception, et c'est parfait ainsi. Quand retentit la sirène du soleil de huit heures, je me dis que je ne vois pas comment cela pourrait être différent dans toutes les villes sur terre.

Réflexions (Julie Garnier)



La lumière après la mort

Robert Lasnier

Je revenais d'un enterrement. C'était dans la petite église de Trancy, à la campagne. Le curé avait parlé d'un tas de choses, toujours les mêmes : la vie éternelle, le Royaume du Père, la résurrection des morts et le Jugement dernier, mais surtout il avait insisté sur la lumière après la mort... Personne ne l'avait contredit, on l'avait écouté...religieusement ! À l'issue de la cérémonie, il y a eu l'inhumation dans le caveau de famille au vieux cimetière, à la sortie du village, et j'ai vu le cercueil descendre dans les ténèbres d'un caveau... La lumière après la mort, tu parles d'un bobard !... La nuit, oui ! L'obscurité, les ténèbres à jamais !... C'est ça la vérité ! Puis j'ai repris la route pour rentrer chez moi à Trancy. Ça roulait sans problème sur l'autoroute. À un moment, je me suis arrêté sur une aire pour prendre de l'essence et boire un café, histoire de me changer les idées en faisant une petite pause. Y a rien de tel que les machines à café des stations-services d'autoroute pour oublier ses soucis. Déjà il faut choisir sa machine, il y en a de trois sortes : celles qui rendent la monnaie, celles qui ne rendent pas la monnaie, et celles qui sont hors service. On passe déjà quelques minutes pour ce premier choix. Vient ensuite la sélection de la boisson. C'est ahurissant comme ça occupe l'esprit, à croire que c'est fait exprès pour tester la vigilance de l'automobiliste : le café peut être d'Éthiopie, de Colombie ou du Brésil, arabica ou robusta ; il peut être moulu ou en grains, ou encore en poudre lyophilisée...sucré ou non sucré...court ou long...avec du lait ou sans lait. Il y a aussi un café qui est estampillé commerce équitable, pour se donner bonne conscience moyennant vingt centimes de plus ; à ce prix-là, chacun peut s'offrir à peu de frais une âme généreuse et sauver une peuplade exotique en voie d'extinction. Et pourtant j'en ai vu plus d'un se détourner, pour économiser le supplément ! Et même, il y a un café XXL grande taille, comme pour les slips. Une fois qu'on a enfin choisi sa boisson et appuyé sur le bouton, c'est souvent à ce moment qu'on s'aperçoit qu'on est tombé sur la seule machine hors service, laquelle a évidemment accepté votre pièce de deux euros, mais refuse obstinément de vous la rendre... Mais là, pour une fois, j'ai eu de la chance, et j'ai bu mon café tranquillement, sur une table ronde tachée d'auréoles de gobelets et de miettes diverses, juste en face des toilettes hommes, toujours ouvertes, où une Noire indolente passait une serpillière résignée sur les éclaboussures de pisse autour des urinoirs. Tout ça pour même pas le SMIC.

J'ai décidé de continuer mon trajet en prenant les routes secondaires, c'est moins monotone. D'abord je me fous de ma moyenne, et je n'aime pas ces cinglés de la bagnole qui écrasent l'accélérateur pour oublier que, le reste du temps, c'est leur femme et leur patron qui les écrabouillent. Je me méfie aussi de moi-même, j'ai tendance à somnoler, sur l'autoroute. Alors j'ai programmé mon GPS : direction le village de Lassalde, chez moi, encore cent cinq kilomètres exactement, par la départementale 37, puis la D 286... Je me suis engagé sur la D 37, tout en écoutant le Requiem de Mozart sur France Musique. Décidément, la mort me poursuivait, ce jour-là. À peine avais-je parcouru une vingtaine de kilomètres qu'il y eut un claquement sec qui me fit sursauter. La radio s'était coupée brutalement. Mais surtout, les indications du GPS avaient disparu. Il ne restait qu'un écran blanc, où je pouvais lire ce bref message en lettres noires : Off road ! Le peu d'anglais appris au lycée autrefois en traduisant quelques vers de Shakespeare me permettait tout de même de comprendre cette formule laconique : En dehors de la route !... En clair, j'étais perdu, égaré, paumé quoi !... Je ne m'inquiétai pas. Une telle panne m'était déjà advenue, de temps à autre, pour des raisons techniques obscures tenant sans doute à des satellites mal positionnés ou à des interférences avec des obstacles divers. La société moderne, c'est le bug permanent. Faut pas s'inquiéter. Après quelques secondes ou quelques minutes, sans qu'on sache pourquoi, ça remarche tout seul. Je roulais toujours, la route était à peu près rectiligne avec parfois, juste pour ne pas s'ennuyer, des courbes plus ou moins larges et des virages plus ou moins serrés... Et de part et d'autre de la route s'étendait cette campagne verdoyante et si variée que j'aime tant, où alternent des prairies, des bois, des champs aux épis inclinés par le vent dominant. Je ne pouvais cependant regarder à loisir ces contrées bucoliques. Je me concentrais sur la conduite, je regardais la route avancer vers moi en un long ruban gris. Au bout d'une demi-heure, certaines choses me parurent anormales. D'abord, le GPS n'était pas revenu, la radio non plus. En outre, depuis cette étrange coupure, je n'avais pas croisé une seule voiture, pas vu un seul panneau indicateur. J'avais l'impression de rouler dans un pays inconnu, un désert sans voitures ni panneaux. Comment savoir où j'étais ?... Je ralentis l'allure, une nouvelle heure passa sans que j'aie vu un seul véhicule. Je ne devais pas être loin de ma destination.... Parcourir une centaine de kilomètres, ce n'est pas le bout du monde... Normalement, j'aurais déjà dû être arrivé...

J'éprouvais un inexplicable sentiment de solitude. Après un nouveau virage, je me trouvai soudain devant une bifurcation : deux routes devant moi, sans le moindre panneau indicateur. Mon GPS récalcitrant

affichait toujours la même chose : Off road. Au hasard, je pris à droite et je continuai, un peu inquiet maintenant. Je me sentais de plus en plus perdu et abandonné, quand après deux ou trois kilomètres, j'aperçus enfin un village. J'en étais sûr, ce n'était pas Lassalde. D'ailleurs, je n'avais pas fait attention au panneau. Il me semble même qu'il n'y en avait pas. Je décidai d'y faire une halte, ne serait-ce que pour demander mon chemin et me reposer un peu... Il y avait un grand parking ombragé de platanes, près de l'église. C'est là que je me garai. Puis je me rendis dans le café-hôtel-restaurant tout proche et m'installai à la terrasse. Je demandai au garçon un grand crème qu'il m'apporta. J'adore flâner ainsi, paresser délicieusement à la terrasse d'un café. Rien ne presse, on regarde les gens et les choses, le ciel et les nuages... Je savourai mon crème, en y trempant la petite madeleine que le garçon m'avait apportée en même temps. Le ciel était gris clair, tout était calme et il y avait autour de moi une sorte d'immobilité surprenante. Personne sur la place, personne dans la rue. Juste un long fourgon noir stationné devant l'église. Le silence fut rompu par un bruit de porte qui grince : le portail de l'église venait de s'ouvrir... Des personnes sortirent, vêtues de noir... Encore un enterrement, décidément !... De fait je vis sortir un cercueil, que les croque-morts hissèrent dans le fourgon. Je n'avais jamais vu un tel véhicule mortuaire. Il était immense, un peu comme un camion de déménagement... Les croque-morts retournèrent dans l'église, en sortirent un deuxième cercueil, puis un troisième, et puis un autre, et d'autres encore. J'en comptai onze en tout. J'étais éberlué. Onze cercueils pour une même cérémonie ! Que s'était-il donc passé ici ? Un drame collectif ?... Les parents et les amis des défunts se rangèrent derrière le long fourgon. Une chose encore me surprit : avant de se placer ainsi, chacun s'inclina devant le réverbère de la place de l'église, en faisant un signe de croix. Étonnante coutume, pensai-je !

Le convoi démarra et je le suivis des yeux. Il n'avait pas fait trente mètres que les gens adressèrent un nouveau salut en direction d'un autre réverbère. Alors, de plus en plus intrigué, je résolus d'en avoir le cœur net. J'appelai le garçon, réglai ma boisson et, d'un pas rapide, je rejoignis le convoi funèbre. Personne ne faisait attention à moi. Je marchais avec les autres, en queue de cortège. Finalement, je me tournai vers ma voisine, une vieille femme, proche de quatre-vingts ans probablement, qui semblait un peu essoufflée en marchant. Je m'enquis à voix basse :

— Le cimetière est encore loin ?

— Le cimetière ? Mais monsieur... (Elle hésita.) Vous êtes d'ici ?

— Non, je suis de Paris, mais j'étais à Trancy ce matin...

— Et vous êtes parent d'un des défunts ?

LE CIMETIÈRE?

MAIS MONSIEUR...



La lumière après la mort, **par Marray**

Je répondis oui, à tout hasard, sans rien préciser... Puis je revins à ma question initiale :

— Et donc...pour le cimetière ?...

— Mais monsieur, il n'y a pas de cimetière ici...

— Ah ! Il est dans un autre village ?... Plus loin, alors ?

— Mais non, il n'y a aucun cimetière.

— Mais alors, où allez-vous maintenant ?

— À l'Usine de Lumière...

— Pardon ? La...euh...l'usine de lumière, vous dites ?

Voyant mon air ahuri, la vieille me raconta :

— Ici, monsieur, nous n'avons aucun cimetière. Songez : ça ne sert à rien, un cimetière. Certes, on y dépose les morts, mais franchement, je vous le demande : pourquoi ? Pour qui ? Avec la vie moderne, avec les familles éclatées, recomposées avant de se disloquer encore dans le tourbillon hédoniste et matérialiste de notre époque, les tombes sont bien vite désertées, puis abandonnées. Dans l'agitation frénétique de notre siècle clinquant, fait de compétition forcenée et de loisirs obligatoires, le repos est suspect, le silence immobile des cimetières fait peur... Il faut toujours « faire des activités », alors plus personne ne vient se recueillir, les sépultures ne sont plus fleuries, les tombes se délitent et tombent en ruine. Ah, les morts sont vite oubliés, vous savez... Et puis ça coûte très cher à la commune, et donc aux habitants, l'entretien d'un cimetière, surtout s'il ne sert à rien ! Et croyez-vous que ce soit sain, de laisser se décomposer des milliers de cadavres, au risque de polluer gravement les nappes phréatiques ? Au fond, monsieur, c'est manquer de respect aux morts que de les abandonner ainsi dans des cimetières délabrés... Et c'est manquer de respect aux vivants que d'accumuler autour d'eux tant de pourriture ! La grandeur de l'Homme est dans sa pensée, comme le disait Pascal, et non dans son corps qui n'est qu'une enveloppe, semblable à celle d'un animal...

— C'est vrai !... Mais alors, vous, comment faites-vous ?

— Oh, nous, monsieur... (Elle s'interrompit un instant, me montra un réverbère devant lequel nous passions et fit un rapide signe de croix.) Nous, nous respectons nos morts car nous leur devons la lumière...

— Je ne comprends pas bien...et pourquoi onze cercueils dans ce convoi ?... Pas de cimetière...et cette histoire de lumière...j'ai du mal à suivre...je voudrais bien comprendre...

— J'y viens, monsieur, j'y viens... Voyez-vous, ici, nous groupons les morts de tous les villages et bourgs environnants. Chaque jour, il y en a une bonne dizaine, parfois davantage, des fois un peu moins, ça dépend... Après la cérémonie à l'église, nous accompagnons nos morts à l'Usine de Lumière. En fait, c'est un crématorium un peu particulier. Nous attendons le soir et nous faisons brûler ensemble tous les morts de la journée...

— Tous ensemble ?... Une crémation collective ?...

— Oui monsieur, une crémation collective, tous ensemble. Et c'est important. Il ne serait pas juste qu'après leur mort les gens se trouvent séparés, alors qu'ils ont été si souvent, trop souvent, divisés de leur vivant. Séparés par d'innombrables querelles et d'interminables différends, déchirés par de vaines rivalités et de stupides idéologies, sans compter les écarts de fortune... La mort doit permettre d'atteindre enfin la réalisation concrète de ces valeurs cent fois proclamées que sont l'égalité et la solidarité. Si les hommes ne parviennent pas à vivre ensemble, qu'au moins ils soient ensemble après la mort...

— Oui, je comprends...et la lumière ?

— Eh bien monsieur, c'est tout simple : la crémation des corps, chaque soir, permet d'alimenter la petite centrale électrique de la commune, qui nous sert à éclairer notre village, et ceux alentour, pendant la nuit. Ainsi, tous nos réverbères sont alimentés par l'électricité produite par le crématorium. Ce sont les morts qui éclairent nos nuits. Qu'ils aient été d'humbles serviteurs ou de hauts dignitaires, des pauvres ou des riches, tous, dans la lumière de nos lampadaires, brillent du même éclat. N'est-ce pas là un beau symbole ? Nos disparus ne sont donc ni oubliés ni délaissés. Au contraire ! On y pense forcément, tous les soirs. Chacun, en voyant sa rue éclairée par une belle lumière dorée, sait bien d'où vient cette clarté, et rend grâce en son cœur à ceux qui lui offrent la lumière comme un ultime cadeau de vie après leur mort : qu'elle est belle, alors, la lumière après la mort ! Et cette lumière ne s'éteint jamais. Chaque jour nous avons de nouveaux morts, mais chaque nuit, ils nous donnent une nouvelle lumière... C'est ça, monsieur, la véritable énergie renouvelable dont on ne cesse de nous rebattre les oreilles à la télé et à la radio. L'écologie est trop souvent un mot, une simple formule à la mode dans certains milieux qui se veulent branchés. Nous, on ne fait pas qu'en parler... Nous avons élargi le tri sélectif, nous recyclons nos morts en les transformant en lumière...

Comme je restai abasourdi, bouche bée, ne trouvant rien à dire, la vieille femme continua :

— Cela semble vous étonner, monsieur, mais au fond, nous avons repris quelque chose de très ancien : les lanternes des morts, qu'on trouvait autrefois aux carrefours des routes. Nous en avons fait quelque chose de concret, moderne et utile. Comme vous le savez peut-être, dans les lanternes des morts on plaçait une lumière, la nuit, pour guider les défunts... C'était pure superstition, à cause de l'absurde crédulité des foules victimes de l'obscurantisme. Nous, on fait l'inverse, ce sont nos morts qui, par leur lumière, guident les vivants. Nos morts ne sont pas relégués au fin fond d'un cimetière introuvable et loin de tout, ou dans un vague jardin du annexe d'un crématorium honteusement caché en périphérie d'une

banlieue peu accessible. Nous, pour chaque mort, on fait réaliser une petite plaque-souvenir, la même pour tous, que l'on fixe sur les colonnes des réverbères. Le souvenir des morts est donc présent dans les rues, dans le village. Et tout le monde peut lire, sur chaque réverbère, tous les jours, en passant, les noms de ceux qui ont quitté le monde des vivants... Ainsi, nous n'exilons pas ceux qui ne sont plus, ils restent en quelque sorte au milieu de nous, on se souvient d'eux plus facilement. Croyez-moi, monsieur, on n'est pas vraiment mort quand on se souvient de vous...

Comme nous parlions ainsi, on était arrivés devant l'Usine de Lumière. Le long fourgon y entra, et peu après chacun se sépara après un dernier signe de croix. Je rentrai seul. Quand j'atteignis de nouveau le village où j'avais garé ma voiture, la nuit était venue. Il faut en convenir, les rues étaient parfaitement éclairées. Le spectacle était d'une beauté émouvante... Autour de l'église, le long de la rue principale, sur la place où était le café-hôtel-restaurant, sur le parking où m'attendait ma voiture, partout brillaient ces points de lumière jaune, comme autant de souvenirs d'un être cher. C'était comme si tous ces morts me parlaient, me voyaient. Leur présence dans la lumière des réverbères n'illuminait pas seulement les rues, elle éclairait ma vie. Au ciel, en écho, des milliers d'étoiles silencieuses leur répondaient par de blancs scintillements dans l'univers infini... Un sentiment mêlé, fait de paix, de sérénité et de respect m'avait envahi... Je suis remonté dans ma voiture. J'ai tourné la clef de contact, remis en route le GPS et j'ai démarré. Quelques mètres plus loin, j'entendis enfin le message tant attendu : L'itinéraire est maintenant calculé, veuillez continuer tout droit ! Ouf !

Une heure plus tard, j'étais chez moi, à Lassalde. On trouva que je rentrais bien tard, on me questionna. Mon histoire de réverbères éclairés grâce à la crémation des défunts dans un village parut invraisemblable, pire : farfelue. Personne ne me croyait. Je précisai que le village était entre Trancy et Lassalde, sur la D 37 ou la D 286, et que je m'y étais arrêté... Je racontai l'enterrement, le cortège, l'Usine... En vain. On sortit une carte routière. Ils s'y mirent à plusieurs. On me mit la carte sous le nez.

— Mais tu vois bien, regarde. Il n'y a aucun village sur la route, aucun ! Ni sur la D 37 ni sur la D 286. Et d'abord, il s'appelait comment, ce village ?

Je fus incapable d'en dire le nom. Ce n'était pourtant pas de ma faute. Il n'y avait pas de panneau. Et même mon GPS ne le connaissait pas. Tout le monde se récria :

— Ah ! tu vois bien ! Tu ne sais même pas le nom de ce patelin !... Tu as dû rêver !... C'est pas possible, voyons, une histoire pareille !

— Pas possible ? Pas possible ?... Mais c'est incroyable ! Quand le curé parle de la lumière après la mort, personne ne lui dit rien, pas la moindre objection ! Tout le monde a l'air de trouver ça normal ! Et moi qui l'ai vue, de mes yeux vue, cette lumière, on me dit que ce n'est pas vrai !

— Écoute, restons-en là... Tu dois être fatigué, tu devrais aller te coucher...ça ira mieux demain, tu verras !

Ils avaient sans doute raison... Une lumière après la mort ? C'est vrai que c'est complètement invraisemblable, je ne sais pas où je suis allé chercher un truc pareil. Après la mort, nous retournons au néant, exactement comme avant notre naissance. Il n'y a rien avant, et donc rien après : c'est symétrique, c'est logique, c'est cohérent. Tout le reste n'est que philosophie ou crédulité, c'est-à-dire à peu près la même chose... Mon imagination m'a joué des tours, c'est tout... Je suis allé dans ma chambre, je me suis couché et me suis endormi.

Le lendemain matin, au petit déjeuner, personne ne m'a parlé de cette histoire. On m'a juste demandé :

— Alors...bien dormi ?

— Oui, mais j'ai fait un drôle de rêve...

— Ah oui ? Et c'était quoi ?

— Je roulais en voiture quand mon GPS est subitement tombé en panne... Et puis non, je ne vais pas vous embêter avec ça, il me semble que j'ai déjà raconté la même chose hier... N'en parlons plus.

En effet, on n'en a jamais plus parlé.

Je ne sais pas si cette histoire est vraie... Peut-être l'ai-je vécue, peut-être l'ai-je rêvée... Mais lorsque vous marcherez, vous, une nuit, dans une rue éclairée, et que vous passerez sous la lumière blonde d'un réverbère, ayez une pensée pour ceux qui ne sont plus... Car cette lumière qui tombe du lampadaire et qui éclaire vos pas, c'est peut-être à eux que vous la devez... Qui sait ?

Le labyrinthe alchimique

Christian Attard

S'il est bien une énigme qui a su traverser les temps, depuis la plus haute antiquité jusqu'à nos jours, sans jamais même lever une très petite partie de son voile, c'est bien celle de l'alchimie et de la transmutation de la vile matière en or pur.

À leur habitude, les auteurs de traités alchimiques ont usé de tous les artifices que leur imagination illimitée a pu créer pour égarer le profane tout en se laissant reconnaître de leurs pairs. Tous les jeux sur les mots, cabale, langue des oiseaux, sauts de langues, artifices et torsion de traductions, toutes les allégories, images et rébus ont alimenté leur habileté à cacher l'art de la production de la Pierre. Mais parmi tous ces artifices, le recours aux grands mythes de l'Antiquité fut leur support préféré.

Une seule matière pour un seul labyrinthe ?

Dans son Tractatus de theosophia aegyptiorum, Michael Maier (1569-1622), un médecin et alchimiste allemand, évoquait le labyrinthe alchimique. Il n'était certes pas le premier à trouver dans l'allégorie de la très célèbre construction de l'architecte mythique Dédale matière à transposition de la longue et difficile quête de la Pierre philosophale, mais il sut donner à sa représentation une forme originale.

Bien avant lui et le XVIIe siècle, de nombreux alchimistes n'avaient pas manqué de reprendre à leur compte cette puissante allégorie au point que certains prétendirent que le mythe de Thésée et du Minotaure n'était à l'origine qu'une création des philosophes de la noble matière. Cette longue habitude de récupération orientée sera durant des siècles une constante des écrits alchimiques sur laquelle il ne faut plus aujourd'hui se leurrer.

Le labyrinthe de Maier était formé de trois dédales imbriqués les uns dans les autres autour d'un centre commun où se tenait son Minotaure.

Il est bon, d'ores et déjà, de rappeler ce que signifiait pour un alchimiste ce Minotaure. Dom Pernety (1716-1796) dans ses Fables égyptiennes et grecques, nous le précise :

> « Les Grecs, instruits par les Égyptiens, représentaient aussi la matière Philosophique par un ou plusieurs Taureaux, comme on le voit dans la fable du Minotaure, renfermé dans le Labyrinthe de Crète, vaincu par Thésée, avec le Secours du filet d'Ariadne. »

Trois portes closes permettaient donc d'accéder à chaque cercle, trois autres portes d'en sortir, la dernière étant seule constamment ouverte. Selon Maier, vouloir entrer dans le labyrinthe ne peut se concevoir que parce que l'on a déjà compris le but à atteindre.

La première porte symbolise la découverte de la seule et unique matière du Grand Œuvre, la deuxième porte celle de la compréhension de la production de la Pierre au Blanc, quant à la troisième, c'est celle qui ouvre à l'entendement de la fameuse Pierre rouge.

Cette réduction géographique n'en signifie pas pour autant que le chemin sera aisé d'une porte à l'autre, bien au contraire, car l'alchimiste pourra se perdre à tout moment de sa progression et errer longtemps, peut-être à tout jamais, avant d'atteindre le cœur même du Grand Œuvre, avant d'affronter son Minotaure.

Mais Maier a-t-il raison de n'indiquer qu'une seule entrée à cette longue voie à suivre ? C'est Eyrénée Philalèthe (alias George Starkey) qui, dans une lettre au souverain Édouard IV, précise, avec l'autorité de sa réussite :

« Il est plusieurs de ces sophistes que je sais qui rêvent sur plusieurs pierres végétales, minérales et animales. Quelques-uns même y ajoutent l'ignée, l'angélique et la pierre de paradis. Ces opérations, quoique fort inconséquentes, puisqu'ils n'en tirent rien de bon pour la perfection de l'œuvre, n'ont rien qui vous doive surprendre. Le but où ils tendent est trop haut pour que leur imagination bornée y atteigne. Pour réparer ce défaut de capacité, ils inventent des manières nouvelles, qu'ils croient être convenables pour y arriver. Ils emploient pour cela deux voies, l'une qu'ils appellent voie humide, l'autre, voie sèche. Cette dernière, à ce qu'ils prétendent, est un labyrinthe qui n'est connu que des plus illustres philosophes ; l'autre est le seul dédale, voie aisée, de peu de dépense et que les pauvres même pourraient entreprendre.

Quoi que puissent dire ces sophistes, je peux vous protester qu'il n'y a qu'une seule voie, qu'un seul régime dans la conduite de notre ouvrage et qu'il n'est point d'autres couleurs que les nôtres. »

Le parcours de l'adepte, on le comprend, est bien constitué d'une seule voie et d'au moins trois étapes primordiales, suivies d'un long combat pour dompter et vaincre puis de trois nouvelles étapes de retour. Le long et difficile cheminement vers la réalisation de la Pierre ne sera rien en effet si, cette pierre obtenue, le Centrum centri atteint et le Minotaure vaincu, il n'est pas capable de la rendre opérative. Il va donc lui falloir faire le tortueux chemin du retour vers le monde, guidé cette fois par la compréhension et l'expérience qu'il a acquises à l'aller.

L'adepte, lorsqu'il décide de se mesurer au Minotaure, n'est au fond sûr que de deux choses : l'entrée est ouverte pour tenter d'atteindre le centre du fameux palais du Roi, et la sortie également.

Le voilà au moins informé des périls et embûches de la Quête.

Un labyrinthe vers quoi ?

Mais, cette quête même, en connaît-il seulement le sens profond ?

Gare à celui qui n'est attiré que par la puissance que lui octroiera la production de l'or terrestre, comme l'annonce clairement l'alchimiste Pierre Dujols en 1914 dans son Hypotypose au très célèbre Mutus Liber, traité mystérieux publié en 1677 :

« Toutefois, si l'alchimie se bornait uniquement à la transmutation des métaux, ce serait une science inappréciable sans doute au point de vue industriel, mais assez médiocre au sens philosophique. En réalité, il n'en est pas ainsi. L'alchimie est la clef de toutes les connaissances, et sa divulgation complète est appelée à bouleverser de fond en comble les institutions humaines, qui reposent sur le mensonge, pour les rétablir dans la vérité. Ces considérations préliminaires nous ont paru opportunes, avant de prendre charitablement le lecteur par la main pour le conduire dans les inextricables méandres du labyrinthe. »

Car, n'en déplaise aux modernes commentateurs des textes alchimiques historiques, l'alchimie ne saurait être que spirituelle. Ce serait commettre là une grave erreur de jugement dans laquelle sont pourtant tombés avec précipitation le grand savant Carl Gustave Jung et, à sa suite, bon nombre d'exégètes et sophistes.

Pierre Dujols, qui maîtrisait parfaitement son sujet, distingue bien l'accession physique et matérielle à la Pierre et les bouleversements psychiques et ontologiques que la tentative de compréhension de sa formation vont provoquer dans un monde incapable d'en accepter ne serait-ce que l'existence scientifique.

L'accession à la réalisation complète du Grand Œuvre va obligatoirement éclater tous les concepts de base de la société avant d'en cristalliser de nouveaux, et cela ne peut se faire sans de terribles bouleversements.

Aussi, avant de tenter l'aventure, l'impétrant devra-t-il être pourvu des mêmes qualités de courage, de volonté et d'abnégation que son héros et modèle Thésée, et d'un mental fortement équilibré. Mais la plus grande de toutes ses qualités devra être et restera à jamais sa totale discrétion.

Le sacrifice éventuel de sa propre vie est bien la préalable condition au premier pas dans le labyrinthe. L'abnégation et le courage l'accompagnent, mais sans la persévérance qui le relèvera encore et toujours lorsqu'il se heurtera aux impasses du démoniaque dédale, aucune progression ne sera possible.

Voilà pourquoi les alchimistes firent leurs les trois vertus théologales que sont la foi, l'espérance et la charité. Foi en la réalité du cristal, espérance de l'atteindre malgré les difficultés et charité, une fois la transmutation enfin accomplie, envers les plus démunis. Toujours les vrais adeptes se sont rattachés dans leurs écrits à ces trois grandes vertus, toujours ils eurent l'humilité d'annoncer qu'ils ne devaient leur réussite qu'à l'aide de Dieu et de sa Providence.

Le seul fil de la tradition

Est-ce bien suffisant encore ?

Thésée aurait-il réussi dans sa périlleuse entreprise sans la pelote d'Ariane et l'intelligence du vieux Dédale ?

Sans ce fil conducteur, notre héros n'est plus rien et peut errer à jamais dans les méandres de la haute science.

À l'évidence, ce fil est celui de la Tradition initiatique. Ce fil est aussi la longue chaîne de tous les véritables adeptes, maîtres de la Pierre qui ont devancé dans ce même labyrinthe notre courageux apprenti.

« Pauvre idiot ! » s'exclame Artéphius dans son Livre secret en 1612 — et de prévenir l'apprenti alchimiste qu'il risque la raison et sa fortune sans l'aide de ce fil.

« J'écris pour ceux qui voudront me lire, pour ceux qui ne pouvant sortir du labyrinthe où ils se trouvent engagés, en suivant les systèmes ci-dessus, chercheront ici un fil d'Ariane, qu'ils y trouveront certainement », annonce charitablement Dom Pernety.

« Mais un habile philosophe, connaissant les instruments de la nature, s'aide aisément du filet d'Ariadne pour trouver l'issue de ce dédale ou labyrinthe », écrit encore le Philovite dans sa Lettre philosophique à Héliodore en 1751.

Cependant, le pauvre apprenti est-il même sûr que le fil qu'il tient est le bon ? Ce serait vouloir accorder pleine confiance à ceux qu'il écoute et lit, oubliant que les méandres de leurs conseils se surajoutent parfois

à ceux du labyrinthe, pour mieux éprouver encore sa sagacité et écarter ainsi définitivement tous ceux qui sont indignes de toucher à l'Arcane des Arcanes, au Saint des Saints.

« Toute personne qui prend les paroles des Philosophes selon la signification vulgaire, des mots ordinaires, de fait celui-là ayant perdu le filet d'Ariadne, parmi les détours du labyrinthe, erre très grandement, et a destiné son argent à perdition », annonce encore le même Artéphius.

Ne faut-il encore pas ajouter aux qualités pré-requises beaucoup de sagacité et de discernement ?

Le disciple devra donc, à l'égal de Saint Augustin, se rappeler toujours la devise : « LEGE, LEGE, RELEGE, ORA, LABORA ET INVENIES » (« Lis, lis, relis, prie, travaille et tu trouveras »). C'est seulement ainsi qu'il aura une infime chance de sortir vainqueur de l'inextricable labyrinthe alchimique.



Le dieu-labyrinthe

Philippe Sarr / Shin

Dans cette rubrique, un auteur doit écrire une nouvelle sur le thème du numéro en se basant sur l'illustration faite au préalable par un dessinateur (voir page suivante).

Au bout d'un an, trois mois et trois jours, j'en ai dégoté un d'emploi. Dans le spectacle. On recherchait un type. Comme moi. Un costaud. Avec des biscottos. Des gros. Tant qu'à faire. Un pari fou.

— Hercule, tu connais ? on m'a demandé en me regardant bizarroïdement.

— Oui.

— Bon, on voudrait que tu sois Hercule. Dans une nouvelle série TV. Hercule et le labyrinthe maudit ! Un truc signé Stéphane Gomez !

J'ai accepté. J'aimais ce genre de défi. En plus y avait du costaud. Harrison Ford, Georges Clooney, Sharon Stone, dans le rôle de la belle Junon. Une Junon intergalactique… En fait, dois-je l'avouer, c'est ce qui m'a motivé quand Anna m'a parlé de ce projet un peu dingue, à l'évidence.

— La sublime Sharon Stone ? j'ai fait, surpris.

Un jour, ils m'ont pris en photo. Sous toutes les coutures. À poil et habillé. Assis et debout. Allongé. Recto et verso ! Allegro…

— Tes biscottos ! Mets-les en valeur, Phixi, tes biscottos ! Gonfle les pectoraux, oui, voilà… Fais-moi exploser tout ça !

Un autre jour, je me suis énervé. C'était lors de la scène où je devais papouiller avec Sharon sur une planète hors système solaire. Je m'étais fait tout beau. Côté effets spéciaux (y avait le feu dans toute la galaxie, un vrai branle-bas de combat !), c'était niveau II. Niveau Le Choc des Titans ! J'avais bien appris mon texte. Je devais me montrer tout à la fois fort et tendre envers Junon. On débattait sur les origines du monde et de la vie. Ses mystères. Sur cette énigme absolue, terrifiante. Cosmopathologique, comme ils disaient. Et je devais m'approcher de Junon. Tout en repoussant énergiquement la fameuse Hydre. À trois têtes ! Qu'en savais-je, si l'Hydre avait mauvaise haleine, empestait. Si son souffle délétère irradiait jusqu'aux confins du Monde Visible et Invisible ! L'univers, le savez-vous (j'ai appris tout ça depuis), est composé de trous noirs reliés entre eux par un réseau infra-cosmique d'innombrables dédales. Des sortes de mondes-rhizomes (je vous expliquerais la théorie des rhizomes plus tard !).





C'était là donc que l'Hydre céphalopode séjournait. Tu lui coupais la tête, celle du milieu, celle-ci régénérait aussitôt. Immortelle, la Bête. Comme l'âme.

Et moi, ce truc m'agaçait. Pas de savoir que l'Hydre avait une âme. Au contraire, ça aurait même pu m'intéresser. Mais tous ces discours à la noix. Comme quoi les gens, à l'époque, y croyaient dur comme fer à leur Vulcain, leur Hadès, leur Apollon, se tapaient de gros délires en allant cueillir des narcisses sur les bords du Styx. Et que le sort du Monde pouvait en dépendre. Alors, aveugle comme le Cyclope, je voyais qu'une chose : me faire la belle Sharon. Sur le plateau. Aussi, quand l'assistant réalisateur, un gros con tout mou genre Duclos, m'a dit « Phixi, tu fais juste semblant, tu la pénètres pas », j'ai pété un câble ! Les écuries d'Augias, alors, j'ai dû les nettoyer vingt fois, l'Hydre de Lerne zigouiller et enfermer autant de fois dans un immense trou noir !

Du plateau, il n'est alors plus resté grand-chose, malgré les gesticulations de Gomez, les protestations féroces de son assistant bidon. Sans Dédale-Dédalus, que j'avais invité ce jour-là pour qu'il se rende compte de quoi j'étais capable — on me pressentait pour les prochains Oscars ! —, ça aurait été un pur désastre, une calamité, pire qu'après le passage de Xynthia. J'avais beau être un culte, fallait pas me chauffer ! Demandez donc à Steph' Gomez, l'homme aux grandes oreilles comme on le surnommait (à cause qu'il espionnait tout le monde) ! Ou à Dédale-Dédalus ! Même Hercule ! Que j'avais fini par trouver con, prétentieux. Ce bâtard. Ce demi-dieu. Cette demi-portion.

Dans mes grandes périodes, j'avais fait bien mieux. Jugez par vous-mêmes : le Parvis de la Défense, tout le réseau d'évacuation et de distribution des eaux liquidé en moins de dix jours. Avec ce diable de Duclos qui me mettait des bâtons dans les roues. Me les gonflait avec ces histoires de routiers (les caisses explosées sur le bord de la route et les grosses rigolades dans les restos après le picrate). Un record absolu. Tu parles d'un exploit. Les écuries ! L'Hydre, à côté, c'était niveau VI. Niveau Teletubbies. Niveau mater', quoi. Alors !... Du coup, il a fallu faire appel à un grutier pour remettre tous les décors en place : les planètes, les trous noirs, les méchants astéroïdes dont l'Hydre se servait comme d'une arme mortelle pour dézinguer l'humanité (elle était misanthrope !)...

On a dû rejouer la scène quinze fois avant que Sharon Stone monte au créneau et vitupère. Une colère noire, terrible :

— Bon, allez !



La belle Sharon Stone ! T'imagines, toi ?

Cette fois, je sais pas ce qu'il s'est passé dans mes V2 (mes ventricules). J'ai eu une crise de fou rire. Tout a explosé. Sur le plateau.

Tout.

Et Duclos qui était là. Mort de trouille.

Junon admirative, presque amoureuse.

Hercule tenant la tête du monstre aquatique dans une main. Et, dans l'autre, une espèce de serpent de mer tout merdeux et gélatineux !

— C'est bon, j'ai dit. Je les tiens.

Les bras en croix et repoussant, fier et énergique, les puissances maléfiques !

Comme sur la photo.

Un de ces cris je t'ai poussé. Vitres brisées !

Carrément.

La Guerre des Mondes ne faisait que commencer !

Labyrinthe au pochoir (Antonella Fiori)

Vie de Ulrich Moralès

Nicolas Gracias

Bolaño's style

Le 28 juin 199*, le proviseur du collège pour enfants De la Plata, au Chili, fit une embardée spectaculaire sur la route panoramique qui bordait l'océan, et tomba à pic dans les récifs au volant de son véhicule (une Simca d'un modèle oublié) sans que l'on parvienne à retrouver son corps. Le véhicule fut repêché, ce qui permit d'exhumer le nom de cet ancien modèle — et de le remettre au goût du jour chez certains concessionnaires chiliens —, mais le corps ne fut jamais retrouvé parmi les débris. La côte était du reste très accidentée. Aucune enquête ne fut ouverte, ce genre d'accident étant hélas monnaie courante dans cette partie australe du Chili.

Le 28 juin 200*, c'est-à-dire près de dix ans plus tard, le nouveau proviseur du collège découvrit, en fouinant dans les registres de l'établissement, un certain nombre d'informations dérangeantes sur son prédécesseur. L'homme n'était pas d'origine chilienne, contrairement à ce que tout le monde pensait, mais allemande. Il était de surcroît l'auteur d'un certain nombre d'ouvrages controversés sur la présence aryenne au Chili, qu'il avait publiés à compte d'auteur très discrètement. Le proviseur reconstitua la suite, qui lui paraissait à présent évidente. Lorsque ces bruits avaient commencé à le rattraper, assortis de rumeurs émanant du collège, l'homme aurait fait en sorte de disparaître en maquillant sa fuite en accident. L'affaire n'avait cependant eu aucune conséquence, puisque personne n'avait songé à faire le rapprochement (il faut dire qu'à cette époque, cela faisait un moment que l'on ne se préoccupait plus de la question nazie au Chili, où les exactions du dernier dictateur en date s'y étaient substituées dans les esprits).

Deux ans plus tard pourtant, une curieuse affaire d'accidents routiers devait venir la raviver. Elle fut évoquée dans les colonnes du quotidien le plus en vue de la région des lacs : El corriere del Osorno, du nom du seul volcan encore en activité dans la région. Il y était question de plusieurs ressortissants indiens qui étaient tombés en voiture dans les profondeurs d'un ravin bordant la route montant au volcan — le tout dans des circonstances à nouveau énigmatiques. Les corps, cette fois-ci, avaient été retrouvés. L'ancien proviseur du collège pour enfants, désormais à la

retraite, pointa du doigt ces accidents : il avait l'intime conviction que le même homme en était à l'origine. Ni cet individu, ni les traces d'un quelconque rapprochement possible avec lui, ne devaient être mis en évidence par la police. On conclut donc à l'accident. L'ex-proviseur ne put s'empêcher de se sentir préoccupé ; après avoir réfléchi aux éventuelles conséquences de son implication, il entreprit un long voyage. Il s'installa au bord du majestueux volcan Osorno, dans une petite ville déserte qui n'avait guère plus de nom que d'activité remarquable, et n'était constituée que d'une simple rue traversante aux abords de la frontière argentino-chilienne. D'amples chalets en bois de construction typiquement helvétique bordaient les trottoirs, cachés derrière de hautes haies aveugles, avec d'étranges noms sur les boîtes aux lettres : Heinrich Gomez, Fritz Concalvès, Helmut Garcia, etc. De toute évidence, il était tombé au bon endroit. Les rives du lac semblaient en permanence désertes, parcourues simplement, aux premières heures du soir, par de filiformes couples de jeunes aryens aux cheveux blonds, qui promenaient leurs chiens en poussant des sifflements stridents pour les rappeler.

Le proviseur à la retraite ne fut pas long à retrouver la trace de celui qu'il cherchait. Un écrivain du nom de Ulrich Moralès avait en effet son pied à terre dans la région, près du lac Hueyrquhe, bien qu'il n'y séjournât pas bien souvent. Il était par ailleurs l'auteur reconnu de divers opuscules dont il avait déjà lu les titres (sur la perpétuation de la race blanche en Araucanie, notamment). Parmi les anciens élèves du proviseur, il se souvenait que l'on avait pour habitude d'appeler cet homme le Porc. Ce surnom n'était cependant su que de peu de monde, en dehors des élèves. Il avait probablement dû changer depuis plusieurs fois d'identité. Il était devenu un homme reconnu, ce qui semblait rejeter au loin tout soupçon à son propos. A priori inabordable, il donnait de sulfureuses conférences sur les vertus de la race blanche, la résurgence des indiens Mapuches, ou encore la façon de faire primer la présence aryenne en Araucanie. Certains soirs, dans une petite auberge transfrontalière du nom de Poney's Church, il dispensait des « cours magistraux » sur les différentes étapes pittoresques que l'on pouvait envisager de faire dans la région, interventions auxquelles il fallait bien entendu montrer patte blanche pour être invité.

Cela faisait longtemps que l'on ne voyait plus un seul indien dans la ville. Ils avaient tous déserté. La dernière tentative d'établissement d'une entreprise chilienne dans le canton (un restaurant de poissons) s'était soldée par un déplorable incendie, comme en témoignait le petit tas de cendres qui se trouvait aux portes de la ville, entre un vieux baraquement

et une forêt d'araucarias. L'ancien proviseur s'essaya un moment à questionner les habitants. Mais on lui fit vite comprendre que l'on ne rencontrait jamais le professeur Moralès ; de lui avoir succédé en tant que proviseur était déjà, semblait-on lui dire, un bien grand honneur… Il fit à son tour des pieds et des mains pour tenter d'être convié à l'une de ses conférences. Mais le professeur Ulrich Moralès fut malheureusement obligé ce jour-là de se décommander, retardé par un fatal accident autoroutier qui aurait eu lieu un peu plus haut, dans la cordillère. Il en arriva à une conclusion simple : l'homme était inapprochable.

Le tout dernier livre qu'il venait de faire paraître, Promenade sur le rio Hueyrquhe, recensait un florilège des randonnées que l'on pouvait faire dans la région, à pied ou à cheval ; l'auteur y décrivait par le menu, en fonction de son goût reconnu pour la gastronomie, les différentes haltes roboratives que l'on pouvait envisager sur le parcours, pour le plaisir ou la simple curiosité. Un journaliste dont le nom a été oublié, qui enquêtait depuis quelque temps sur le personnage, décrypta tous les doubles sens, toutes les énigmes dissimulées derrière les noms d'étape ou les dénominations pièges. Il détailla ainsi que dans chaque plan de promenade, on pouvait voir un sens caché, ayant trait au dessin que représentait son tracé (croix gammée, aigle bicéphale, etc.), ou aux étapes que son auteur préconisait. Par exemple, la randonnée au lac Hueyrquhe passait obligatoirement par une halte dans un refuge bien connu pour avoir abrité au sortir de la guerre des transfuges néonazis. Le journaliste comparait ces astuces à celles utilisées par le romancier Roberto Bolaño dans son célèbre premier recueil, La littérature nazie en Amérique — ou encore, en remontant plus avant dans l'histoire de la littérature, à certains labyrinthes de la conception de Borges, ou bien au livre en forme de marelle qu'avait écrit Cortázar. Voilà pourquoi Moralès était digne, selon lui, d'entrer dans le cénacle de la littérature ! Il était tout autant un monstre qu'un créateur.

Malheureusement, ces belles analyses devaient superbement échapper au grand public. Étaient-elles trop pointues ? Ou par trop littéraires ? Toujours est-il qu'elles ne devaient guère intéresser, une nouvelle fois, que notre ancien proviseur, qui se pencha avec une curiosité redoublée sur cette affaire de symboles cryptiques. Il fit en sorte de rencontrer un ancien bras droit de Moralès, un certain Knut de la Vega, qui travaillait à présent en tant que garde forestier. Ce dernier vivait lui aussi dans les parages. Un soir, l'ancien proviseur le surprit en pleine sieste dans la véranda de son salon qui donnait sur le lac, et lui demanda tout de go s'il pouvait l'aider à rencontrer Moralès.

« Personne ne rencontre Moralès, lui répondit-il péremptoirement. Moralès vous désigne, ou alors il vous ignore. Mais en aucun cas ce n'est vous qui le choisissez ! » Cette dédaigneuse réponse, pleine de froideur définitive, fit frissonner l'ex-proviseur, qui repensa aux histoires qu'il avait entendu colporter sur le compte du Porc. Dans son collège, on racontait qu'il recevait les élèves dans son bureau et les attachait à des sangles de dossiers le long des étagères. On disait qu'il les abreuvait d'histoires sur Pinochet, tout en leur demandant de s'enduire les parties de colle… Il lui était trop difficile de se rappeler ces histoires sordides, qu'il avait toujours prises pour fausses.

Il suivit la piste que lui avait donnée Knut de la Vega. Dans les flancs du mont Osorno, on prétendait qu'une cavité avait été creusée, par les coulées de lave de l'éruption de 1906, et que celle-ci permettait de cheminer jusque dans les profondeurs du volcan, où une caverne en surplomb abritait les réunions du théoricien néonazi. Là, selon les pires rumeurs, le professeur (accompagné de ses sbires) donnait des messes noires et des cérémonies sacrificielles, au cours desquelles ils précipitaient les corps de jeunes indiens Mapuches dans le brasier. L'entrée en question devait cependant demeurer toujours mystérieuse pour le proviseur à la retraite, qui déambula toute une journée parmi les crevasses qu'avait occasionnées l'ancienne éruption, au beau milieu d'un torrent à la couleur vert émeraude qui bondissait parmi les éboulis de roche noire et les scories. Dans son dos, sans qu'il s'en rendît compte, des hommes à la solde de Moralès le surveillaient déjà… Il ne vit pour sa part que des promenades, des chemins balisés par le professeur lui-même, et quelques touristes se frayant un chemin parmi ses symboles scabreux et les traces d'excréments projetés par leurs chiens.

Au bout du compte, son séjour s'achevant, il finit par admettre qu'il avait probablement imaginé beaucoup de choses à propos de Moralès. L'homme n'était sans doute pas le monstre qu'on lui avait décrit. Il lui restait cependant une dernière chose à vérifier avant de s'en convaincre, un dernier cas de conscience, à propos de ces accidents survenus sur la route en lacets qui montait au volcan. Un matin, il loua une vieille Mercedes au poste frontière le plus proche et partit en direction des chemins de la montagne. Il ne savait pas que les agents du poste frontière connaissaient bien Moralès, ni que depuis la vaste baie vitrée de sa véranda donnant sur le lac, Knut de la Vega l'observait en train de s'en aller. Les abords du lac de Osorno étaient déserts, comme à l'accoutumée. La vieille Mercedes effectua quelques virages sur les chemins en vrille du vieux volcan, dont les pentes neigeuses ressemblaient à la barbe d'un sage endormi.

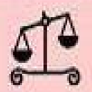
Il n'y avait guère de chances d'éruption ce matin-là ; on n'en avait pas vu depuis 1906. Mais les chemins en lacets étaient dangereux, réputés pour être comme tels, et les freins de la vieille Mercedes ne tiendraient probablement pas jusqu'au sommet — si tout se passait comme le Porc (et ses sbires) l'avaient prévu.

Le Monument de Yonaguni

Julien Bielka

Monument de Yonaguni





Cet article provoque une controverse de neutralité.
Considérez-le avec précaution. (Questions courantes)



Pour les articles homonymes, voir Yonaguni.

Le **monument de Yonaguni** (与那国島海底地形/遺跡, *Yonaguni-jima kaitei chikei/ iseki*, littéralement « relief/vestige sous-marin de Yonaguni-jima ») est une structure sous-marine en pierre située à la pointe sud de l'île Yonaguni dans l'archipel japonais Ryūkyū, dont l'origine (structure mégalithique ou formation naturelle) est controversée. Elle mesure plus ou moins 75 mètres de long et 25 mètres de haut.

Sommaire [masquer]

Découverte [modifier]

Île de Yonaguni, archipel Ryûkyû, Okinawa, Japon : un plongeur [réf. souhaitée] découvre en 1985 une étrange [non neutre] et massive structure engloutie, appelée depuis « monument de Yonaguni » ou « pyramide de Yonaguni ». Une structure en forme de château, des terrasses de pierre, des blocs anguleux, des murs, des colonnes hexagonales, des cercles de pierre : tout semble à première vue indiquer une construction humaine.



Un plongeur en pleine découverte

Reprenant l'enseignement d'André Breton, qui remplaçait les descriptions par des photos [réf. souhaitée], nous préférons renoncer à paraphraser laborieusement les multiples descriptions que l'on trouve sans effort sur le web de l'Internet [style non-encyclopédique] [fumisme].

Les doutes de la communauté scientifique [modifier]

Les médias attendent une dizaine d'années avant de commencer à en parler. Dès lors, on [qui ?] commence à étudier cette structure. En gros, trois hypothèses sérieuses [non neutre] se disputent le haut de l'affiche du savoir transformable en pouvoir, avec cette discursivité à deux balles fondée sur la forclusion du sujet qui s'y livre, genre Bourdieu — mobilisant un max de fumigènes pour qu'on ne puisse jamais savoir quelle position est occupée dans le « champ » décrit [hors-sujet]. À ce sujet, que dire du non-style Wikipédia, qui atteint parfois l'absurdité la plus pure à force de prétendre à la neutralité. Et quel esprit de sérieux effroyable dans les pages de discussion ! [hors-sujet]



Des pierres sous l'eau

Mais revenons à Yonaguni :

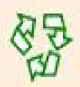
- il pourrait s'agir d'une construction humaine, ce qui nous ramènerait 8 000 ans en arrière (au minimum), quand cette zone géographique était encore au-dessus du niveau de l'eau [foutre]

- le monument pourrait avoir été façonné naturellement (marées, vagues, séismes)

- nous serions en présence d'un monument naturel par la suite modifié par l'homme, retaillé par exemple pour servir de fondation à des bâtiments détruits par la suite.

Il existe également de bien fumeuses théories issues des bas-fonds de l'ésotérisme crypto-cannabéen [rires], desquelles nous préférons détourner pudiquement le regard [non-neutre]. La plus baroque [non-neutre] étant celle du poète contemporain Serge Pey qui a prétendu, lors d'une performance hallucinée [non-neutre] à la Maison de la Radio, que des hominiens dotés de branchies de niveau 4 auraient créé ce monument directement sous l'eau [référence nécessaire].

Autres opinions [modifier]



Cet article ou cette section doit être recyclé.
Une réorganisation et une clarification du contenu est nécessaire.

Parmi toutes les empoignades de ronds de cuir luttant pour quelques miettes de capital culturel [style polémique à éviter], une tend à sortir du lot, celle d'un universitaire rémois des plus singuliers [non-neutre], Hervé Arginine[1], connu pour ses travaux sur les visages grimaçants des parties hautes de la cathédrale Notre-Dame de Reims [réf. souhaitée]. La principale qualité de l'analyse arginienne est de passer outre les intimidations positivistes.



D'autres pierres sous l'eau

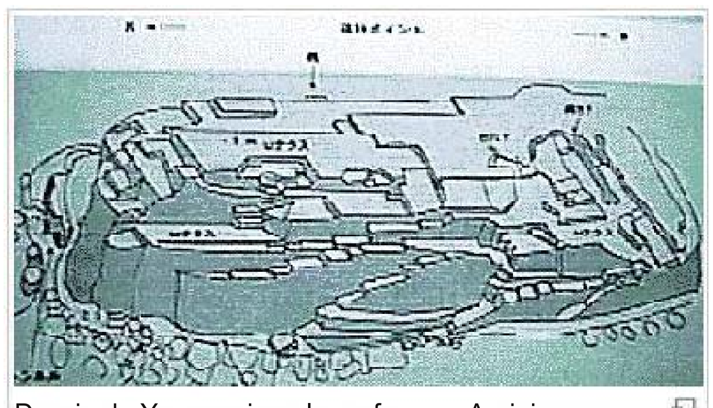
Selon le professeur, le monument serait un écho « trans-descendant » (Jean Wahl) du Mont Analogue de René Daumal[2], fiction ressortissant de la quête trans-ascendante. Toutefois, l'on ne saurait à Yonaguni rechercher l'accès au sens, à l'éternel, au divin : il s'agirait bien au contraire de faire l'expérience de la précarité de l'être et de l'inconsistance de ses connaissances. Notre savant conjure la communauté des chercheurs d'arrêter de « harceler la matière pour lui faire avouer n'importe quoi » : selon lui, les ruines de Yonaguni pourraient au contraire devenir le « Monument de l'Irréductibilité épistémologique du monde », un Monument « élevé à la gloire du doute et de l'éperdu ».

Des critiques se sont aussitôt élevées, des intervenants mettant en cause le prétendu « romantisme régressif et obscurantiste » du professeur, à tel point que certains ont osé à son propos l'expression sarcastique de « trans-déconnance de fin de repas ». L'ex-patacesseur Arginine, dont les démêlés avec le Collège de Pataphysique avaient fait grand bruit il y a une dizaine d'années[3], s'est défendu vigoureusement en se revendiquant d'un « lyrisme ironique » daumalien, avant de poursuivre sa démonstration en comparant la structure immergée au monolithe de *2001, l'Odyssée de l'espace* de Kubrick : sa nature et sa fonction exactes sont du domaine de l'inconnaissable, « et pourtant, il inspire ».

À ce propos, il conviendrait de « se souvenir, grâce à ce monument englouti, de la brume opaque dans laquelle nous vivons, [et d'] en faire le symbole du doute — symbole pris dans le sens d'« épiphanie d'un mystère » (Gilbert Durand[4]), mais un symbole cette fois dénué de sa puissance de signification plénière. Loin de faire apparaître un sens secret, il manifeste l'impossibilité d'instaurer un sens

pérenne, c'est le « château sans signification roulant à la surface de la terre » de *Poisson Soluble*. Plouf. Entourée d'un halo d'indétermination, il fait consister le refus de faire consister (sic) un sens crispé, univoque, définitif ».

« Yonaguni, continue le professeur, ne cesse de nous arracher au temps, aux prévarications du sens, à la lourdeur. Ce dont on jouit est ce qu'on déchiffre le moins. Revenir de l'océan à la lumière du jour, retrouver les hommes donne l'irrésistible impression non d'une remontée mais d'une chute. De nouveau cet univers des certitudes, des croyances, de l'arrogance, le nôtre, cette sémiosphère si manifestement, irrémédiablement ratée, si risiblement à côté de la plaque. »



Dessin de Yonaguni par le professeur Arginine

Le professeur en robe étoilée, citant Flaubert (« la bêtise est de conclure »), a préféré clore son intervention par cette aporie, relevant de la définition lacanienne du réel comme impossible : « L'« affaire Yonaguni » est bien loin d'être close. Le monument ne reconduit à aucun signifié transcendantal. Œuvre de la nature ou de l'homme, nous sommes en présence d'une œuvre ouverte, au sens écolien du terme. Nous préférerions que l'on n'attaque pas outre mesure cette ouverture ; une réponse absolue (ou crue telle) altérerait la singularité irréductible du monument, l'abîmerait durablement dans ce qu'il a d'émouvant autant que de fécond pour l'imaginaire : il convient de ne pas trop tripoter avec nos sales paluches de petits manustuprateurs le voile de Tanit, et de déposer humblement les armes devant la séduction des apparences, devant le vertige de l'immanence ».

Face à une salle neurasthénique [non-neutre], l'intervention s'est achevée sur un appel à la création de fables, en toute connaissance de cause : « Reste, heureusement, la possibilité de passer au stade ludique de notre rapport à l'illusion, et, sans prétention à la vérité, de rêver la plume à la main, de rêver d'une plume légère, fugitive et artificielle, à cette énigme dont la vérité est, sans trop de risques d'erreur, à jamais inaccessible ». Et Arginine de conclure par ces mots : « L'ignorance, parfois d'un grand secours, voilà ce que j'ai apporté à Yonaguni — l'ignorance et son corollaire libérateur, générateur de rêveries fécondes, point médian entre l'audace et la cécité, nommé *pourquoi pas* ».

Références [modifier]

1. ↑ « Une vague d'énigmes », colloque de l'université de Reims, 2005, intervention inédite.
2. ↑ René Daumal, *Le Mont Analogue*, Gallimard, 1952.
3. ↑ Hervé Arginine, *À la niche, Lutembi ! Notes sur la fossilisation des Satrapes*, Selbad, 2000.
4. ↑ Gilbert Durand, *L'Imagination symbolique*, PUF, 1964.

Liens externes [modifier]

- (fr) Structures englouties de Yonaguni
- (fr) Daumal : Le Mont Analogue

Sur les autres projets Wikimedia :



Monument de Yonaguni, sur Wikimedia Commons

 **Portail de l'archéologie**  **Portail du Japon**

Catégories : Monument japonais | OOPArt | Énigme archéologique | Pyramide | Mégastructure | [+]



Un homme nu et amnésique

Collectif

Dans cette rubrique, quatre auteurs doivent écrire (sans se concerter) une nouvelle de moins de 5000 signes commençant par la même phrase, en l'occurrence : « Un homme nu et amnésique se réveille dans un labyrinthe ».

Notre-Dame des Morts Violentes (Antonella Fiori)

Un homme nu et amnésique se réveille dans un labyrinthe. Il est sale et semble fatigué. Son regard bleu, pénétrant et froid, n'est pas loin de rappeler celui du serpent. Il a l'air méchant sans avoir l'air en colère. Ses énormes poings paraissent en mesure de broyer des crânes, à croire qu'ils ont été modelés dans ce seul but. Il n'y a plus rien autour de lui, hormis des rochers comme des ombres, adossés les uns aux autres, dans un couloir désert. Où est-il ?

Il arrête parfois de marcher et attend que passe quelqu'un pour demander sa direction. Mais, il ne passe personne. Plus tard, appuyé contre un tronc d'arbre creux, on entend le gargouillement de ses entrailles. Il a faim. Il est en train de mourir de faim. Dans son sac, il n'a plus rien à se mettre sous la dent. Il ne reste que lui, ici, et ce morceau de bois résineux, plein de cafards énormes. Alors il en attrape un encore vif et le jette dans sa bouche. Il l'avale d'un seul coup : ça n'a pas si mauvais goût que ça, les cafards.

Se détournant du tronc d'arbre, il commence à remonter un tunnel jonché de détritus, puant le vieux vomi et l'urine. Dans un coin, il y a une petite bouteille de vin vide, ainsi qu'un sachet en plastique d'où dépasse le goulot d'une autre bouteille. Des inscriptions illisibles à cause de l'humidité couvrent les murs de taches noires, avec des plaques de mousse qui s'étalent partout.

Pour la première fois, il se sent plus seul que jamais. Ces couloirs vides lui paraissent étranges. À chaque pas, il se heurte à une pierre. Il ne sait plus. Ses sens le désertent. Il ne sent plus ni le froid, ni l'odeur de ses excréments. Il est devenu insensible, dépourvu de conscience. Il reste seul à l'intérieur de son esprit, sans plus de passé à observer, ni d'avenir auquel rêver. Ne demeure que ce vide et lui-même. « À l'aide ! » hurle-t-il.



Dehors, il fait presque jour. La lune et les étoiles sont parties dormir à présent. Mais lui, il ne dort pas. Il n'arrive pas à dormir. Il marche d'un pas lourd. Il y a des ombres sur ses joues et autour de ses yeux. Ses doigts se crispent, puis se détendent. Il entend un bruit de pas dans l'obscurité.

Une main lui agrippe l'épaule.

— Qui es-tu ?

Il essaie de se retourner, mais la main le serre trop fort.

— Réponds-moi !

— Je ne sais plus qui je suis !

— C'est bien dommage, parce que vois-tu, ici, les ignorants, on les jette dans un trou ! Je m'appelle Notre-Dame et ceci est mon labyrinthe. Tout le monde est à moi !

— Où est la sortie ?

— Ce n'est pas le moment.

— Je veux sortir !

— Pas de ça avec moi ! D'ici quelques jours, je te ferai signe. Si mes plans se réalisent, je t'imposerai tout ce que je désire, et tu obéiras ! Ce ne sera pas facile, il y a beaucoup à apprendre. Ta personnalité sera façonnée pour l'attaque. Moi, je serai la main qui guide. J'exigerai de toi une obéissance sans faille !

Notre-Dame fait un pas vers lui, approche son visage, l'embrasse sur les lèvres puis disparaît.

Maintenant l'air se fait plus étouffant, plus rare. Il marche au milieu des papiers gras, des assiettes en carton cabossées, des bouteilles de bière. Un petit chien surgit et le mord aux chevilles, en aboyant de façon frénétique, et finit par s'en aller. Il se penche pour ramasser un journal froissé. Il lit au passage le titre imprimé en lettres rouges : « Un maniaque sexuel commet un carnage à la hache ». Ses poumons inhalent une puanteur de fruits pourris et de mélange ranci de tabac.

Il lui vient à l'esprit qu'il va mourir là, qu'il va mourir de cette solitude immense, que sa mort passera inaperçue pendant des jours et des nuits, et quand quelqu'un s'en rendra compte, on sortira son corps, le mettra dans un cercueil et l'enterrera quelque part, sans une seule inscription. Pas un seul être humain sur terre ne pleurera sa disparition.

Enterrement (Marianne Desroziers)

Un homme nu et amnésique se réveille dans un labyrinthe. Il a dormi sur le ventre, à même la terre. La chaleur brûle sa nuque et son dos. Une fourmi déambule sur sa cuisse droite. D'un revers de la main, il



l'écarte. Se redresse d'un bond. Une mouche bourdonne devant son visage. Ébloui par le soleil, son corps vacille un instant. Les oiseaux chantent. Nul autre bruit, surtout pas humain alentour. Un papillon jaune citron vient se poser sur son épaule. Une douce brise caresse sa peau. Il frissonne. Partout autour de lui de longues tiges vertes plantées serrées. À perte de vue du maïs. Devant, derrière, sur les côtés. Son labyrinthe est végétal.

Il avance prudemment, fait quelques dizaines de mètres puis tourne à gauche quand le labyrinthe ordonne de tourner à gauche. Que faire d'autre ? Le maïs est bien plus grand que lui, il est solide, épais et dense, il ne s'imagine pas couper à travers champs, et pour arriver où ? Non, il va trouver la sortie. Par définition, il y a toujours une sortie au labyrinthe. Il marche bien droit, la tête haute, nu comme un vers. Cela dure des heures et des heures. La vision de ce maïs vert jusqu'à l'écœurement l'angoisse. Il en arrive à douter de sa propre existence. Que fait-il dans un labyrinthe végétal, tout nu, en pleine journée ? Il serait même incapable de dire quel âge il a, même si l'état de sa peau et la dimension de ses membres laissent à penser qu'il n'est ni un enfant, ni un vieillard. Il imagine qu'il doit avoir entre vingt et quarante ans, difficile d'être plus précis tant qu'il ne peut pas voir son visage. Il a soif. Alors qu'il marche encore et toujours pieds nus dans la terre, il sent la faim lui tordre le ventre. Il essaie de manger du maïs mais il est encore trop vert et il le recrache.

La nuit tombe et il a cessé de marcher. Assis en tailleur sur le sol, il échafaude des hypothèses sur ce qu'il fait là. Il était peut-être saoul dans un bar avec des piliers de bistrot qu'il ne connaissait pas, qui avaient voulu s'amuser un peu avec lui, le faire boire comme un trou avant de l'emmener dans un endroit paumé où il se réveillerait avec une gueule de bois carabinée. Mais il n'a pas la gueule de bois, et son haleine ne sent pas l'alcool s'il en juge par l'odeur neutre que lui renvoie la paume de sa main quand il souffle dessus. Peut-être est-ce plus grave ? Un règlement de comptes, des dettes de jeux, pas la mafia quand même... Il se sent bien trop petit, et pour tout dire un peu trop minable pour endosser ce rôle-là. Quel genre de type se laisse déshabiller et transporter dans un labyrinthe de maïs d'où il est incapable de sortir ? Un raté, un moins que rien, un très petit homme, sans dignité, sans situation, sans avenir. Non, décidément il ne doit pas être grand-chose pour avoir laissé la vie le malmener ainsi. Il doit être un pauvre type, célibataire, sans famille, sûrement orphelin, à moins que ses parents aient renié ce fils indigne qui leur faisait honte, qui avait ruiné tous leurs espoirs. Peut-être sort-il de prison pour attouchement sur mineur et les amis de la victime l'ont attendu à la sortie pour lui faire payer. C'est une vengeance bizarre mais pourquoi pas. Et puis



non, tout ça lui semble trop farfelu pour être vrai. La réalité est certainement plus simple, plus facile à déduire s'il se concentre un peu. Il s'imagine enfant. Noël en famille au pied du sapin, oncle déguisé en Père Noël. Les anniversaires dans le jardin avec ses copains d'école, les chasses au trésor organisés par sa mère. Il se voit fils unique, choyé, enfant que la mère aurait eu sur le tard alors qu'elle se croyait stérile. Enfant miracle. Il peut imaginer tout ce qu'il veut pour le moment.

L'évidence lui apparaît clairement le matin du deuxième jour, au réveil. Il n'est qu'un personnage dans le rêve d'un autre, une créature de romancier ou de scénariste. Il mange un peu de terre et de maïs encore vert, parla longuement à des coccinelles, conspue des moustiques, cherche à établir le dialogue avec un doryphore. La journée passe et il n'a plus envie de chercher la sortie du labyrinthe. Il restera là où il est. Pas un pas de plus.

Des cris humains retentissent. Des voix masculines appellent quelqu'un. Il se relève et hurle sans réfléchir : « Je suis là ! » Une bande de jeunes hommes en costume apparaît alors dans son champ de vision.

« Enfin, t'es là ! Ça va mon pote, qu'est-ce que t'as foutu ? On te cherche depuis hier, on a failli appeler les flics ! Dépêche-toi, c'est fini l'enterrement de vie de garçon, tu te maries dans une heure. »

Cité (Déborah Giard)

Un homme nu et amnésique se réveille dans un labyrinthe. Le froid colore sa peau, de mauve ses orteils et ses lèvres, de rouge son nez et ses doigts. Plusieurs heures passent sans que l'homme n'arrive à bouger. Lorsqu'il parvient enfin à déplier son index, il se met à frapper sans arrêt le sol avec sa tête, comme si malgré son ignorance de sa propre identité il méritait nécessairement la mort. La force lui manque pour s'achever. Il s'endort la tête meurtrie. Somnambule, il se lève et marche dans la neige à travers le blizzard qui le maintient étrangement loin des clôtures électrifiées. Une bête lui grafigne la joue sans qu'il s'en aperçoive. Une main, la mienne, se pose sur l'une de ses épaules, il sursaute. Je sais qu'il est amnésique. Il avait des vêtements sur le dos à son arrivée dans le labyrinthe, mais comme tout initié on les lui a retirés dans son sommeil.

— Frédéric !

— Je ne m'appelle pas Frédéric.

— Pardonne mes manières, je m'appelle Pouaridents et mon métier consiste à baptiser les gens. Si Frédéric ne te convient pas je te propose Bleupeau, Somnsuiencide ou Pierre.

— Je préférais la solitude.



— Je te la rends dans ce cas. Bonne chance !

Le regard des nouveaux arrivants me surprend toujours, il est si lent. Frédéric franchit, sans le savoir, les quelques pas qui le séparent de notre société, au centre du labyrinthe. Il ne semble pas surpris. Il déambule sur nos routes sans pudicité. Personne ne remarque la démarche de Frédéric, son besoin pressant de se nourrir et de se vêtir. Il faut dire que notre peuple se contente trop souvent d'écouter le charisme du chef suprême, Enhautdelapyramide. Les uns coupent du bois, les autres traient les vaches, d'autres encore font sécher des peaux d'animaux... Frédéric s'évanouit près de la hutte de Enhautdelapyramide.

— Pouaridents ! Réveille-toi ! Frédéric te demande ! Il menace de s'ôter la vie si tu ne viens pas tout de suite !

Je suis sans empressement le messager Agilcourt. J'apprécie toujours ce moment où l'on me considère comme un espoir. Certaines personnes, particulièrement stupides, sont parvenues à m'aimer, à pardonner mes gestes, à les excuser. Improviser la perfidie me remplit de joie. Un Frédéric allongé sur la paille tient de sa main droite un briquet.

— Je veux des réponses !

L'impatience des autres me contraint à prendre mon temps, à garder le silence quelques secondes de trop et à lancer cette phrase condescendante :

— Il me faudrait connaître les questions.

— Je ne sais pas où je me trouve ni comment j'y suis parvenu, et encore moins qui je suis.

— Tu es au sein d'une cité bien particulière. D'abord, il faut comprendre que ses murailles ont été construites sous forme d'un labyrinthe. Chaque citoyen ignore sa patrie initiale, tous ont oublié le parcours qui les a menés ici.

— Vous ne vous rappelez de rien ?

— Je ne suis point un citoyen. Une légende circule sur l'émergence de cette cité. On dit qu'un homme se serait endormi dans une clairière et qu'à son réveil il se serait trouvé encerclé par des murs. Il ne savait plus le chemin pour rentrer chez lui. Il semble qu'il aurait passé les deux premières semaines à chercher la sortie. Il aurait abandonné la partie à la troisième, car une jeune femme serait apparue. L'histoire ressemble énormément à celle d'Adam et Ève, c'en est presque gênant... Ici par contre, les gens continuent à apparaître sans procréation. Tous stériles.

Je quitte cet infortuné Frédéric après lui avoir pris son briquet des mains. Ce soir aura lieu la cérémonie de bienvenue dont je me délecte à chaque fois. La hache du bourreau est affûtée et propre, elle brille de loin. La population anxieuse continue son dur labeur. J'espère que l'étonnement



de Frédéric lors de l'annonce de l'exécution satisfera mes attentes. Il ignore la répercussion de son arrivée dans notre univers. Pour chaque nouvel arrivant, un ancien doit mourir. Qui perdra la vie ce soir ? Fidèle à lui-même, Agilcourt enregistre les paris sur le dénouement de la soirée. L'absence d'argent rend son action quelque peu ridicule ; à la place, chaque participant promet divers services au cas où il perdrait.

Frédéric ne comprend rien. Debout comme le reste des habitants du labyrinthe, il regarde la scène. Enhautdelapyramide s'avance vers le lutrin et commence à parler :

— Bonjour, chers concitoyens ! Aujourd'hui est un jour triste. Dans à peine une minute, nous saurons l'identité de l'individu qui perdra la vie pour permettre aux autres de manger à leur faim...

Frédéric ne réagit pas. C'est impossible ! Enhautdelapyramide saisit un morceau de papier plié en quatre, il l'ouvre, le lit et...

— Pouaridents.

— Oui, maître ? Vous désirez ?

— Tu es l'élu. Ton sacrifice mérite mille éloges : tu as réglé bien des problèmes dans notre société...

— Je me porte volontaire pour le remplacer, clame Frédéric.

— Quel geste noble que voilà ! s'extasie Enhautdelapyramide. Hélas, la loi de notre cité ne le permet pas. Vous vivrez Frédéric, nous vous ferons aimer la vie !

Le Protocole de Tarrash (Marc Séfaris)

« Un homme nu et amnésique se réveille dans un labyrinthe. Nul n'ignore l'énoncé inaugural du Protocole de Tarrash, dont la simplicité biblique s'est révélée si féconde. Sans les travaux d'Herbert Tarrash, c'est bien simple : les sciences labyrinthiques n'existeraient pas, avec pour corollaire des lacunes irrémédiables dans toutes les disciplines anthropologiques, cognitives, heuristiques et ontologiques — vous savez tout cela, bien sûr. Ce que beaucoup oublient cependant — et c'est sur ce point que je voudrais insister ce matin, jeunes gens —, c'est que cette entreprise de vérité se heurta, à l'époque, à d'innombrables obstacles mesquins, procéduriers, contre-nature.

» À commencer par son propre Directeur de recherche, le très surestimé professeur Sharikaturo, vieux mandarin qui joua les vierges effarouchées lorsque le trop brillant étudiant formula pour la première fois les conditions pratiques de l'expérience. Pour briser son élan, on argua Dieu sait quelle « dignité humaine », fiction des esprits timorés. Rejeté par



l'Université, poursuivi par de zélés censeurs, Tarrash dut poursuivre ses travaux dans la clandestinité. Là où d'autres auraient sombré dans le découragement, lui redoubla d'énergie et d'audace, sans jamais se départir de sa rigueur méthodologique.

» Après avoir rassemblé, non sans peine, des fonds privés auprès de puissants philanthropes, il fit édifier sur la petite île de Taïpi-Na le labyrinthe dont il avait lui-même dessiné les plans. Il mit ensuite sur pieds les équipes chargées de lui fournir des individus aux profils variés, en quantité suffisante. Levons à ce sujet toute ambiguïté morale : ces équipes avaient certes pour mission de kidnapper des cibles prédéfinies — puisque le Protocole exige des sujets non consentants —, mais elles agirent toujours nuitamment, dans la plus grande discrétion, sans jamais troubler l'ordre public et sans omettre de dédommager les familles nécessiteuses.

» La suite, vous la connaissez : plus de six mille sujets arpentant les dédales sans fin, les uns après les autres, jusqu'à l'épuisement vital, conformément aux règles aujourd'hui banales, révolutionnaires en ces temps obscurs. Nudité du sujet. Nulle communication avec l'extérieur. Dimensions homogènes, couleurs neutres de l'édifice. Absence d'issue. Apparence infinie du labyrinthe, par système silencieux de murs coulissants. Amnésie par lobotomie partielle. C'est à la fois enfantin et génial, comme toutes les inventions décisives.

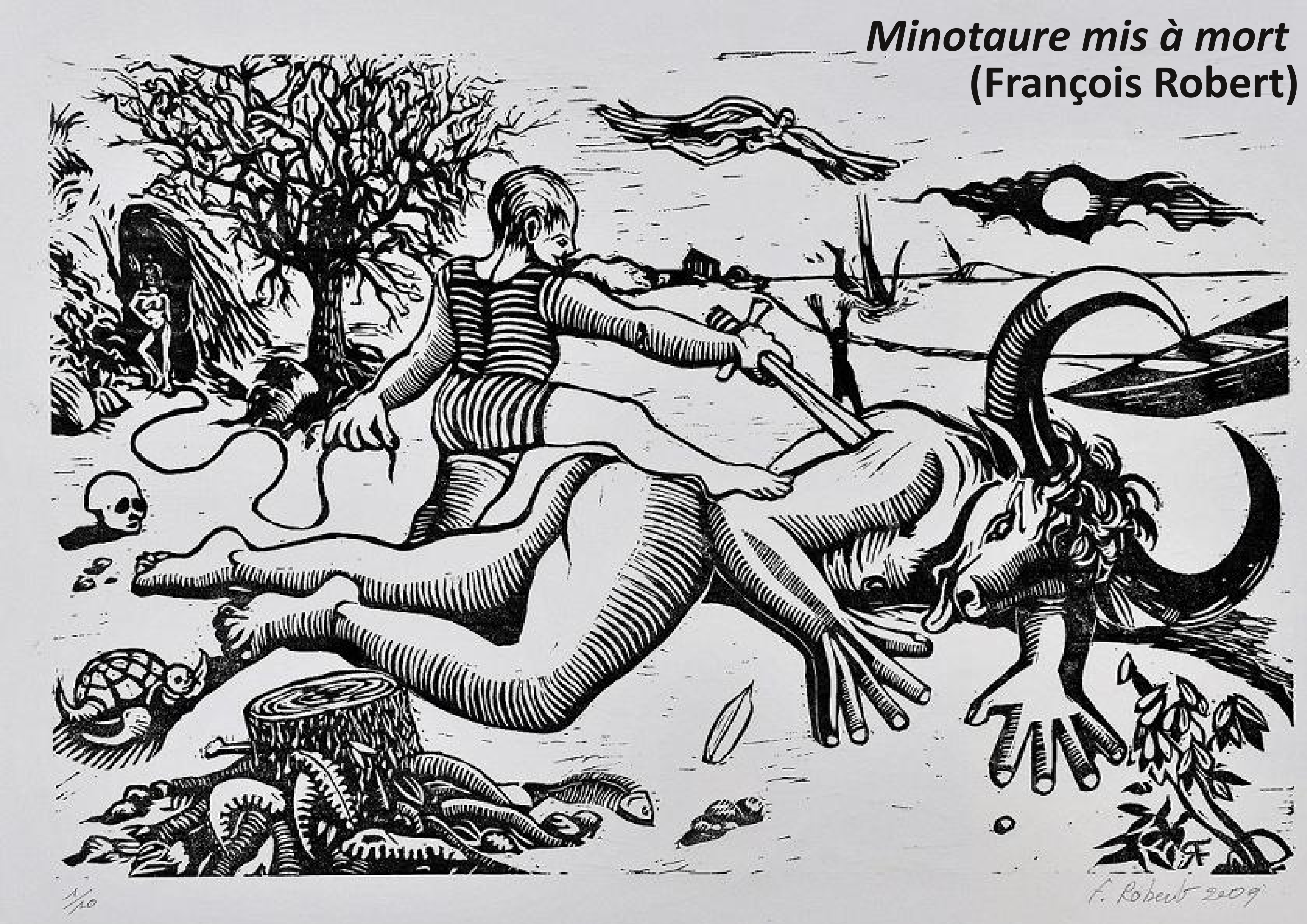
» De nombreux épigones de Tarrash crurent judicieux de modifier certains paramètres, en pure perte. Notamment en introduisant des « points de ravitaillement », pour prolonger l'existence du sujet — ce qui de facto le sédentarise et transforme le labyrinthe en vulgaire prison. D'autres optèrent pour la mise en présence de plusieurs sujets simultanément, ce qui donne lieu in fine à des scènes de copulation anarchique ou des amorces de cannibalisme assez pénibles à observer. Non, seul le Protocole, dans son austère clarté, offre à l'étude d'inestimables trésors — comme Tarrash l'a lui-même noté, « c'est dans le dénuement le plus complet que l'humain, acculé, enfin débarrassé de tout environnement socioculturel, donne le meilleur de lui-même ».

» Il serait fastidieux de mentionner ici les mille et une avancées scientifiques permises par l'expérience. Relevons seulement une des conclusions les plus stimulantes et controversées: au fin fond du labyrinthe, les cadres supérieurs tendent à se perdre en vaines cogitations immobiles, tandis que les trisomiques font preuve d'un louable volontarisme qui, bien qu'invariablement voué à l'échec, leur permet de disparaître avec infiniment plus de panache. Tarrash n'est donc pas étranger à la réhabilitation récente des déficients mentaux au sein de nos sociétés individualistes. Ce seul détail suffirait à clore le bec des petits esprits qui osent s'interroger encore sur la légitimité du labyrinthe.



» Bien sûr il y eut quelques expérimentations qui ne tinrent pas toutes leurs promesses, mais Tarrash, ce parangon d'honnêteté intellectuelle, sut reconnaître ces demi-échecs et tourner la page. Il nota ainsi dans son Carnet d'Expérimentation, avec un remarquable sens de la concision : « Petits enfants dans le labyrinthe — mauvaise idée — pleurnichent — crèvent trop vite ». Comme Galilée ou Darwin, Tarrash eut à subir toutes sortes de condamnations émanant de pseudo-tribunaux et d'académies plus fantoches les unes que les autres. Il n'en goûta pas moins la satisfaction de celui qui s'adonne sans mesure à la connaissance, plaisir toujours recommencé, même après avoir vu dépérir plusieurs milliers de sujets.

» Aussi, jeunes gens, vous qui êtes à l'aube de vos carrières de chercheurs, à l'image de Tarrash ne craignez pas de bousculer les dogmatismes, soyez passionnés ! Soyez persévérants ! Qu'importe les honneurs ou les blâmes ! Car par-delà les vicissitudes, la Postérité finit toujours par reconnaître les authentiques défricheurs de vérité. »


Minotaure mis à mort
(François Robert)
1/10
F. Robert 2009

La chambre blanche

Cyril Carraz

C'est une chambre absolument blanche. Un cube virginal : six fois six fois six mètres. Quatre murs, un sol et un plafond unis, d'un blanc mat, impeccable. Un silence parfait règne en tout point, si parfait qu'on pourrait presque entendre le bruit des pattes d'une mouche se déplacer sur l'une des surfaces. Dans un angle, un très vieux placard, et attenant à l'un des murs un lit garni de blanc dans lequel dort un homme. Sur une table de chevet blanche, un carnet et un stylo. Rien qui indique le temps : dans cette chambre absolument blanche, seul l'espace a encore un sens.

Cinq minutes s'écoulent avant que l'homme, allongé, jusque-là totalement immobile, ne s'empare d'un bloc-notes grand format à demi entamé. De l'autre côté du lit, usés, caducs, d'autres blocs-notes identiques, écrasés les uns sur les autres, vieillissent depuis un temps aussi long qu'incertain en d'imposantes colonnes recouvertes d'une fine pellicule de poussière. Le regard de l'homme fixe le plafond, où trois mouches se déplacent de manière chaotique, en segments de droites rapidement parcourus. Elles se croisent puis s'éloignent les unes des autres, tout en restant dans un espace qui semble étrangement circonscrit. Il les observe longuement avant de s'emparer du bloc-notes et du stylo noir posé dessus, et d'y inscrire :

Jour 65530 : 3 mouches

Au-dessus de cette ligne et sur les pages précédentes, les jours défilent en ordre décroissant, mais le nombre de mouches est toujours parfaitement identique. Satisfait d'avoir accompli cette tâche, l'homme repose le bloc et le stylo puis se perd en d'insondables pensées. Un nombre incalculable d'heures passent avant qu'il ne se décide à se lever pour errer dans la chambre blanche. Il ne sait pas ce qu'il fait là, et il ne sait pas non plus depuis combien de temps il ne sait pas ce qu'il fait là, si bien qu'il en a perdu petit à petit jusqu'au goût de s'empoisonner quotidiennement avec cette question sans objet. Il s'approche de la petite table et comprend qu'il n'a pas envie d'écrire. Il inspecte le vieux placard et feuillette rapidement, avec résignation, quelques-uns des blocs-notes empilés à l'intérieur, puis les repose et referme le placard. Fatigué, il se traîne jusqu'à son lit blanc, s'allonge et s'endort rapidement.

Il se réveille après un certain temps. Il a pris l'habitude d'appeler la phase de sommeil la plus nécessaire sa nuit. Ainsi défilent, non sans une

certaine approximation, ce qu'il appelle ses jours. Cette nouvelle journée est parfaitement identique à la précédente. Avant de sortir de son lit, il fixe le plafond, s'empare du bloc-notes et du stylo, et y inscrit :

Jour 65531 : 3 mouches

Il repose le bloc-notes. Il sort de son lit et s'en va errer. Le pas est lourd ; il n'en est pas certain, mais il lui semble que cette journée est un peu plus pesante que la précédente. Peut-être la prochaine sera-t-elle un peu plus pesante encore, ou alors plus légère, plus légère même que certaines de ses plus légères journées, tout ceci fluctuant selon un ordre, des lois, des règles absconses dont il ne saisit pas vraiment l'origine.

Ce jour-là cependant, un événement distinctif a lieu : l'homme s'arrête au milieu de la chambre blanche et, submergé par un formidable abattement, se laisse doucement tomber sur les genoux, colle ses mains de chaque côté de son crâne puis ce dernier sur le sol parfaitement blanc. Il en profite pour replonger en lui-même, tentant de percer, dans un éternel pénultième essai, au milieu d'un effort psychique démesuré, les circonstances exactes de son arrivée dans la chambre blanche. Il n'arrive pas à adopter l'inévitable idée qu'il eût pu se réveiller un jour, sans raison, dans cet endroit insensé. C'est pourtant le seul souvenir qu'il garde de ce jour ancien, 65531 jours auparavant — autant dire une éternité —, et c'est bien là la pierre d'achoppement de son drame : il est prisonnier de l'éternel, il vit dans une éternelle éternité.

Comme toujours, il se relève péniblement et tente de mettre sa pensée en veille, puisqu'elle lui est, de toute évidence, totalement inutile. Il marche, longe les murs hagard. Il se rassure à l'idée qu'un jour, probablement, il se réveillera et tout aura disparu ; la chambre blanche aura laissé place à la vie normale, cette vie qu'on lui a volée et dont il n'a pas le moindre souvenir. Mais il sait bien qu'il a déjà nourri cette espérance 65531 fois, et qu'il serait présomptueux d'imaginer que la prochaine puisse être la bonne. Après un temps de marche inestimable qu'il compte en tours de chambre — vingt-cinq au total —, la fatigue le pénètre et il se dirige vers son lit pour s'y plonger avec délectation.

Au réveil, évidemment, rien n'a changé : c'est le même blanc mat qui inonde tout le champ de vision et ne permet qu'à peine de distinguer les angles qui délimitent les murs et le plafond. Ce blanc serait-il noir que notre homme pourrait tout à fait se croire aveugle. Avant de sortir de son lit, comme à l'accoutumée, il fixe le plafond. Puis il s'empare du bloc-notes et du stylo, et y inscrit :

Jour 65532 : 3 mouches

Il repose le bloc-notes. Ce jour-là, son programme ne change pas. Il se lève avec difficulté car il sait déjà combien les heures prochaines seront vides et pesantes. D'un pas pénible, il passe de son lit à la table de travail puis de la table de travail à son lit, sans trop savoir pourquoi. Il marche et se remet à soliloquer mentalement : comment tout cela a-t-il commencé ? Il doit y avoir un commencement, une cause, un but, ou au pire un aboutissement. Ce n'est pas possible autrement. Que d'autres l'aient placé ici pour l'observer et l'étudier, il a cessé d'y croire depuis longtemps, l'expérience s'avérant outrageusement longue et d'un ennui mortel. Et pourquoi ne ressent-il ni la faim, ni la soif ? Il a perdu jusqu'à la signification de ces besoins qu'on qualifie de naturels. Il s'accroupit le long d'un des murs en fixant le mur d'en face ; toute pensée, toute émotion s'évanouit peu à peu. Voilà, il n'y a plus rien maintenant. Son corps est un amas organique. Quatre de ses sens ne lui sont presque plus d'aucune utilité, seule la vue lui laisse la certitude qu'il est encore en vie. Il enfonce la tête dans les bras et se laisse glisser dans une semi-inconscience, parce qu'il n'a plus que ça à faire.

Un moment après, un désir de se lever et de marcher se manifeste en lui. Sans doute un petit caprice de son corps, songe-t-il. Alors il obéit : il se lève et longe les murs en laissant glisser sa main sur les surfaces blanches. Il aime perdre le maximum de temps de cette manière, ça lui a toujours réussi. Au cinquième tour, il s'arrête brusquement à mi-chemin de l'un des murs : quelque chose l'interpelle. En s'approchant assez près, il constate la présence d'une minuscule lézarde dans le mur. On la remarque à peine, et c'est au plus pur des hasards qu'il doit d'avoir laissé traîner sa main à l'emplacement exact où elle se trouve. Cette lézarde gît là, sans prévenir ; un imprévu qui à lui seul — aussi insignifiant puisse-t-il paraître — suffit à faire de cette journée une passionnante odyssée. « Pourvu que je ne sois pas bientôt surbooké ! » pense l'homme, ironique et inquiet à la fois.

Sa première initiative est de tapoter du poing sur la lézarde, puis autour et sur les autres murs. Ce qu'il pressentait semble maintenant irréfutable : il y a un trou derrière la fissure, peut-être même une pièce ou un couloir. Il tapote à divers endroits, s'empare du stylo pour tracer le contour de la surface derrière laquelle se situe l'inconnu. Cela ressemble à une voûte à taille humaine. L'homme observe de loin la première étape de sa découverte et tressaille d'excitation : une brèche est en train de s'ouvrir pour lui, dans tous les sens du terme.

Après plusieurs milliers de jours d'indolence, le voilà soudain actif. Il commence par balancer de grands coups de pied dans le mur, mais il le découvre plus solide qu'il ne l'avait prévu : à peine arrive-t-il, grâce à la puissance de ses coups, à faire tomber quelques granules blancs. Il détaille

rapidement la chambre et réfléchit à ce qui pourrait l'aider : le placard est déjà en ruine, la table se désintègrera au premier choc...seul le lit semble porteur de quelque promesse. Il le déplace sans trop de difficulté et, s'élançant du plus vite qu'il le peut, l'emboutit dans le mur. Le choc est cette fois-ci autrement plus convaincant : le mur tremble et des morceaux de bonne taille se détachent et s'émiettent au contact du sol. Il recommence, reculant le lit dans un crissement pénible, s'élançant à fond et l'expédiant contre la lézarde. Au bout d'une bonne vingtaine de tentatives, harassé, il jouit enfin de son succès : le lit s'enfonce au milieu d'un éboulement qui laisse place à une grande et belle ouverture.

Excité et angoissé, il s'avance et considère ce qui se cache derrière ce mur qui l'aura tant emprisonné, tant étouffé ; comme il l'avait pressenti, un couloir se présente — blanc du sol au plafond, comme la chambre —, formant une courbe orientée vers la droite. Il avance à tâtons et enjambe les gravats. Au cours de sa progression, il se sent indisposé par d'étranges soubresauts d'humeur. Rien n'est tout à fait clair ni manifeste mais il se sent mal à l'aise, d'obscures et d'incomplètes réminiscences jaillissent sans raison.

Au bout d'une trentaine de mètres, il tombe nez à nez avec une porte métallique située sur la partie extérieure de la courbe ; placée ainsi, elle donne l'impression d'être une porte de sortie, l'issue terminale ouvrant sur la libération et l'inconnu. Il s'approche encore plus lentement, comme devant une barrière sacrée protégeant le plus mystérieux et le plus inviolable des sanctuaires. Au moment de toucher la poignée, une nausée aussi soudaine qu'étrange surgit en lui. Bataillant contre ce caprice de son corps, il continue d'essayer d'approcher sa main, mais plus il l'approche plus son malaise va en s'amplifiant : ce ne se sont plus des nausées qui maintenant l'assaillent, des douleurs physiques dans les bras s'étendent jusque dans le bas-ventre et la poitrine, et finalement dans tout le corps. Effrayé, il retire sa main et recule. Il recommence avec prudence pour vérifier et constate, abasourdi, que le phénomène se reproduit à l'identique. Il en est persuadé : cette porte a quelque chose de magique et produit un horrible effet pathogène à distance sur son corps, voire son esprit tant il est vrai que sa nausée et ses douleurs physiques sont accompagnées d'un incompréhensible accès de fatigue morale, de lassitude et de mélancolie.

Il demeure comme une souche, interdit, ne sachant que faire ni quoi penser. Après la porte, le couloir se prolonge en arc de cercle vers un nouvel inconnu qu'il lui serait loisible de découvrir ; mais seule la porte métallique pour l'instant l'intéresse. Derrière, il lui semble percevoir des bruits lointains et divers, des cris, des exclamations, des mouvements de

foule, le tout sans cohérence apparente. Les bruits sont confus, il n'arrive pas très bien à en discerner la nature exacte. Peut-être ne sont-ce que des mirages sonores. Peut-être y a-t-il un monde à l'extérieur, une civilisation, une vie en effervescence. Il pourrait rester des heures comme ça, à se laisser bercer par cet étrange murmure, à essayer de le déchiffrer, de le comprendre, à en chercher le sens exact, ou tout simplement à s'y plonger, s'y oublier avec délectation. Oublier la chambre et les quatre murs, la torture blanche, l'enfer virginal sans Alpha, sans Oméga, sans Premier, sans Dernier, sans Principe et sans Fin, antérieure et postérieure au temps lui-même.

N'y tenant plus, il s'approche de nouveau de la porte, définitivement prêt pour une autre tentative. Faisant fi des puissances surnaturelles, il parvient à effleurer la poignée. Encore un effort et il commence à l'abaisser, quand un coup de tonnerre se déchaîne en lui. Une fièvre paroxystique proche du délire, où des éléments d'un lointain passé ressurgissent comme autant de traumas pour former un tableau insupportable. Des sons aussi, ou plutôt des voix, tantôt distinctes, tantôt unies en un orphéon terriblement désagréable, inaudible. Et c'est comme si chaque voix lui transperce le cœur et les os, dessèche ses organes, flétrit son cœur et recouvre son cerveau d'une fumée noirâtre, angoissante, empêchant toute pensée. Physiques et morales, les douleurs mêlées le font presque chanceler jusqu'à l'inconscience ou la crise d'épilepsie. L'entreprise se solde par un échec cuisant ; il n'a pas même réussi à abaisser la poignée jusqu'au bout et la porte de métal trône devant lui, imposante, mystérieuse, terrifiante. Il comprend que cette première chance de quitter la chambre blanche — ou du moins d'explorer un ailleurs salvateur — est perdue.

Affligé, il est contraint d'oublier la porte et de poursuivre son chemin dans cet étrange couloir courbé. Après tout, il y a là de nouveaux espoirs prêts à se dévoiler. Le couloir à lui seul est un divertissement qui le soulage. La deuxième partie est par symétrie totalement identique à la première. Après quelques minutes de marche et d'espérance, il tombe sur un nouveau mur blanc, baignant dans une légère pénombre. Il s'attend à ce que le mur soit aussi solide que le premier ; en approchant sa main, il s'aperçoit qu'il l'est beaucoup moins. Il fiche une dizaine de coups de poing de force moyenne et voit le mur s'ébouler avec étonnement. Devant lui, le trou n'ouvre pas vraiment sur l'Eldorado : silencieuse, la chambre blanche est là, plus blanche que jamais. Il sait maintenant il n'y a plus d'espoir. Il rebouche comme il le peut les deux gros trous en rempilant les parpaings, car il ne veut pas avoir le couloir sous les yeux. Tout doit être bouché et oublié. Une fois cette tâche exécutée, il reprend sa mort exactement où il l'avait laissée.

Jour 65533 : 3 mouches

La page courante du bloc-notes est totalement remplie. Dans trois ans environ, le bloc-notes courant sera arrivé à terme, et il ira le placer au-dessus de la pile courante. Il n'a rien envie de faire « aujourd'hui » et reste un certain nombre d'heures au lit — trois, cinq, peut-être huit. Il pourrait dormir pour l'éternité, ça ne le ferait pas sourciller. Ce serait même assez logique en soi. Reposé, le corps est rechargé d'une énergie bien inutile entre ces quatre murs. Peut-être a-t-il déjà, par le passé, dormi vingt, trente, soixante heures d'affilée... Y a-t-il encore un monde à l'extérieur ? Une autre réalité ? De quoi était-elle constituée ?

Jour 65534, il sort de son lit.

Il erre, plus anémique que jamais. Son attention se porte longuement sur la petite table, et plus particulièrement sur les feuilles et le stylo posé à côté. A-t-il déjà écrit ? Si oui, pour écrire quoi ? Raconter son expérience, ou plutôt sa non-expérience ? Le cas échéant, a-t-il jeté ce qu'il a écrit ? Mais jeté où ? Ou, plus simplement, n'a-t-il jamais écrit ? Ce jour-là, l'envie d'écrire le prend. C'est une manifestation, un soubresaut ; c'est déjà énorme, presque miraculeux. Il se pose à la table, inspecte le stylo et l'essaie en tirant un trait en haut à droite de la feuille : il marche parfaitement. Il ne doute pas que les idées se bousculent dans son cerveau ; quand la pointe aura touché la feuille, le débit sera fulgurant. Effectivement, le voici griffonnant à toute vitesse, comme poussé par un souffle divin. Il s'arrête et se relit :

« C'est une chambre absolument blanche. Un cube virginal : six fois six fois six mètres. Quatre murs, un sol et un plafond unis dépourvus de toute rugosité, d'un blanc mat, impeccable. Un silence parfait règne en tout point... »

Déconfit, il fronce les sourcils et pose le stylo. L'envie d'écrire disparaît presque aussitôt, et il s'en étonne lui-même. Il reste de longues minutes totalement immobile. Aucune pensée n'affleure, aucune émotion ne le trouble, il est presque aussi blanc que le mur qu'il fixe. Il finit par se lever et marcher. Hormis se recoucher, c'est là tout ce qu'il a à faire. Il marche en faisant de grands cercles autour de la table, fixant tantôt le sol, tantôt les murs ou le plafond pour changer, se distraire un peu. Où qu'il regarde, tout est blanc. Un blanc qui devient sa pensée, son esprit, sa psyché, son âme, son corps. C'est une prison absolument blanche, un cube virginal.

Après un grand nombre de cercles, un brusque abattement le projette au sol. Il s'agenouille dans un coin, tête inclinée. Il essaie d'écraser celle-ci entre ses genoux, mais la pensée est une machine infernale qu'il n'est pas aisé de faire taire : son ronronnement cosmique, c'est le bruit de fond de l'œuvre du diable. De nouveau, il ne lui reste plus qu'à aller se coucher. N'en déplaise à ce poète grec qui un beau matin s'écria : « Ô mon âme, n'aspire pas à la vie immortelle, mais épuise le champ du possible », son champ des possibles à lui est bien réduit désormais.

Jour 65535 : 2 mouches

Il repose le bloc-notes sans s'apercevoir de quoi que ce soit. Un long moment s'écoule, pendant lequel il observe l'habituelle valse des mouches. D'un seul coup, il comprend : il se précipite sur le bloc-notes et relit attentivement le compte-rendu du jour : 2 mouches. Il détourne la tête vers le plafond : 2 mouches. Il revient au bloc-notes, puis de nouveau au plafond : toujours 2 mouches. Cette fois, songe-t-il, il y a quelque chose qui cloche.

Il commence les recherches : où est la troisième mouche ? Elle ne peut pas être bien loin, voilà qui est sûr. Tout y passe : le dessus de lit, le dessous de lit, les draps, le sommier, la table, les petits tiroirs, le placard. Pas de troisième mouche. Il refait un, deux, trois et enfin quatre tours de chambre, inspecte tout de fond en comble, sans le moindre résultat. Les deux mouches sont toujours à leur place, et la troisième reste introuvable. Après s'être bien fatigué, il renonce et se résout à accepter l'impossible : la troisième mouche s'est volatilisée, elle n'est nulle part dans la chambre blanche. Voilà. Après tous ces mois, toutes ces années, ces décennies, le plus petit changement lui passe sous le nez et il ne peut en saisir ni le but, ni l'origine.

Il se recouche avec comme unique espoir de se rendormir au plus vite. Lorsqu'il rouvre les yeux, comme d'habitude, il ne sait pas combien de temps il a dormi. La troisième mouche n'est pas revenue. Il sent quelque chose d'étrange au niveau de son bas-ventre. En regardant de plus près, il découvre une espèce d'énorme oedème nervuré et purulent, d'origine inconnue. C'est un petit monticule, comme un cratère plutôt répugnant. Il a d'abord un mouvement de recul accompagné d'un haut-le-cœur. Il l'effleure un petit moment en se demandant d'où il peut bien provenir.

Jour 65536 : 2 mouches

Troisième mouche toujours introuvable, mais il constate qu'un deuxième œdème encore plus gros que le premier est apparu sur le côté

gauche du thorax. « Cette fois, je dois être malade, pense-t-il, et pas qu'un peu. Un cancer sans doute, pour être aussi laid et terrifiant. Bravo, j'ai touché le gros lot. » Il choisit de rester au lit, éveillé, les yeux rivés au plafond. Déambuler ne lui dit trop rien, se poser à sa table de « travail » non plus. Il reste de longues heures à s'égarer en rêves en blanc, essayant de deviner mentalement ce qu'à bien pu devenir cette satanée troisième mouche.

Au réveil, on peut presque dire que son corps est couvert de cratères. Une bonne quinzaine d'œdèmes le recouvre des pieds à la tête ; il en a même un énorme sur la joue droite. « Je vais bientôt rivaliser avec Elephant Man » pense-t-il avec un sourire pisseux. Quoiqu'en fait, il soit presque rassuré : « Plus c'est grave, mieux ce sera. L'éternité, c'est décidément très long. Alors si c'est bien le début de la fin, vivement que la fin se finisse ! »

Les jours passent et la fin se fait de plus en plus attendre, si bien qu'il finit par penser avec terreur qu'il n'y aura peut-être pas de fin, juste un déclin éternel. Les jours passent et chacun d'entre eux multiplie les apparitions sur son corps. Il voit même l'un des œdèmes apparaître en temps réel : tout se passe au niveau de la cuisse, dans un petit périmètre effectivement laissé vierge pas la nuée de stigmates et toutes les sombres puissances qui se déchaînent ostensiblement en lui. Le développement de la chose paraît provenir d'une séquence accélérée d'un documentaire sur la faune et la flore de quelque région reculée propre à toutes les extravagances naturelles. Il y a d'abord comme un petit mamelon et la saillie s'assombrit, se craquelle, laisse sortir du pus et prend une teinte violacée. Et soudain quelque chose le stupéfie : au moment où le phénomène se trouve au faîte de son développement, il voit apparaître, à travers l'espèce de cratère au sommet du monticule, ce qui semble être un insecte en train de se déplacer. Il disparaît trop vite pour discerner quoi que ce soit. « Serait-ce possible ? pense-t-il. Non...la mouche ne serait pas en train de... » Une expression de dégoût épouvanté se lit sur son visage : il n'ose y croire. Durant un moment, il se palpe nerveusement le corps à plusieurs endroits, comme s'il cherchait à écraser l'hypothétique insecte, qu'il est certain d'avoir aperçu se faufiler dans sa chair. Où est-elle, et que fait-elle ? Elle pond, voilà ce qu'elle fait. Et ces œdèmes, ce sont ses oeufs.

Maintenant qu'il a compris, sa fin lui paraît beaucoup moins agréable. Ce ne sera donc pas un cancer carabiné, ce ne seront pas ses cellules dégénérées et devenues folles, proliférant, rongeant les tissus, les organes, la vie ; ce ne sera pas la grande pyramide de la vie se nécrosant et s'effondrant majestueusement ; ce ne sera pas cette mort totale, mais une simple mouche prenant son corps pour un pondoir. Évidemment, il ne dort

plus. Chaque heure, il semble doubler de volume. Ses pieds sont maintenant des pattes de buffle, ses cuisses et ses bras des jambonneaux, et sa tête une grosse tuméfaction vultueuse qui donne l'impression de pouvoir exploser à tout instant. Si elle fut longtemps insupportable, il ne ressent presque plus la douleur. Il ne contrôle plus rien. Son corps, fataliste, s'avance tout seul au-devant de sa propre implosion.

Au bout de quelques heures, son corps n'est plus du tout un corps humain, mais un amas organique sanieux aux dimensions si éléphantesques que la chambre lui paraît nettement moins spacieuse. De temps à autre, il y a comme des geysers de pus mâtiné de sang qui jaillissent à grand débit et s'arrêtent subitement. Le tout forme un spectacle ignoble qui génère chez l'éventuel observateur une très forte envie de vomir le repas précédent, quelle qu'en soit la composition. Une heure s'écoule et l'amas organique, l'œdème géant, a maintenant atteint les limites imposées par les dimensions de la chambre blanche. Tout le reste — lit, armoire, table, blocs-notes ainsi que les deux mouches restantes — a été englouti. La chair sanguinolente touche les murs blancs et les mouchettent puis les couvrent de grosses tâches rouges. La chambre blanche devient la chambre rouge, la chambre rouge devient la chambre noire, car on n'y voit bientôt plus rien ; toute lumière est étouffée par le monstre qui ne peut plus évoluer dans aucune direction.

Sous la pression de la chair, les murs, le sol et le plafond commencent à se craqueler dans un grondement qui résonne comme la chevauchée des quatre Cavaliers de l'Apocalypse. De longues lézardes zèbrent le pourtour de la chambre, se multiplient, se recoupent et s'adjoignent ; de grandes crevasses se forment et laissent entrevoir d'immenses ténèbres sous un silence glacial du fond des âges et de la fin des temps. La chair évolue, encore et encore, et la chambre se morcelle, encore et toujours...

À peu près au commencement du 65537e jour, la chambre blanche se désintègre et redevient poussière.

L'homme n'est plus.

Half Night

Clara de Asís

Le labyrinthe de *Mulholland Drive*

« It's not day or night. It's kind of half night. »

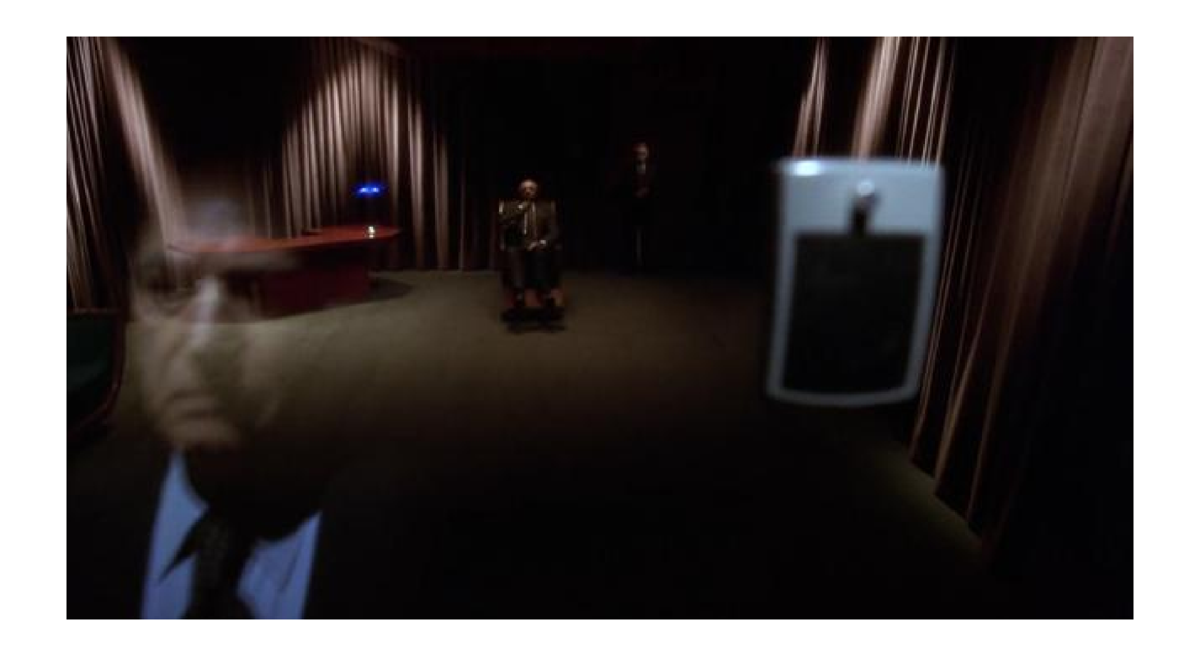
Il n'y a pas d'ici et maintenant, mais plutôt un ici sans maintenant. Il n'y a pas d'avant et après, mais plutôt un pendant. Ici, pendant ce temps. Un moment sans chronologie, des temps multiples qui se superposent dans un même espace. Mulholland Drive (2001) se construit de cette manière.

Onze ans après sa sortie, l'agitation filmique et l'incompréhensible ruban labyrinthique de David Lynch, continuent de susciter quantité de questions sans réponses. Souvent considéré comme antilogique et inabordable, Mulholland Drive n'est pas seulement une histoire racontée en images et en sons. C'est une exploration, une mise en représentation, qui défie notre réalité épistémologique et rompt avec les expectatives narratives conventionnelles. La question qui nous intéresse ici n'est pas tant que raconte Mulholland Drive, mais plutôt pourquoi l'histoire est-elle racontée de cette manière.

Anti-réalité : Anti-espace

Nous tenons pour acquise la structuration de la réalité dans un espace-temps. Or, la particularité de l'univers de Mulholland Drive est la division féroce entre l'espace et le temps. Étant indépendante l'une de l'autre, ces deux coordonnées impliquent chacune une réalité (une réalité spatiale et une réalité temporelle). Le résultat est que la réalité spatiale ne coïncide pas avec la réalité temporelle : un même espace (une même réalité spatiale) peut contenir une quantité multiple de temps (une multiplicité de réalités et d'identités).

Nous pourrions considérer qu'il y a différents niveaux de réalités simultanées qui partagent une temporalité, sans pour autant partager un même espace : elles ont lieu en même temps, dans des endroits différents. Les fils qui les connectent parcourent, invisibles, l'espace du film. Le réseau occulte, constitué d'un même tissu d'intermédiaires et d'appels téléphoniques entre Adam et Mr. Roque, fédère les deux personnages, même s'ils ne se rencontrent jamais ou ne sont jamais conscients l'un de l'autre.



Tous ces niveaux de réalité s'affectent respectivement. C'est par exemple le cas du tournage du film d'Adam. Il existe une réalité occulte pour ce moment du film, une réalité dominante et imposante qui met en marche des engrenages complexes.

Adam perd son autonomie de décision parce que le film qu'il voulait tourner « ne lui appartient plus ». Ce film se conçoit désormais au-delà de lui. Ainsi, l'actrice principale est sélectionnée par d'autres forces : les hommes d'affaire ou encore le labyrinthe sous-terrain. De fait, la structure de ce que nous voyons entre en conflit avec notre illusion d'autonomie et de liberté. Si Adam refuse d'obéir aux représentants de ce niveau de réalité (dans le premier plan, les frères Castigliane rencontrent le mystérieux Mr. Roque à la sortie de la pyramide), il n'y a pas de film (« Do you want us to shut everything down ? ») et ce personnage est uniquement spectateur de l'écroulement de sa vie.

Anti-temps

L'autre groupe est celui des niveaux de réalité qui partagent un même espace mais pas la même temporalité. Les faits ont lieu dans un même espace mais ils appartiennent à des temps différents. Et c'est précisément ici que Mulholland Drive apparaît comme une commotion de la réalité épistémologique ; car le film isole le temps de l'espace. Et bien que les réalités se multiplient, elles restent à jamais inconnues dans le temps. Le spectateur les connaît seulement à travers l'espace. Ainsi, un même espace peut comporter des réalités appartenant à des temps différents. Il n'existe donc pas de chronologie dans Mulholland Drive.

Le spectateur a seulement accès aux conséquences, et non aux causes. C'est assurément pour cette raison que le film de Lynch peut sembler confus, voire fragmenté. La seule possibilité de connecter ces niveaux de réalité les uns aux autres réside dans les espaces. Ces derniers fonctionnent à la manière de seuils. Dans le film, il est toujours question de lieux ou d'accidents qui rendent possibles les sauts temporels (sauts de réalité). Le plus évident de ces sauts dans le temps est celui qui a lieu sur la route de Mulholland Drive, située à Hollywood, près de Sunset Boulevard. Les noms de ces repères géographiques sont directement associés à l'industrie cinématographique, et ils soulignent la particularité de cet espace. C'est un espace de génération de réalités, nous pourrions également parler d'un tremplin entre les réalités. C'est l'usine à rêve hollywoodienne, où les films sont faits d'illusions mais où « ils ont lieu ». Et en ce sens, le génie du Club Silencio, et ce qui le rend caractéristique et inédit, c'est qu'il explicite le caractère illusoire de ce qui a lieu. Nous pouvons entendre une musique, mais il n'y a pas d'interprète, « c'est une cassette ». Et toutefois, nous pouvons voir la chanteuse synchroniser ses mouvements avec cette chanson. Nous avons l'illusion de la cause à effet, une illusion qui parvient à nous faire croire que la chanteuse est l'unique source sonore, qu'il n'y a aucune cassette et que le son sort de ses lèvres.

Le passage dans le Club Silencio marque un avant et un après dans le film, car c'est le moment où l'illusion de la réalité se rompt consciemment et s'explicite. Et malgré cela, « on dirait que c'est vrai ». C'est à la fois terrifiant et grotesque. L'illusion de réalité n'est pas une illusion, c'est la réalité.

Le cinéma, l'identité

Le potentiel principal du support cinématographique est de pouvoir créer des réalités et de générer des espaces et temps dans une logique propre. Dans Mulholland Drive, cette logique se dissocie du référent et de ce que nous connaissons comme une réalité propre. Et tout à la fois, le film ouvre une réflexion à propos de notre connaissance.

La logique du spectacle et l'univers cinématographique sont des thèmes récurrents qui alimentent la pensée de Lynch. Le ressort ultime de la réflexion sur le cinéma est une réflexion à propos de la réalité même. Pour cela, la contextualisation de Mulholland Drive à Hollywood, l'une des scènes principales qui s'articule autour du tournage d'un film, et le fait que Betty rêve d'être une actrice, ou encore que le poster de Gilda inspire à Rita son nom, ne sont absolument pas des choix aléatoires.

D'autre part, la relation entre Rita et Betty, l'ambiguïté de leurs identités et la confusion entre ces personnages, n'est évidemment pas sans

rappeler Persona (Ingmar Bergman) ou Vertigo (Alfred Hitchcock). Il suffit d'observer la séquence du changement d'aspect de Rita, la perruque blonde, et sa position près de Betty face au miroir.



L'un des personnages les plus énigmatiques du film est « The Cowboy ». Le cow-boy, prototype même de l'illusion nord-américaine, est une figure mythique qui à travers le cinéma représente la construction de l'identité de toute une nation.

Dans Mulholland Drive, ce personnage est le parangon de l'illusoire et celui qui intervient dans la réalité. Il donne un rendez-vous à Adam sur son propre territoire, dirigé par un crâne de bœuf qui clignote : le désert, la mort, ou bien encore un seuil (ce qui du point de vue symbolique représente la même chose). Il s'agit d'un espace isolé, inédit et inaccessible. À partir de là, c'est lui qui « mène le boogie ».

Ce qu'il y a d'insolite dans le film, c'est que l'identité des personnages est circonstancielle et non inhérente, elle se construit en fonction de l'espace-temps. Un espace-temps fragmenté peut seulement héberger une identité changeante qui contient les personnages, et non le contraire. C'est pour cela que nous pouvons parler de zones d'identité, territoires contingents, invisibles, par lesquels circulent les personnages de Mulholland Drive, des corps phagocytés par une identité transitoire. De cette manière, lorsqu'une commotion de la réalité a lieu, l'identité du personnage change.

Ceux qui étaient de simples passagers se transforment en « meneur du boogie », et finissent par dominer une situation qui auparavant les dépassait. Cette métaphore est encore présente dans la dernière scène de tournage, pendant laquelle Betty-Diane n'est qu'une simple spectatrice de la romance entre Adam et Rita-Camille, assis tous les deux dans une voiture décapotable de plateau, Adam au volant.



Ainsi, Mulholland Drive ne surprend pas seulement par la forme atypique qui soutient le film, mais aussi parce qu’il démontre que le cinéma peut subvertir la réalité.



20 énigmes irrésolues à méditer en attendant la fin du monde

Guillaume Siaudeau

Cette rubrique est consacrée à un texte livrant une vision originale de la fin du monde.

1 – Quelle quantité de poussière peut avaler une goutte d'eau durant toute sa vie ?

2 – Combien de temps un sourire met-il à toucher un cœur ?

3 – La mort est-elle vraiment l'inverse de la vie ?

4 – En combien de temps le soleil peut-il éplucher une banane ?

5 – Y a-t-il de la nourriture comestible sur les étoiles ?

6 – L'amour est-il sucré ou salé ?

7 – Une ombre peut-elle faire une overdose de lumière ?

8 – Le jour et la nuit entretiennent-ils une liaison adultérine ?

9 – Par quel procédé atterrit-on dans le rêve d'un autre ?

10 – Arrive-t-il aux souvenirs de se suicider ?

11 – Du corbeau ou du coq, qui chante le plus juste ?

12 – Si les souris étaient plus grosses, mangeraient-elles des chats ?

13 – Où vont se cacher les nuages noirs après avoir saboté un pique-nique ?

14 – Quels sont les desseins secrets des averses d'orage ?

15 – Les animaux ont-ils eux aussi leurs sociétés secrètes ?

16 – Les parquets préfèrent-ils les tartines qui tombent du mauvais côté ?



17 – Les cheveux sur la langue sont-ils considérés comme des déserteurs par la Confédération Internationale des Cheveux et des Perruques ?

18 – De quoi se nourrissent les cauchemars ?

19 – Quelle odeur a un arc-en-ciel ?

20 – Pourquoi les fossés sont-ils plus confortables que les routes ?


La nuit des temps
(Shin)

oreille rouge

Catherine Bédarida

Qu'arrivera-t-il, se demande Kass, si nous nous tenons côte à côte, Brèz et moi, à l'intérieur de cet espace étroit, et si, à travers le pare-brise, l'éclat de la lune nous transporte dans l'irréel, l'halluciné, et si l'oreille à l'oreille en parlant va lenteur au cou, langueur sombre des voix, et si, proches l'une de l'autre sur les sièges de la VW, nous dérivons hors des eaux froides où les regards s'évitent, où les élans, les gestes se retiennent, où les étincelles s'éteignent d'elles-mêmes, qu'arrivera-t-il si les mots, les voix, les souffles se déversent dans nos oreilles comme autant de compost, déchets-source, scories fertiles, nuages gazeux, autant de rayonnement de la matière sur nos lobes, autant de quarks, étoiles, Grande Ourse et enchantements des périphéries nébuleuses ?

Dans la voiture arrêtée, moteur coupé, Brèz dit : « l'oreille n'est pas un trou noir ; je suis à tes côtés ; à l'instant ce soir, l'avant de la voiture est maison, fil, asile, cabine, tente, espace immense. Dans l'habitacle, ensemble, sans peur, prendre la route des mains. Dans l'habitacle, ensemble, sans peur, suivre la route des baisers ».

L'oreille, s'interroge Kass, est-elle en train d'édifier un mur de poussières compactes, un bloc de cendres conglomérées, une digue en dur de béton pour empêcher le passage des mots dangereux, de même qu'en un point précis du toboggan, l'équilibre peut basculer sans retour, ou est-elle en train d'extraire anciennes paroles tranchantes, purger vieilles terres, vieilles histoires, filtrer vieux sables, accueillir musique fraîche, jour de lumière, caresses qui, du lobe, par le conduit, se glissent vers sang, âme, pouls, tempes, battements, ventricules, oreillettes ?

Kass allume une cigarette pour calmer le corps. La cendre tombe dans l'oreille avec les mots de Brèz. Le cerveau décode la séquence des signaux d'après. Ouïe accélérée, corps luminescents en louange, haletants, allés aux lèvres, aux paroles prononcées proches, intimes des visages.

« Combien de temps, demande Brèz, combien de pistes, parcours, détours, combien d'approche patiente, millimétrée, faut-il pour juste tenir la main aimée ? »

« À demain. »

Kass est descendue de la VW. Elle suit des yeux les points rouges des feux arrière de l'auto qui disparaît peu à peu. Deux mots ont glissé, klaxons, dans son oreille. Elles se sont dit « à demain ».

Ouïe illuminée, l'oreille à l'oreille sous la langue épanouie, jeu de nuit éphémère, guetter l'étoile épaules déployées. Kass s'éloigne, une joie rouge à l'oreille.

L'ampoule

Gilles Josse

« Je suis la lumière et je suis le doute, dans ce drôle d'endroit où bien peu s'aventurent. Je suis la solution et je suis le chemin qui mène à cette sortie que tous espèrent ; l'issue. Bien peu, tous, quelques-uns, peu m'importe, je ne suis pas gourmand. S'il suffisait d'avoir de l'appétit pour que règne la mouche vérité... »

Andréas comptait ses pas, sans pouvoir faire cesser cette litanie qui s'égrenait dans sa tête, ce mantra idiot qui accompagnait l'interminable errance à laquelle il s'était condamné lui-même en entrant dans ce lieu maudit, abandonné des hommes. Qu'était-il venu y chercher, il ne s'en souvenait même plus. Le calme, le repos, le silence ?

Bénédicte renifla ; ça faisait bien dix minutes qu'elle pleurait. Pourquoi Andréas l'avait-il délaissée, pour se perdre dans ce no man's land idiot, envahi d'orties et de ronces ? La musique pulsait doucement dans les écouteurs de son baladeur. Tenir le rythme, quoi qu'il arrive ! Si elle tenait le rythme, elle était certaine de le rattraper, de le rejoindre enfin, avant qu'il ne s'évanouisse dans le néant ubuesque de ce labyrinthe.

Corentin reposa le journal sur la table de rotin de la salle d'attente ; « que c'est laid, le rotin », dit-il à voix haute. La vieille dame qui lui faisait face haussa les sourcils. Et elle, qu'est-ce qu'elle pouvait bien en penser, de cette table bancale ? Elle s'en fichait comme de l'an quarante ou quoi ?

« Je suis la lumière et je suis le doute, et si tu penses filament, tu sauras localiser l'outrance qui me justifie, sans qui je me déconstruis comme une lourde se déloque au passe-partout. Passe-partout, passe et repasse, ma mère était lingère, Dieu ait son âme... »

Andréas renifla. Il n'avait aucun chagrin, aucun regret quant à lui, juste la goutte au nez, celle qui pend au robinet mal fermé. L'absurdité, c'est une illusion comme une autre, la signature du mépris doublé de la méconnaissance, l'orgueil, le goût de la flétrissure à la commissure des lèvres. Il fallait trouver un point d'ancrage, et accepter de s'y suspendre, comme une araignée fait confiance à son fil de soie. Sois, soie bleue d'oranger, si le bonheur a un prix, vous m'en mettrez douze livres, je saurais bien trouver l'argent pour payer la facture, et tant que vous y êtes

faites-m'en livraison express, au point du jour, tout au bout du chenal, où commence l'océan mystérieux des mots qui taisent le triste comme le gai.

Bénédicte avança encore d'un pas puis s'arrêta tout net. Pourquoi Andréas continuait-il à fuir ? Elle aurait dû le rejoindre depuis longtemps. Répétition des jours mal famés, usure du temps lui-même, elle réalisa avec horreur qu'elle ne se rappelait même plus du goût de sa bouche, ni de ses derniers mots, ceux qu'il lui avait laissés en pâture, avant de s'évanouir dans un soupir, sans un cri, sans un reproche.

Corentin regarda sa montre. Bien entendu, ce satané toubib avait du retard dans ses consultations, comme à l'accoutumée ; ça faisait partie de son jeu à lui, de se faire désirer. Est-ce que ça contribuait à sa thérapeutique ? Il se surprit à s'imaginer lui-même derrière le grand bureau de teck, en lieu et place du praticien, recevant cette grand-mère qui attendait comme lui son tour et son diagnostic. Elle lui parlerait de ses rhumatismes, et il l'écouterait avec componction, savourant déjà l'instant où elle repartirait vers sa solitude et son appartement poussiéreux.

A, B, C, « je », A, B, C, « je », le motif était là, qui se déroulait tapis rouge sur escalier d'honneur. « Tu me trompes, Bénédicte », voilà tout ce qu'il avait su lui dire, avant de partir en claquant la porte, qui ne le méritait pas. Andréas, tu n'es qu'un lâche, tu as préféré fuir, plutôt que de poser certaines questions ; pas qui, ni quand, mais pourquoi. C'est vrai, en fin de compte, qu'est-ce qui avait pu la pousser à le trahir ? Il savait bien ses défauts, comme ses qualités, et puis à quoi tout ça l'avançait-il ? Il aurait pu faire semblant de rien, plutôt que de commettre l'irréparable. L'irréparable, c'était d'avoir franchi le seuil de cet immeuble, pour aller frapper chez ce drôle de marabout, Monsieur Youyoumba en personne, spécialiste des questions affectives.

« Paradoxe, obscénité fallacieuse, prétention des quatre jeudis, labour ingrat, labeur dans les épinards... Bon sang, si ça continue, ma tête va éclater ! Il y avait quoi dans la tisane de ce sorcier ? Il faudrait que je trouve l'escalier A, c'est certain. Monsieur Youyoumba, indiquez-moi le chemin, s'il vous plaît. »

Bénédicte ne regrettait rien. Elle savait toujours pourquoi elle agissait d'une manière et pas d'une autre. Le docteur Laverdure poussa enfin la porte capitonnée de son cabinet. Une jeune femme en ressortit, qui lui serra chaleureusement la main, comme s'il venait de lui sauver la vie. Elle s'en fut, sans même lui jeter un regard, alors que ses yeux à lui

s’attardaient sur le bas de ses jambes nues. Vers quel ailleurs la vie emportait-elle cette charmante inconnue ?

La pilule du lendemain, ça n’est pas la mer à boire non plus ; de retour chez elle, Bénédicte l’avala sans frémir. Mais qu’avait donc dit Monsieur Youyoumba avant qu’il ne porte les lèvres à ce breuvage pisse d’âne ? « L’oubli et le pardon, c’est une question de circonstance, autant que de volonté. La culture et l’éducation n’y peuvent rien, en revanche ma tisane si. » De quoi voulait-il parler au juste ? Il ouvrit lentement les yeux. Combien de temps s’était-il assoupi ? Il se rappela où il était, mais impossible de se souvenir de la raison qui l’avait amené jusqu’à l’appartement du mage. L’autre le regardait, un vague sourire aux lèvres.

Corentin exposa son problème au docteur Laverdure ; des aigreurs d’estomac carabinées, qui l’empêchaient de se concentrer sur son travail d’horloger. Tic-tac, tic-tac...

— On en est où, toi et moi, Bénédicte ?
— De quoi tu parles ?
— Je ne sais pas. Parfois, je me demande...
— N’y pense plus.
— Oui, tu as raison. N’y pensons plus.

La semaine suivante, Corentin vit entrer un homme dans sa boutique, qui venait pour acheter un bijou pour une femme, un bijou original. Bénédicte reçut la bague sans se donner la peine d’avouer à Andréas qu’elle n’aimait pas les cadeaux ; elle-même ne faisait jamais de cadeaux. Il faut savoir tenir sa langue dans la vie quelquefois, pas vrai ?

Monsieur Youyoumba sourit en repensant à Andréas, cet énième client désabusé par la vie et la traîtrise de l’autre ; vraiment, la tisane de l’éléphant portait bien son nom. Dans le sous-sol désert de son immeuble, en bas de l’escalier A, une ampoule brillait sans joie, pour rien ni personne. Quelqu’un avait dû oublier de l’éteindre, voilà bien des jours. Dans un coin de la pièce, des peluches fatiguées, quelques livres aux pages jaunies et un labyrinthe en bois, un jeu percé de trous dont on avait égaré la bille, attendaient là qu’un brocanteur en fasse son profit.



Toutou

Georgie de Saint-Maur

Dans cette rubrique, un livre est à gagner pour la première personne qui répondra correctement à la question posée (les réponses sont à envoyer à notre adresse : editionsdelabatjour@hotmail.fr).

À l'occasion de ce numéro spécial Énigmes & Labyrinthes, je reviens vers cet ouvrage mystérieux que je vous propose de découvrir...

On voudrait pouvoir tout citer de ce livre étonnant rédigé comme un tract dada. Tailles et polices d'écriture différentes... Texte biffé, mots raturés, hachurés comme dans une crise de démence... Néologismes énigmatiques... Langue inventée... Tout y figure !

L'extrait le plus connu est plus que certainement Toutou, que je reproduis ci-après. On y cite le personnage de l'Égyptien, pour lequel on trouvera facilement un début de piste dans les chroniques de La Mour anartiste publié chez Creb'Art.

11ème
B2-32 sur le boulevard, il faisait tiède (Toutou)
Tousse !
Tousse Toutou
Tousse Toutou tout seul
Tousse Toutou, tousse tout seul
Tous seuls, Toutou... Tousse !
Tout seul, Toutou tousse.
Toutou tousse tout seul, Toutou...
Toutou tousse tout seul
Tout seul tousse Toutou
Toutou tousse tout !
Tous, seuls, Toutou.
Toutou tousse seul.
Tout Toutou tousse seul.
Tout Toutou tousse tout seul.
Seul Toutou tousse.
Seul Toutou tousse tout !
Tousse ! Tousse Toutou ! Tousse !
Toux seule.



Il faisait tiède, nous étions bien.
Je crois que l'on chantait dans les rues.
Moi et l'Égyptien, il n'y a pas si longtemps.

Voilà. L'extrait s'achève ainsi.

Bien sûr, il faut quelques indices, en voici deux :

1977 dans la mythique collection Temps Mêlés

La première personne qui parviendra à deviner le titre du livre en recevra un exemplaire.

Labyrinthe (Sébastien Lopez)



L'Œuvre Commune

Pascal Yves Bossman

Les réflexions qui suivent sont la présentation de notes prises à l'époque de mes études à Caen. Employé alors comme aide-bibliothécaire, j'eus le privilège de posséder la clé des magasins de la bibliothèque. Au milieu d'ouvrages au rebut, la Cyclopediae Des Orbium (appelée aussi « Œuvre Commune » par ses éditeurs) semblait attendre un lecteur inespéré. Je pus alors feuilleter à loisir cet ouvrage qui m'était totalement inconnu et qui comportait, dans une réédition d'après-guerre de mauvaise facture, une dizaine de volumes cartonnés. Quelques rares mais surprenantes gravures en illustraient les articles. La nuit, après mes heures de travail, je compilai des notes au sujet de cette « Œuvre Commune » dont il est question ici, une œuvre qui semble être née de l'idée incroyable que la folie constituerait le trait commun à toutes les civilisations. Je ne voudrais pas vous ennuyer par des réflexions pseudo-philosophiques ou métaphysiques, ce ne sont après tout que mes réflexions d'alors jetées pêle-mêle au cours d'une lecture étourdie.

À vrai dire, il n'est écrit nulle part dans son introduction où et comment est né cet ouvrage de plus de huit mille pages. Certains universitaires y estiment que ses premiers auteurs ont vécu à l'époque d'Éphraïm Chambers lui-même. Quoi qu'il en soit, l'Œuvre Commune est évoquée en préambule comme la forme d'une contre-encyclopédie, un ouvrage qui prendrait l'envers de l'œuvre de Diderot, établi lentement au cours des années par des générations successives d'auteurs anonymes. Dans cet univers, objectivité et subjectivité semblent dépassées par la vision vaste et effrayante de la multiplicité des mondes. L'anti-encyclopédie ne se voudrait ni exhaustive ni forcément descriptive ou analytique ; les motifs qui auraient animé ses auteurs ne peuvent être recherchés qu'à la source de l'inspiration et de la poésie qui habitent la nature et l'Univers eux-mêmes.

Ses auteurs n'appartiendraient ni aux courants de l'Église (jansénistes ou jésuites), ni à ces loges maçonniques dans la trame des Lumières.

Quels hasards du destin ont donc contribué à rendre célèbre l'œuvre de Diderot et d'Alembert tandis que la Cyclopediae Des Orbium, sans doute rédigée par les plus grands esprits que peuvent compter le XIXe, et

peut-être le XVIIIe siècle, est restée longtemps comme dissimulée dans les gouffres de l'esprit humain ?

Une note en bas de page expliquait que, stylistiquement ou conceptuellement, certains articles pourraient être attribués à des auteurs fort connus tels que Potocki, en passant par Goethe, Bachelard ou Poe. D'autres hypothèses plus fantaisistes l'attribueraient à quelques rabbins apocryphes.

L'être humain y est décrit en tant que forme provisoire, supportée par une vie plus haute ayant dépassé au sens ordinaire les limitations physiques, utilisant et dépassant l'esprit discriminateur et intellectuel dominant cette fin de notre histoire. Cet état d'esprit n'était probablement pas en harmonie avec l'esprit de la révolution industrielle, au cours de laquelle les élites croyaient au progrès du bien-être et pouvaient alors constater, de manière matérielle et tangible, le bien-fondé de leurs convictions, ce qui éluciderait peut-être ce peu de presse de l'Œuvre Commune.

Des esprits perspicaces et progressistes ont reproché à la Cyclopediae Des Orbium de reprendre en d'autres termes la fameuse hiérarchie des anges, d'avoir simplement rhabillé sous la lumière d'une certaine logique la structure des mondes célestes imaginée dès le Moyen Âge par l'Église, ignorant sans doute à dessein qu'une telle encyclopédie serait l'aveu d'une scission, menaçant au moins d'excommunication ses auteurs. Qu'on lise l'article à propos des rassemblements (mot qui correspondrait d'avantage à système au XXe siècle) pour se rendre compte qu'il constitue une critique sérieuse de l'Église catholique et apostolique romaine.

« Un grand paradoxe que ces grands rassemblements créés par les hommes, rassemblements qui dépassent plusieurs générations d'hommes, et dont les adeptes, en échange de privilèges, de promesses, ou parfois d'un simple prestige, se soumettent à de terribles corvées, pendant que leurs prélats se vautrent dans la disproportion que leur procure le pouvoir. Que la règle du nombre d'or soit brisée, la Chute s'ensuivra. »

Certains de ses auteurs se sont ingéniés à classifier l'Histoire en naissance, transformation et mort de systèmes interdépendants, dont l'espérance de vie dépasse largement celle de leurs créateurs, que l'on songe aux systèmes tels que religions, partis politiques, entreprises, civilisations. Les exemples abondent comme autant de mises en garde.

On ne saurait affirmer d'emblée si l'œuvre en question se veut mystique, poétique ou analytique. Ses auteurs utilisant tour à tour différents registres. Une image non conforme du monde se dessine pourtant au fil de sa lecture : une image cependant consistante de la folie humaine. La définition de l'homme est celle d'une cristallisation éphémère de forces contradictoires, de manies, de courants, une cristallisation qui se définit au bout du compte en l'Histoire. « Il n'y a pas d'homme possible sans folie » affirme l'article en conclusion. Et par ricochée, chaque civilisation est le résultat d'une cristallisation absurde de complexes, de traits maniaco-dépressifs ou de psychoses institutionnalisées, gérées sous formes de lois et de systèmes.

« Dieu lui-même, tel qu'il est peint par les foules, est soumis aux lois d'apparition et de disparition, naît, se transforme et meurt sous les portraits changeants qui conviennent à nos dynasties, comblant les manques et les frustrations les plus douloureuses de la communauté croyante. Dieu modelé par les hommes pourrait bien s'avérer n'être en définitive qu'une figure commode pour assouvir les plus grandes douleurs. » (Article : Dieu)

L'homme n'est perçu que comme l'élément dégénéré d'un puzzle cosmique (comme je l'explique plus loin, un puzzle rassemblant nombre d'éléments absents du monde visible). Les organes, les institutions, les lois, sont décrits à la manière de syndromes ou de pathologies, provenant de la dégradation des relations harmonieuses au sein des êtres eux-mêmes comme au cœur de chaque civilisation, appelée invariablement à flétrir et disparaître dès lors que la confiance en soi, en son prochain ou en la création viennent à cesser.

Pour décrire les harmoniques de ces mondes invisibles, certaines notions reviennent comme autant de symboles mathématiques : la non-force, l'arrière-plan, la mise en abîme, l'Âtman, l'immatériel, le ciel, le non-aristotélicisme, comportant toutes la nuance particulière à sa culture, mais toutes se rapportant de manière ultime à une réalité unique et intangible.

Les entrées décrivant les éléments primordiaux apparaissent en nombre plus large que dans une encyclopédie ordinaire. Chacune de ces définitions se distingue par son caractère à la fois poétique, symbolique et cyclique. Chacune semble receler la source d'un enseignement que n'aurait pas renié un Richard Wilhelm.

Je n'ai pas recopié à regret la définition longue et profuse de l'océan (humain ?). (On m'aurait peut-être autorisé d'en faire des photocopies, mais un désir égoïste et regrettable de découverte me retint). L'article que je ne peux citer de mémoire m'avait frappé par une longue suite d'association d'idées, telles que la monstruosité, la régression, l'inconscient, la vie primaire ou primordiale, l'incontrôlable, l'instinct, la multitude, l'abondance, la colère, le sang…

La nature nommée comme telle par l'être ordinaire, se rapporterait à sa matrice. La nature serait donc mère, matrice, glèbe, fertilité de la vache perçue comme lieu de l'enfantement, la grande roue du haut et du bas, en même temps creuset, fumier et tombe. La Nature : Grande Roue qui élève ou abaisse, impose ses cycles et ses défaites. On y voyait décrit le cycle des sentiments rejouant sous nos yeux la tragédie effrayante de rois shakespeariens. Lors de leur croissance : Espoir, Foi, Conviction, Succès, Arrogance, puis dans une phase décroissante : Prétention, Doute, Déception, Désespoir et Échec, saisons aux nuances qui traduisent la folie de l'homme en ce qu'elles répètent le cycle fatal de ses erreurs.

Par jeu de miroirs, je découvris avec stupéfaction les définitions du ciel décrit comme l'ouverture, l'espace, la création, l'opportunité, la multiplicité des possibles (opposée à l'unicité de la création), le salut, l'éternité, la fécondation, l'idée, la lumière, l'ordonnancement, l'esprit et l'humour, le détachement et la confiance. Le ciel libère la nature des cycles de ses erreurs, les êtres de la peur, il est la source de l'évolution et de la pérennité. Il libère la matière en ce qu'il est illimité. Le ciel est l'extension des échelles, et l'extension des extensions. Il féconde ainsi la rupture des limitations dans l'esprit et y introduit la part du divin.

Mais il est aussi la folie et l'erreur, l'imaginaire malade, l'arrogance, l'intangible, l'irrationnel, l'inexistant. Bien que relié au divin, le ciel lui-même est susceptible de retomber dans le cycle de l'erreur, se transmuant ainsi en terre. Ainsi, le ciel manifeste par ses échelles l'apparition de son double, la folie, la bêtise et l'ignorance, incarnant ainsi ce qui maintient les hommes dans les cycles des erreurs.

Par ses définitions parfois pernicieuses, l'anti-encyclopédie déniait-elle à l'être humain toute valeur et toute existence ? Dans la plupart des rubriques, l'homme n'y était traité que comme amas, quantité physique, voire purement instrumentale, comme une sorte de coefficient et parfois comme le réceptacle d'une inspiration esthétique dont il se croit naïvement l'auteur. Ou encore comme simple mammifère hanté, reflet d'une sagesse

perdue et dégénérée, ou jouet d'une réalité qu'il ne voit pas et qui le dépasse, vibrant parfois aux harmonies que ses sens engourdis parviennent à percevoir, si le beau temps s'y prête.

Difficile de croire, parfois, que certains de ses articles aient été rédigés par des êtres issus de notre espèce. Aucun auteur particulier, ni aucune école de pensée ou de philosophie, seulement de grands courants de comportement y sont soumis à des analyses tant poétiques que pertinentes. À la lecture de cette œuvre presque antihumaine, on serait tenté d'y voir comme la dissection d'un monde retourné, peut-être perçu depuis une dimension impossible à saisir et à comprendre, une dimension a-personnelle (la dimension rêvée d'un philosophe ?).

J'y ai recherché en vain un algorithme qui m'eût aidé à en saisir la clef.

J'y ai découvert, à demi effrayé, au fil des pages et des illustrations, des univers où des rivières d'ambre s'écoulent selon d'autres lois que les nôtres. Sous leur lit émergent d'autres mondes. Ces mondes sont reliés et séparés de multiples façons de sorte qu'en en franchissant les lits, ou les ondes, ou les replis, nous ne sommes jamais tout à fait sûrs de pouvoir faire demi-tour. Les voyageurs ne retournent pas de là où ils viennent. Les langues qui y sont parlées sont multiples mais apparentées de sorte qu'en dépit de leurs variétés, elles sont compréhensibles par tous. Les êtres habitant ces contrées se sont familiarisés au fait de n'être pas tout à fait compris. Ou plutôt la compréhension cognitive a fait place à une autre, moins précise, d'avantage orientée vers le cœur. L'heure des rendez-vous y est dictée par le destin, la planification des tâches par l'heureuse impulsion de la solidarité.

Il est des univers où les arbres n'ont ni haut ni bas. La couleur du ciel y est perceptible dans les huit directions. Leurs feuillages s'orientent selon les variations irisées du ciel offrant à la nature une variété de nuances que n'épuisent ni les saisons, ni les siècles. Le jour et la nuit s'y confondent selon les inclinations et les fatigues de ses habitants. Et malgré l'incroyable diversité des possibilités de vie, une étonnante harmonie règle le fonctionnement de leur pays. Les habitants y sont parfaitement libres. Mais étant dépourvus d'objectifs personnels, ils s'accordent à la fluidité de ce monde construit d'une infinité de portes. Bien que dénués de curiosité, ils voient à travers les matières, peuvent les traverser, s'y confondre, transmuter dans les corps parfaits des uns et des autres, mourir et revivre sans discontinuité. La notion du temps n'y existe pas. La peur de la

non-existence non plus. Si un être humain venait à s'y perdre, il aurait sans doute l'étrange impression que ce monde là est vide et abandonné. Ses certitudes commenceraient à fondre, à perdre de leur fondement, ses impressions cesseraient de compter, alors que son corps se laisserait porter par d'étranges vibrations venues des parties les plus reculées de ce monde. Comme un réceptacle contenant de l'eau douce, posé dans les grands fonds, voit son contenu dissolu dans le volume considérable de l'océan.

Il est des univers où ne peut être perçu aucun être, où pourtant la vie y est menée à l'état brut. Sans atours. Sans création ni échange de matière, où l'énergie y est pure connaissance.

Enfin, il est des mondes plus effrayants que le nôtre, des univers laids d'être vides, habités d'une douleur complète, effroyable et éternelle, le cauchemar d'une chose informe et sans limite.

Ce fut une chance inouïe que de pouvoir feuilleter quelques pages de ces manuscrits. Je les avais sans doute découverts par une erreur de rangement. Ils ne faisaient évidemment pas partie du catalogue des ouvrages qui pouvaient être empruntés. Je me promis de revenir me perdre un jour parmi les rayons, au dernier étage de la Bibliothèque Universitaire de Caen. Bien sûr, je ne l'ai jamais fait.

EN SAVOIR PLUS

Auteurs

Alain Lasverne : son blog

Sébastien Marcheteau : son blog

Muriel Friboulet : son blog et ses textes sur Les 807

Christophe Esnault : son site

Marianne Desroziers : son site

N.A.G. : son blog

Robert Lasnier : son blog

Christian Attard : 1er et 2e blogs historiques, un 3e ésotérique

Philippe Sarr : son blog

Nicolas Gracias : son blog

Julien Bielka : son blog

Antonella Fiori : son site

Déborah Giard : son blog

Marc Séfaris : ses textes sur Scryf

Cyril Carraz : son blog

Clara de Asís : son blog

Guillaume Siaudeau : son blog

Catherine Bédarida : une fiction et son site

Gilles Josse : son site

Georgie de Saint-Maur : ses feuilletons littéraires

Illustrateurs

Shin : son blog et ses dessins sur DeviantArt

François Robert : son blog

Jacques Cauda : son blog

Julie Garnier : ses photos sur Flickr

Marray : son blog

Sébastien Lopez : ses dessins sur DeviantArt

En savoir plus - Maître des Cassoni Campana, Thésée et le Minotaure

À VENIR

Homme & Animal



Numéro 5

Septembre 2012